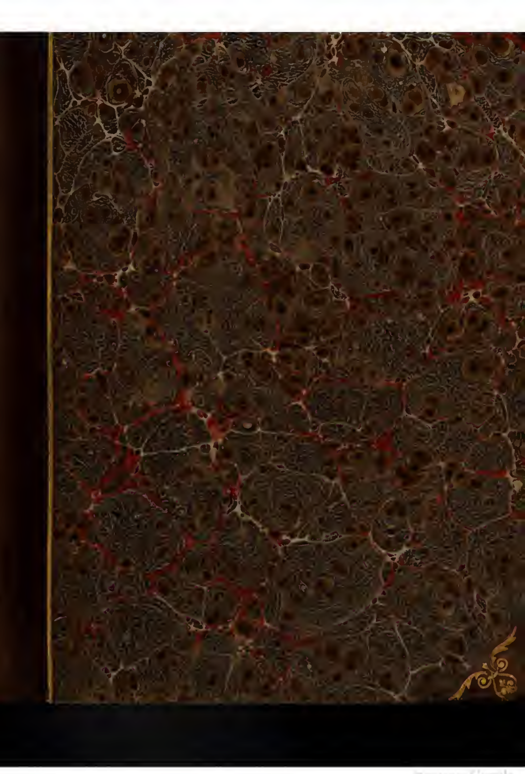


ŒUVRES

POSTHUMES ET INÉDITES

DE FLORIAN.

ŒUVRES

POSTHUMES ET INÉDITES

DE FLORIAN,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, ETC.

Nouvelle Édition,

ORNÉE D'UN PORTRAIT ET DE VINGT-QUATRE GRAVURES.

TOME PREMIER.

DON QUICHOTTE DE LA MANCHE.



A PARIS,

CHEZ P. C. BRIAND, ÉDITEUR,

RUE DES FOSSÉS-S.-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 22.

DE L'IMPRIMERIE DE RIGNOUX.

1824.

DON QUICHOTTE

DE LA MANCHE,

TRADUIT DE L'ESPAGNOL

DE CERVANTES.

VIE
DE CERVANTES.

MICHEL DE CERVANTES SAAVEDRA, dont les écrits ont illustré l'Espagne, amusé l'Europe et corrigé son siècle, vécut pauvre, malheureux, et mourut presque oublié. On ignorait encore, il y a peu d'années, quel était le véritable lieu de sa naissance : Madrid, Séville, Lucene, Alcala, se sont disputé cet honneur. Cervantes, ainsi qu'Homère, Camoëns, et beaucoup d'autres grands hommes, trouva plusieurs patries après sa mort, et manqua du nécessaire pendant sa vie.

L'académie espagnole, sous la protection de son souverain, vient de rendre à la mémoire de Cervantes l'hommage que

l'Espagne lui devait depuis trop long-temps : elle a publié une magnifique édition du Don Quichotte. Il semble qu'on ait cru que tout ce luxe typographique pouvait réparer les torts de la nation envers l'auteur. Sa vie est à la tête, écrite, d'après les recherches les plus exactes, par un académicien distingué. Je suivrai cette autorité pour tout ce qui regarde les faits, me permettant de parler des ouvrages de Cervantes selon le sentiment qu'ils m'ont inspiré.

Cervantes était gentilhomme, fils de Rodrigue de Cervantes et de Léonor de Cortinas. Il naquit à Alcala de Hénarès, ville de la nouvelle Castille, le 9 octobre 1547, sous le règne de Charles-Quint.

Dès son enfance il aima les livres. Il fit ses études à Madrid, sous un célèbre professeur, dont il surpassa bientôt les plus habiles écoliers. La grande science de

ce temps-là était le latin et la théologie : les parens de Cervantes en voulaient faire un ecclésiastique ou un médecin, seules professions utiles en Espagne ; mais il eut encore ce trait de commun avec plusieurs poëtes célèbres, de faire des vers malgré ses parens.

Une élégie sur la mort de la reine Isabelle de Valois, plusieurs sonnets, un petit poëme appelé *Filene,* furent ses premiers essais. Le peu d'accueil qu'on fit à ses ouvrages lui parut une injustice : il quitta l'Espagne, et alla se fixer à Rome, où la misère le força d'être valet de chambre du cardinal Aquaviva.

Dégoûté bientôt d'un emploi si peu digne de lui, Cervantes se fit soldat, et combattit avec beaucoup de valeur à la fameuse bataille de Lépante, gagnée par Don Juan d'Autriche en 1571 : il y reçut à la main gauche un coup d'arquebuse dont il fut estropié toute sa vie. Cette

blessure lui valut pour récompense d'être mis à l'hôpital à Messine.

Sorti de cet hôpital, le métier de soldat invalide lui parut préférable à celui de poëte méprisé. Il alla s'enrôler de nouveau dans la garnison de Naples, et demeura trois ans dans cette ville. Comme il repassait en Espagne sur une galère de Philippe II, il fut pris, et conduit à Alger par Arnaute Mami, le plus redouté des corsaires.

La fortune, qui épuisait ses rigueurs sur le malheureux Cervantes, ne put lasser son courage. Esclave d'un maître cruel, sûr de mourir dans les tourmens s'il osait faire la moindre tentative pour se remettre en liberté, il concerta sa fuite avec quatorze captifs espagnols. On convint de racheter un d'entre eux qui retournerait dans sa patrie, et reviendrait avec une barque enlever les autres pendant la nuit. L'exécution de ce projet n'é-

tait pas facile; il fallait d'abord amasser la rançon d'un prisonnier, ensuite s'échapper tous de chez leurs différens maîtres, et pouvoir rester rassemblés, sans être découverts, jusqu'au moment où la barque viendrait les prendre.

Tant de difficultés paraissaient insurmontables : l'amour de la liberté vint à bout de tout. Un captif navarrois, employé par son maître à cultiver un grand jardin sur le bord de la mer, se chargea d'y creuser, dans l'endroit le plus caché, un souterrain capable de contenir les quinze Espagnols. Le Navarrois mit deux ans à cet ouvrage. Pendant ce temps on gagna, soit par des aumônes, soit à force de travail, la rançon d'un Majorquain nommé Viane, dont on était sûr, et qui connaissait parfaitement toute la côte de Barbarie. L'argent prêt, et le souterrain achevé, il fallut encore six mois pour que tout le monde pût s'y rendre : alors

Viane se racheta, et partit après avoir juré de revenir dans peu de temps.

Cervantes avait été l'âme de l'entreprise; ce fut lui qui s'exposa toutes les nuits pour aller chercher des vivres à ses compagnons. Dès que le jour paraissait, il rentrait dans le souterrain avec la provision de la journée. Le jardinier, qui n'était pas obligé de se cacher, avait sans cesse les yeux sur la mer pour découvrir si la barque ne venait point.

Viane tint parole. Arrivé à Majorque, il va trouver le vice-roi, lui expose sa commission, et lui demande de l'aider dans son entreprise. Le vice-roi lui donne un brigantin : Viane, le cœur rempli d'espoir, vole à la délivrance de ses frères.

Il arriva sur la côte d'Alger le 28 septembre de cette même année 1577, un mois après en être parti. Viane avait bien observé les lieux; il les reconnut quoiqu'il fît nuit : il dirige son petit bâtiment

vers le chemin où on l'attendait avec tant d'impatience. Le jardinier, qui était en sentinelle, l'aperçoit, et court avertir les treize Espagnols. Tous leurs maux sont oubliés à cette heureuse nouvelle ; ils s'embrassent, ils se pressent de sortir du souterrain, ils regardent avec des larmes de joie la barque du libérateur : mais hélas ! comme la proue touchait la terre, plusieurs Maures passent et reconnoissent les Chrétiens ; ils crient aux armes : Viane tremblant reprend le large, gagne la haute mer, disparaît ; et les malheureux captifs, retombés dans les fers, vont pleurer au fond du souterrain.

Cervantes les ranima : il leur fit espérer, il se flatta lui-même que Viane reviendrait ; mais on ne vit plus reparaître Viane. Le chagrin et l'humidité de leur demeure étroite et malsaine causèrent d'affreuses maladies à plusieurs de ces malheureux. Cervantes ne pouvait plus

suffire à nourrir les uns, à soigner les autres, à les encourager tous.

Il se fit aider par un de ses compagnons, et le chargea d'aller chercher des vivres à sa place. Celui qu'il choisit était un traître : il va trouver le roi d'Alger, se fait musulman, et conduit lui-même au souterrain une troupe de soldats qui enchaînent les treize Espagnols.

Traînés devant le roi, ce prince leur promit la vie s'ils voulaient déclarer quel était l'auteur de l'entreprise : C'est moi, lui dit Cervantes; sauve mes frères, et fais-moi mourir. Le roi respecta son intrépidité, il le rendit à son maître Arnaute Mami, qui ne voulut pas faire périr un si brave homme. Le malheureux jardinier navarrois, qui avait fait le souterrain, fut pendu par un pied, jusqu'à ce que le sang l'eût étouffé.

Cervantes, trompé par la fortune, trahi par son ami, rendu à ses premiers fers,

n'en devint que plus ardent à les briser. Quatre fois il échoua, et fut sur le point d'être empalé. Sa dernière tentative était de faire révolter tous les esclaves, d'attaquer Alger, et de s'en rendre maître. On découvrit la conspiration; et Cervantes ne fut pas mis à mort : tant il est vrai que le véritable courage en impose même aux barbares!

Il est vraisemblable que Cervantes a voulu parler de lui-même dans la nouvelle de *l'Esclave*, une des plus intéressantes de Don Quichotte, lorsqu'il dit que « le « cruel Azan, roi d'Alger, ne fut clément « que pour un soldat espagnol nommé « Saavedra, qui s'exposa souvent aux plus « affreux supplices, et forma des entre- « prises qui de long-temps ne seront ou- « bliées des infidèles. »

Cependant le roi d'Alger voulut être maître d'un captif si redoutable : il acheta Cervantes d'Arnaute Mami, et le res-

serra étroitement. Peu de temps après, ce prince, obligé d'aller à Constantinople, fit demander en Espagne la rançon de son prisonnier. La mère de Cervantes, Léonor de Cortinas, veuve et pauvre, vendit tout ce qui lui restait, et courut à Madrid porter trois cents ducats aux Pères de la Trinité, chargés de la rédemption des captifs.

Cet argent, qui faisait tout le bien de la veuve, était loin de suffire ; le roi Azan voulait cinq cents écus d'or. Les Trinitaires, touchés de compassion, complétèrent la somme ; et Cervantes fut racheté le 19 septembre 1580, après un esclavage de cinq ans.

De retour en Espagne, dégoûté de la vie militaire, et résolu de se livrer entièrement aux lettres, il se retira près de sa mère, avec la douce espérance de la nourrir de son travail. Cervantes avait alors trente-trois ans. Il débuta par *Gala-*

tée, dont il ne donna que les six premiers livres, et qu'il n'a jamais achevée. Cet ouvrage réussit assez bien. La même année il épousa Dona Catherine de Palacios : elle était fille de bonne maison, mais pauvre; et ce mariage ne l'enrichit pas. Pour soutenir son ménage, Cervantes fit des comédies : il assure qu'elles eurent beaucoup de succès. Mais bientôt il quitta le théâtre pour un petit emploi qu'il obtint à Séville, où il alla s'établir. C'est là qu'il a fait celles de ses *Nouvelles* où il dépeint si bien les vices de cette grande ville.

Cervantes avait près de cinquante ans lorsqu'il fut obligé de faire un voyage dans la Manche. Les habitans d'un petit village nommé l'Argamazille prirent querelle avec lui, le traînèrent en prison, et l'y laissèrent long-temps. Ce fut là qu'il commença Don Quichotte. Il crut se venger de ceux qui l'insultaient, en faisant

de leur pays la patrie de son héros : il affecta cependant de ne pas nommer une seule fois dans son roman le village où on l'avait si mal traité.

Il ne donna d'abord que la première partie de Don Quichotte, qui ne réussit point. Cervantes connaissait les hommes : il publia une petite brochure appelée *le Serpenteau*. Cet ouvrage, qu'il serait impossible de retrouver aujourd'hui, même en Espagne, semblait être une critique de Don Quichotte, et couvrait de ridicule ses détracteurs. Tout le monde lut cette satire, et Don Quichotte obtint par cette bagatelle la réputation que depuis il n'a due qu'à lui-même.

Alors tous les ennemis du bon goût se déchaînèrent contre Cervantes : critiques, satires, calomnies, tout fut mis en œuvre. Plus malheureux par son succès qu'il ne l'avait jamais été par ses disgrâces, il n'osa rien donner au public, de

plusieurs années. Son silence augmenta sa misère sans apaiser l'envie. Heureusement le comte de Lemos et le cardinal de Tolède lui accordèrent quelques secours. Cette protection, que Cervantes a tant fait valoir, lui fut continuée jusqu'à sa mort : mais elle ne fut jamais proportionnée ni au mérite du protégé ni aux richesses des protecteurs.

Cervantes, impatient de marquer sa reconnaissance au comte de Lemos, lui dédia ses *Nouvelles*, qui parurent huit ans après la première partie de Don Quichotte. L'année suivante il donna son *Voyage au Parnasse*. Mais ces ouvrages lui valurent peu d'argent, et les secours du comte de Lemos furent toujours bien faibles, puisque Cervantes, pour avoir du pain, fut obligé d'imprimer huit comédies que les comédiens refusèrent de jouer.

Il semblait destiné à tous les malheurs et à toutes les humiliations. Cette même

année un Aragonais, qui prit le nom d'Avellaneda, fit une suite de Don Quichotte, suite pitoyable, sans goût, sans gaieté, sans esprit, mais dans laquelle il disait beaucoup d'injures à Cervantes. Cette espèce de mérite fit lire l'ouvrage. Cervantes y répondit comme l'on devrait répondre à toutes les satires : il publia la seconde partie de Don Quichotte, supérieure encore à la première. Tout le monde convint de son mérite : mais plus on était forcé de lui rendre justice, moins on était fâché qu'un rival, même méprisable, insultât celui qu'il fallait admirer. L'Espagne n'est peut-être pas le seul pays du monde où la malignité, si sévère pour les bons ouvrages, est toujours indulgente pour leurs détracteurs. Tant que Cervantes vécut, on lut Avellaneda; dès qu'il fut mort, son ennemi fut oublié.

La seconde partie de Don Quichotte fut le dernier ouvrage imprimé pendant

sa vie. Il travaillait encore au roman de *Persiles et Sigismonde* lorsqu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut : c'était une hydropisie. Il sentit bien qu'il ne pouvait guérir ; et craignant de n'avoir pas le temps de finir son ouvrage, il augmenta son mal par un travail forcé. Bientôt il fut à l'extrémité. Tranquille et serein au lit de la mort comme il avait été patient dans ses malheurs, sa constance et sa philosophie ne se démentirent pas un moment. Quatre jours avant d'expirer, il se fit apporter son roman de *Persiles*, et traça d'une main faible l'épître dédicatoire adressée au comte de Lemos, qui arrivait en ce moment d'Italie. Cette épître mérite d'être rapportée ; la voici.

A DON PEDRO FERNANDÈS DE CASTRO,
COMTE DE LEMOS, etc.

Nous avons une vieille romance espagnole qui ne me va que trop bien; celle qui commence par ces mots :

La mort me presse de partir,
Et je veux pourtant vous écrire, etc.

Voilà précisément l'état où je suis. Ils m'ont donné hier l'extrême-onction; je me meurs, et je suis bien fâché de ne pouvoir pas vous dire combien votre arrivée en Espagne me cause de plaisir. La joie que j'en ai aurait dû me sauver la vie; mais la volonté de Dieu soit faite! Votre excellence saura du moins que ma reconnaissance a duré autant que mes jours. J'ai bien du regret de ne pouvoir pas finir certains ouvrages que je vous destinais, comme *les Semaines du Jardin*, le *Grand Bernard*, et les derniers livres de *Galatée*, pour laquelle je sais que vous avez de l'amitié : mais il faudrait pour cela un miracle du Tout-Puissant, et je ne lui demande que d'avoir soin de votre excellence.

A Madrid, ce 19 avril 1616.

MICHEL DE CERVANTES.

Il mourut le 23 du même mois, âgé de soixante huit ans et six mois. Le même

jour Shakespeare mourut à Stratford, dans le comté de Warwick.

L'homme qui s'est conduit chez les Algériens comme nous l'avons vu, qui a fait *Don Quichotte*, et qui écrit en mourant la lettre que l'on vient de lire, n'était pas un homme ordinaire.

DES OUVRAGES

DE CERVANTES.

Les premières poésies de Cervantes ne sont pas très-connues, et ne méritent guère de l'être. Ses sonnets, ses élégies, se ressentent trop du goût de son temps. Son plus bel ouvrage, celui qui a fait sa réputation, c'est le roman de *Don Quichotte*.

La raison, la gaieté, la fine ironie répandues dans cet ouvrage, l'extrême vérité des portraits, la pureté, le naturel du style, ont rendu ce livre immortel. Je sais qu'il ne plaît pas également à tous les lecteurs français qui ne le lisent pas en espagnol : c'est la faute de la seule traduction que nous en ayons ; elle est trop loin de l'élégance, de la finesse de l'original. Il semble que le traducteur ait regardé *Don Quichotte* comme un roman

ordinaire, dont le seul mérite était d'être plaisant. Il a rendu le mot espagnol par le mot français qu'il trouvait dans le dictionnaire, sans comparer, sans choisir : il a oublié que, surtout dans le comique, aucun mot n'a de synonyme, qu'un seul est le bon, que tout autre est mauvais.

La manière dont il a traduit les morceaux de poésie, qui sont en grand nombre dans *Don Quichotte,* ferait penser que les vers espagnols sont ridicules. Cependant ils sont presque tous agréables, peut-être un peu trop recherchés : mais Cervantes écrivait pour sa nation, dont le goût ne ressemble pas au nôtre ; et son traducteur, qui écrivait pour nous, pouvait, en conservant les pensées de Cervantes, affaiblir quelques comparaisons, adoucir quelques images, et surtout donner de la douceur et de l'harmonie à ses vers. Il paraît n'avoir songé qu'à être littéral, et c'est encore un défaut

pour des Français. Presque tous les livres étrangers nous paraissent trop prolixes : *Don Quichotte* même a des longueurs et des traits de mauvais goût qu'il fallait retrancher, sans craindre le reproche de n'être pas exact. Quand on traduit un ouvrage d'agrément, la traduction la plus agréable est à coup sûr la plus fidèle.

Malgré tous ces défauts, l'ouvrage est si bon par lui-même, les épisodes si intéressans, les aventures si comiques, que tout le monde le connaît, tout le monde le relit; nos tapisseries, nos tableaux, nos estampes, nous offrent partout Don Quichotte; et il n'est point d'enfant qui ne rie en reconnaissant Sancho Pança.

Les *Nouvelles* de Cervantes ne valent pas *Don Quichotte*, à beaucoup près. Il en a fait douze; et quatre seulement sont dignes de lui : *le Curieux impertinent*, qu'il a inséré dans *Don Quichotte; Rinconet* et *Cortadille*, tableau grotesque,

mais vrai, des fripons de Séville; *la Force du sang*, la plus intéressante, la mieux conduite de toutes ; et le *Dialogue des deux Chiens*. Cette dernière est une critique charmante, pleine de philosophie et de gaieté : les mœurs espagnoles y sont peintes avec tout le naturel et tout l'esprit de Cervantes. On nous a donné, il y a quelques années, une traduction française de ces douze *Nouvelles ;* mais il faut les lire dans l'original.

Le *Voyage au Parnasse* est un ouvrage en vers, divisé par chapitres. Cervantes feint qu'Apollon, menacé par des légions de mauvais poëtes, envoie Mercure en Espagne rassembler tous ses favoris pour les conduire à la défense du Parnasse. Mercure vient trouver Cervantes, et lui montre la liste de ceux qu'Apollon appelle, et de ceux qu'il faudra combattre. On sent combien cette fiction peut prêter à un homme d'esprit que des sots ont ou-

tragé. Cet ouvrage n'est pas très-agréable et ne peut être piquant pour nous; je n'en connais point de traduction, non plus que de ses comédies.

Elles sont au nombre de huit, et Cervantes dit dans son prologue qu'il en a fait vingt ou trente. Cette incertitude paraîtra singulière à ceux qui savent combien une comédie est difficile à faire. Quoi qu'il en soit, celles qui nous restent diminuent nos regrets sur celles qui sont perdues. Je les ai toutes lues avec attention, aucune n'est supportable : point d'intérêt, point de conduite, souvent de l'esprit, toujours de l'invraisemblance; voilà le fond de toutes ces pièces. Dans celle qui s'appelle *l'Heureux Rufien*, le héros, après avoir été, au premier acte, le plus grand coquin de Séville, se fait Jacobin au Mexique dans le second acte : il est l'exemple du couvent. Il a de fréquens combats sur le théâtre avec le

diable, et demeure toujours vainqueur. Appelé pour exhorter au lit de la mort une dame du pays dont la vie a été fort déréglée, le père Crux, c'est ainsi qu'il s'appelle, la presse en vain de se confesser; la malade s'y refuse; elle se croit trop coupable pour espérer son pardon : alors le père Crux, qui veut la sauver de l'impénitence finale, lui propose de se charger de ses péchés, et de lui donner ses mérites. Le troc se fait, le marché se signe, la mourante se confesse ; les anges viennent recevoir son âme ; les diables s'emparent du Jacobin, qui voit tout son corps couvert d'un ulcère épouvantable. Au troisième acte, il meurt, et fait des miracles. Voilà une des comédies de l'auteur de *Don Quichotte*, et c'est peut-être la meilleure.

Nous avons encore de Cervantes huit petites pièces, que les Espagnols appellent *Entremeses :* ces ouvrages valent mieux

que ses comédies. Presque tous ont du comique et du naturel; quelques-uns sont trop libres; mais deux surtout sont charmans : l'un, appelé *la Cave de Salamanque,* est précisément notre *Soldat magicien;* on a calqué l'opéra-comique français sur l'ouvrage espagnol : l'autre, nommé *le Tableau merveilleux*, a fourni à Piron l'idée d'un opéra en vaudevilles, *le Faux Prodige,* beaucoup moins joli que la petite pièce de Cervantes.

Persiles et Sigismonde, dont nous avons deux traductions assez peu fidèles, est un long roman chargé d'épisodes et d'aventures presque toujours incroyables. Il semble que Cervantes ait voulu imiter ces anciens romans grecs, estimés encore, et admirés autrefois. Mais toute son imagination, qui n'a jamais peut-être autant brillé que dans *Persiles,* ne peut rendre ses héros intéressans : leurs courses inutiles, leurs dangers invraisemblables, le mé-

lange continuel de dévotion et d'amour, ont empêché ce livre d'atteindre à la réputation de son auteur. Cependant l'élégance du style, la vérité de quelques tableaux, et l'épisode de Ruperte, suffiraient pour le rendre précieux.

Il me reste à parler de *Galatée*, qui fut son premier ouvrage. Dans le temps qu'il l'écrivit, l'Espagne était la nation du monde la plus galante : l'amour faisait l'unique occupation des Espagnols et le sujet de tous leurs livres. Montemayor, célèbre poëte, venait de donner un roman de *Diane*, que l'on a traduit en français. Cet ouvrage eut un grand succès, et le méritait à quelques égards : un style pur, beaucoup d'esprit, de la douceur, du sentiment, une poésie souvent enchanteresse, et la naïveté touchante qui règne sur tout dans la *Nouvelle du Maure Abindarraès*, rachètent aux yeux des connaisseurs le fond d'invraisemblance, les his-

toires de magie et le manque d'action que l'on reproche à la *Diane* de Montemayor.

Cervantes, qui connaissait tous ces défauts, comme on peut le voir dans l'*Examen de la bibliothéque de Don Quichotte*, en évita quelques-uns dans *Galatée*, mais ne les évita pas tous. Ses aventures sont plus naturelles, ses personnages plus intéressans; mais son style, et sur tout ses vers, le mettent au-dessous de Montemayor. Gâté par le malheureux goût de scolastique qui régnait alors, Cervantes fait disserter ses bergers comme s'ils étaient sur les bancs. Ils prononcent de longs traités pour ou contre l'amour; ils y citent Minos, Ixion, Marc-Antoine, Rodrigue, tous les héros de la fable et de l'histoire. Si Tircis veut consoler son ami de ce qu'il ne peut rien obtenir de sa bergère, il lui parle ainsi[1] : «On dit partout

[1] Mas fama tiene Galatea de hermosa que de cruel; pero sobre todo se dice que es discreta; y si esto es la

« que Galatée est encore plus belle qu'elle « n'est cruelle; mais on ajoute que, sur « toutes choses, elle est spirituelle. Or, si « c'est la vérité, comme cela doit l'être, « il s'ensuit de son esprit, qu'elle doit se « connaître elle-même; de cette connais« sance, qu'elle doit s'estimer; de cette « estime, qu'elle ne veut pas se perdre; et « de cette volonté, qu'elle ne veut pas cé« der à tes désirs. »

Dans un autre endroit, un amant éloigné de sa maîtresse dit en vers [1] : « Quoi« que je paraisse voir, entendre et sentir, « je ne suis qu'un fantôme formé par l'a« mour, et soutenu par la seule espérance.»

Dans tout l'ouvrage, le soleil n'éclaire

verdad, como lo deve ser, de su discrecion nace el conocerse, y de conocerse estimarse, y de estimarse no querer perderse, y de no querer perderse viene el no querer contentarte. *Galatea*, lib. II, pag. 68.

[1] Y aunque muestro que veo, oigo, y siento,
Fantasma soi por el amor formada,
Que con sola esperanza me sustento.

le monde qu'avec la lumière qu'il reçoit des yeux de Galatée [1].

En voilà bien assez pour donner une idée du mauvais goût qui régnait alors, et auquel Cervantes lui-même n'a pas échappé. Mais au milieu de toutes ces folies on trouve des idées charmantes, du sentiment vrai, bien exprimé, des situations attachantes, les mouvemens et les combats du cœur. Voilà ce qui m'a fait choisir la *Galatée* de Cervantes pour en donner une imitation. Jusqu'à présent personne ne l'a traduite; et ce roman est absolument inconnu aux Français.

Comme il est très-possible que mon travail ne réussisse point, je dois, pour la gloire de Cervantes, convenir ici de tous les changemens que j'ai faits à son ouvrage. *Galatée,* dans l'original, a six livres et n'est point achevée : j'ai réduit

[1] Ante la luz de unos serenos ojos
Que al sol dan luz con que da luz al suelo.

ces six livres à trois, et je l'ai finie dans un quatrième. Presque nulle part je n'ai traduit ; les vers surtout ne ressemblent à l'espagnol que dans les endroits cités. Je n'ai pris que le fond des aventures ; j'y ai même changé des circonstances quand je l'ai cru nécessaire : j'ai ajouté des scènes entières, comme le troc des houlettes dans le premier livre ; la fête champêtre et l'histoire des tourterelles dans le second ; les adieux au chien d'Élicio dans le troisième : le quatrième en entier est de mon invention.

On me reprochera sans doute le trop grand nombre d'épisodes, et le peu d'événemens qui arrivent à Galatée : dans Cervantes, il y a deux fois plus d'épisodes, et Galatée paraît beaucoup moins. Montemayor a fait la même faute dans sa *Diane*, qui n'est proprement qu'un recueil d'histoires différentes. Tel etait le goût du siècle ; tels ont été nos grands ro-

mans français, si long-temps à la mode, et dont les auteurs avaient pris les Espagnols pour modèles. Quant aux batailles, aux duels, qu'on sera peut-être étonné de trouver dans un ouvrage pastoral, c'est un tribut que Cervantes payait à sa nation. Je ne connais point de roman, point de comédie espagnole sans combats. Ce peuple, un des plus vaillans de l'Europe, et sans contredit le plus passionné, a besoin, pour qu'un livre l'amuse, d'y trouver des récits de guerre et d'amour. D'ailleurs, on doit pardonner à Cervantes, qui avait eu lui-même des aventures extraordinaires, d'avoir imaginé qu'elles seraient vraisemblables dans un roman.

Je n'ai plus qu'un mot à dire sur le jugement que j'ai osé porter de tous les ouvrages de Cervantes. Malgré l'étude particulière que j'ai faite de sa langue, je ne m'en serais pas rapporté uniquement à

moi : mais j'ai été guidé par les lumières d'un Espagnol [1] qui aime les lettres autant que sa patrie, et qui a de commun avec Cervantes d'être encore plus célèbre par ses talens que par ses malheurs.

[1] M. le comte de Pilos.

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR.

Lorsque, dans la vie de Cervantes, originairement imprimée à la tête de Galatée, j'ai jugé sévèrement la traduction française de Don Quichotte, je n'avais point le projet d'en essayer une nouvelle. Depuis que j'ai succombé à cette tentation, il ne m'est plus permis de parler de la traduction ancienne [1].

[1] La traduction française de Don Quichotte dont Florian fait ici mention, est celle qu'avait publiée Filleau de Saint-Martin en 1696. Quoique fort ancienne, c'était la seule que l'on connût alors.

Suivant l'opinion générale, consignée dans divers dictionnaires historiques, « cette traduction est assez bonne; « mais elle est loin de l'élégance et de la finesse de l'ori- « ginal. Le traducteur n'a songé qu'à être littéral; presque « toutes les expressions comiques sont manquées. On « trouve d'ailleurs dans le roman de Cervantes, tout ex- « cellent qu'il est, des longueurs et des traits de mauvais « goût qu'il fallait retrancher. »

Ces reproches, justement appliqués à la traduction de

Elle existe; et, quel que soit le jugement que l'on porte de la mienne, Don Quichotte dans notre langue méritait plus d'un traducteur.

Le principal but de mon travail a été l'espoir de faire sentir une vérité qui ne me semble pas assez connue : c'est que Don Quichotte, indépendamment de sa gaieté, de son comique, est rempli de cette philosophie naturelle qui, en livrant au ridicule de vains préjugés, n'en respecte que plus la saine morale. Tout ce que dit le héros, lorsqu'il ne

Filleau de Saint-Martin, ont déterminé Florian à en entreprendre une nouvelle. La langue espagnole lui était familière; il avait infiniment d'esprit et de goût; il tenait un rang distingué parmi nos poëtes, et pouvait mieux que personne discerner le mérite et les défauts de l'ouvrage de Cervantes : que de motifs pour donner une bonne traduction de cet inimitable roman!

Si l'on en juge par le grand nombre d'éditions qu'a obtenues la traduction posthume de Don Quichotte que Florian nous a laissée, on ne saurait en révoquer le mérite en doute. Aussi a-t-elle eu un grand succès; et quoiqu'on lui reproche d'avoir un peu trop multiplié les retranchemens, et d'avoir quelquefois altéré, par trop d'esprit, la charmante naïveté de Cervantes, il est généralement reconnu que sa traduction est encore la meilleure que nous ayons. (*Note de l'Éditeur.*)

parle pas de chevalerie, semble dicté par la sagesse pour faire aimer la vertu; son délire même n'est qu'un amour mal entendu de cette vertu. Don Quichotte est fou dès qu'il agit, il est sage dès qu'il raisonne; et comme il est toujours bon, on ne cesse point de l'aimer; on rit de lui, et l'on s'y intéresse; on le sait insensé, et on l'écoute. Cervantes est peut-être le seul homme qui, par une invention aussi neuve, aussi différente de tout ce que l'on connaissait, ait forcé ses lecteurs de suivre long-temps, sans se fatiguer, les actions d'un extravagant dont on se moque sans cesse, et qu'on ne peut jamais mépriser; dont on plaint toujours le délire, et dont on admire souvent la raison [1].

Je n'ignore point que plusieurs personnes d'esprit et de goût aiment peu ce livre célèbre. Je n'ai pas besoin de leur démontrer qu'un ouvrage traduit tant de fois dans toutes les langues de l'Europe, et partout avec un succès égal, renferme nécessairement un très-

[1] « De tous les livres que j'ai lus, Don Quichotte est « celui que j'aimerais mieux avoir fait. »
SAINT-ÉVREMONT, *Lettre au maréchal de Créquy.*

éminent mérite : mais je voudrais que ma traduction pût leur donner une idée de cette réunion si rare de la morale et de la gaieté, de la finesse et du naturel, de l'imagination la plus brillante et de la diction la plus pure. Je voudrais encore rappeler à ces personnes si difficiles, que Cervantes écrivait au seizième siècle, lorsque le goût de la scolastique régnait encore dans toute l'Europe, lorsque les nations les plus policées ne lisaient que les monstrueux romans de chevalerie, et que les Français n'avaient pas même leur Astrée. Cette réflexion, ce me semble, doit inspirer quelque admiration pour l'homme qui inventa dès lors le personnage si original de Sancho, les intéressans épisodes de Dorothée, du Captif, du touchant Cardénio, modèle depuis imité par le peintre de Clémentine; pour l'auteur qui remplit son livre de caractères tous différens quoique presque tous aimables, et qui, sachant si bien nous attendrir lorsqu'il lui plaît, sait encore nous donner des leçons de vertu, et nous faire rire long-temps sans jamais risquer d'alarmer la pudeur la plus délicate.

En abrégeant des éloges suspects dans la bouche d'un traducteur, je me hâte de convenir que l'on peut être rebuté par quelques plaisanteries prolongées ou répétées, par quelques tableaux peu agréables. Cervantes n'a pas toujours échappé au goût de son siècle, et celui de sa nation n'est pas en tout point ressemblant au nôtre. D'ailleurs il m'est bien démontré que Cervantes fit d'un seul jet la première partie de son ouvrage, sans même se donner la peine de relire ses brouillons. Beaucoup d'oublis de sa part prouvent jusqu'à l'évidence cette assertion [1]. N'espérant point faire passer dans ma langue les conti-

[1] Dans le chapitre V, la gouvernante dit au curé que Don Quichotte est absent depuis six jours : il n'est parti que de la veille. Au chapitre VII, Sancho appelle sa femme *Jeanne Guttieres :* dans tout le reste de l'ouvrage elle s'appelle *Thérèse*. Sancho, dans le commencement, ne dit presque point de proverbes. Au chapitre XXIII, Ginès de Passamont vole l'âne de Sancho; et à la page suivante Saneho suit son maître, monté snr son âne. Le temps, les époques, ne sont presque point observés. Je pourrais citer plusieurs autres distractions, dont je me suis permis de réparer quelques-unes, et qui ont été relevées avec impartialité par le savant auteur espagnol de l'*Analyse de Don Quichotte*.

nuelles beautés qui compensent si fort ces taches légères, j'ai cru devoir les affaiblir, en adoucissant certaines images, en changeant quelquefois des vers trop éloignés de notre goût, surtout en supprimant les répétitions, et abrégeant des digressions, neuves sans doute lorsqu'elles parureut, mais devenues aujourd'hui communes; enfin, en serrant beaucoup les récits, et suppléant par la rapidité à des ornemens que je ne pouvais rendre. Les admirables romans de Clarisse et de Grandisson nous ont été donnés ainsi : leur gloire n'en a pas souffert; et les personnes tolérantes, qui n'exigent pas que tout traducteur se dépouille de son bon sens et de son goût, peuvent s'en rapporter à mon amour pour Cervantes, de l'extrême attention que j'ai mise à ne retrancher de son ouvrage que ce qui n'aurait pas semblé digne de lui dans le mien.

Puisse mon zèle me faire pardonner, par ceux qui savent l'espagnol, la hardiesse d'avoir abrégé un livre que j'admire autant qu'eux, que je trouve comme eux un chef-d'œuvre d'esprit, de finesse, de grâce! Mais

la grâce des mots dans un idiome n'a pas toujours son équivalent dans un autre; et l'on doit alors, ce me semble, supprimer ce qui serait longueurs sans cette grâce des mots.

Je n'espère guère que cet humble aveu m'attire l'indulgence de tous les lecteurs pour les libertés que je me suis permises : cette crainte est un motif de plus pour répéter que ce qu'on trouvera de moins imparfait dans ma traduction reste toujours, malgré mes soins, infiniment au-dessous de l'original; qu'un des plus grands charmes de cet original, c'est l'élégance continuelle et l'heureux mélange de tous les styles. Cervantes s'élève souvent jusqu'au ton le plus oratoire, le plus poétique, lorsqu'il fait parler Don Quichotte; il emploie le langage naïf et piquant de la véritable comédie dans les réflexions de Sancho; il sait trouver une autre manière aussi naturelle, aussi gaie, mais cependant différente, quand il amène sur la scène des pâtres ou des chevriers; et il revient, sans qu'on s'en aperçoive, à son rôle d'historien, dans une prose claire, facile, quelquefois

un peu abondante, mais toujours harmonieuse. Je souhaite que l'on s'en aperçoive en me lisant : je n'en avertirais pas si je pouvais l'espérer.

PROLOGUE

DE CERVANTES.

Lecteur oisif, ai-je besoin de te jurer que je voudrais que cet ouvrage fût le plus beau, le plus parfait, le plus agréable des livres? Malheureusement tu sais bien qu'à l'œuvre on reconnaît l'ouvrier. Que pourrait produire un esprit aussi peu cultivé que le mien, sinon un sujet bizarre, extravagant, sans suite, sans ordre, rempli d'imaginations qui ne sont jamais venues à personne? D'ailleurs, je travaille en prison [1], et le lieu n'inspire pas. Le spectacle des beautés champêtres, la sérénité des cieux, le murmure des ruisseaux, la tranquillité de l'âme, suffisent pour rendre fécondes les muses les plus stériles. Heureux ceux qui en jouissent!

Trop souvent l'amour paternel fascine tellement les yeux d'un père, qu'il regarde comme des grâces les défauts de son enfant. Don Quichotte n'est pas le mien; il n'est que mon fils adoptif : ainsi, mon

[1] Cervantes commença Don Quichotte en prison. Voyez sa Vie.

cher lecteur, je ne viens point, selon l'usage, solliciter à genoux ton indulgence. Libre de ton opinion, souverain maître de ton avis, tu peux me juger à ton gré. Le bien ou le mal que tu diras de moi ne te vaudra ni châtiment ni récompense.

J'aurais seulement désiré pouvoir t'épargner le prologue, l'avant-propos, l'introduction, tout ce bavardage inutile dont aucun auteur ne fait grâce. Ma paresse y trouvait son compte; car je t'avoue que cette préface me coûte plus que l'ouvrage. Je ne savais par où commencer; je ne trouvais rien à dire; mon papier restait devant moi; j'étais appuyé sur mon coude, ma joue dans une main, ma plume derrière mon oreille, quand je fus surpris, ainsi méditant, par un de mes amis, homme d'esprit, qui me demanda ce qui m'occupait: Ma préface, lui répondis-je; comment voudriez-vous que Don Quichotte osât paraître sans préface? Que dirait de moi ce vieux censeur nommé le public, si, après tant d'années de silence, déjà sur le retour de l'âge, je lui présentais un misérable livre sans discours préliminaire, sans érudition, sans remarques, ou sans notes marginales? Voyez tous les ouvrages nouveaux; ils sont pleins de citations savantes. Leurs auteurs ont consulté tant de philosophes anciens, qu'ils sont obligés d'en donner

une liste alphabétique qui va depuis Aristote jusqu'à Xénophon et Zénon. Voilà ce qu'un lecteur admire, et ce qui fait passer un écrivain pour un homme instruit et disert. A leur exemple il me faudrait encore, après mon titre, quelques sonnets à ma louange, dont les auteurs fussent des marquis, des ducs, des évêques, des dames, ou des poëtes un peu célèbres. Je n'en ai point : aussi, mon ami, suis-je presque décidé à laisser le seigneur Don Quichotte enseveli dans les archives de la Manche, plutôt que de le produire au grand jour dépourvu d'ornemens si nécessaires, et qu'un ignorant comme moi désespère de lui fournir. C'est à cela que je réfléchissais.

A ce discours, mon ami fit un grand éclat de rire : Pardieu ! frère, me répondit-il, je vous croyais du bon sens. Comment se peut-il qu'avec l'esprit que je vous connais vous soyez arrêté par une bagatelle ? Écoutez ; je vais aplanir toutes vos difficultés.

Vous désirez d'avoir, comme les autres, au frontispice de votre ouvrage, des sonnets à votre louange, dont les auteurs soient des personnes titrées : qui vous empêche de les faire vous-même, et de mettre au bas les noms que vous voudrez ; par exemple, celui du Prêtre-Jean des Indes, ou de l'empereur de Trébisonde ? Ce sont de très-grands

seigneurs; et j'attesterai qu'ils sont de grands poëtes. Si quelque pédant s'avise de nous démentir, que risquons-nous? la justice ne punit point ces espèces de faux. Quant aux citations, aux remarques que vous seriez bien aise de mettre en marge, apprenez par cœur quelques vers latins, quelques sentences un peu générales, que vous jetterez, à propos de rien, au milieu de votre discours. Vous aurez ainsi un prétexte de citer Homère, Horace, Virgile, les Pères de l'Église même, et nos modernes les plus connus. Ensuite, pour les écrivains que vous êtes censé avoir consultés, copiez bien exactement les noms de tous les anciens, faites les imprimer en gros caractères à la fin de votre livre : vous trouverez beaucoup de gens qui croiront que vous les avez lus, et vous aurez à bon marché la réputation d'érudit.

Ce n'est pourtant pas qu'à la rigueur vous ne puissiez vous passer de toutes ces belles choses; car votre intention est d'écrire une satire plaisante des livres de chevalerie. Or, je ne me rappelle point qu'Aristote en ait fait mention, que saint Basile en ait parlé. Les philosophes, les rhéteurs, les géomètres, les conciles, sont assez étrangers à vos extravagances. Peut-être vous suffirait-il d'imiter parfaitement ce que vous voulez ridiculiser;

d'écrire avec un style pur, harmonieux, naturel, précis, des aventures neuves et gaies; de peindre aux yeux ce que vous dites, et d'exprimer clairement ce que vous pensez. Ce mérite est bien peu de chose, j'en conviens. Cependant tâchez que vos récits intéressent, qu'ils divertissent l'homme mélancolique, qu'ils plaisent au lecteur enjoué, qu'ils n'ennuient point l'ignorant, qu'ils se fassent estimer du sage. Surtout, ne perdez point de vue le but que vous vous proposez, qui est de détruire l'estime qu'ont usurpée auprès de tant de gens les romans de chevalerie; et si vous en venez à bout vous n'aurez point perdu votre temps.

J'écoutais en grand silence ce que me disait mon ami. Ses raisons me parurent si bonnes, que je résolus de les transcrire pour en faire cette préface. Tu n'y perds pas, mon cher lecteur, puisque sans autre préliminaire tu vas passer à l'histoire de ce fameux Don Quichotte de la Manche, regardé chez les habitans de la plaine de Montiel comme le plus chaste des amans, le plus vaillant des chevaliers qui jamais illustrèrent cette contrée. Je ne veux point trop faire valoir le service que je te rends en te faisant connaître un héros de tous points si recommandable; mais je demande que tu me saches quelque gré de te présenter son illustre

écuyer Sancho Pança, le plus aimable, sans doute, le plus fidèle, le plus ingénu de tous les écuyers qu'on a vus dans cet immense fatras de livres de chevalerie. Sur ce, Dieu te conserve, lecteur, sans m'oublier cependant !

DON QUICHOTTE
DE LA MANCHE.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Du caractère et des occupations du fameux Don Quichotte de la Manche.

DANS un village de la Manche, dont je ne me soucie guère de me rappeler le nom [1], vivait il n'y a pas long-temps un de ces gentilshommes qui ont une vieille lance, une rondache rouillée, un cheval maigre et un levrier. Un bouilli, plus souvent de vache que de mouton, une vinaigrette le soir, des œufs frits le samedi, le vendredi des lentilles, et quelques pigeonneaux de surplus le dimanche, emportaient les trois quarts de son revenu.

[1] C'est là que Cervantes avait été mis en prison. *Voyez* sa Vie.

Le reste payait sa casaque de drap fin, ses chausses de velours avec les mules pareilles pour les jours de fête, et l'habit de gros drap pour les jours ouvriers. Sa maison était composée d'une gouvernante de plus de quarante ans, d'une nièce qui n'en avait pas vingt, et d'un valet qui faisait le service de la maison, de l'écurie, travaillait aux champs, et taillait la vigne. L'âge de notre gentilhomme approchait de cinquante ans. Il était vigoureux, robuste, d'un corps sec, d'un visage maigre, très-matinal et grand chasseur. L'on prétend qu'il avait le surnom de Quixada ou Quésada. Les auteurs varient sur ce point. Ce qui paraît le plus vraisemblable, c'est qu'il s'appelait Quixana. Peu importe, pourvu que nous soyons certains des faits.

Lorsque notre gentilhomme était oisif, c'est-à-dire les trois quarts de la journée, il s'appliquait à la lecture des livres de chevalerie avec tant de goût, de plaisir, qu'il en oublia la chasse et l'administration de son bien. Cette passion devint si forte, qu'il vendit plusieurs morceaux de terre pour se former une bibliothéque de ces livres, parmi lesquels

il préférait surtout les ouvrages du célèbre Félician de Silva. Cette prose claire et facile, qui presque jamais n'a de sens, lui paraissait admirable, surtout dans ces lettres si tendres où les amans s'expriment ainsi : *La raison de la déraison que vous faites à ma raison affaiblit tant ma raison, que ce n'est pas sans raison que je me plains de votre beauté.* Cette manière si naturelle de parler enchantait notre gentilhomme. Il était seulement fâché de ne pouvoir deviner ce que cela voulait dire, et se donnait la torture pour comprendre ce qu'Aristote lui-même aurait eu bien de la peine à expliquer. Il ne laissait pas encore d'être un peu étonné des prodigieuses blessures que don Bélianis faisait et recevait; quelque habiles que fussent les chirurgiens, il lui semblait qu'il en devait rester des cicatrices extraordinaires : mais il passait tout à l'auteur en faveur de cette aventure interminable qu'il promet en terminant son livre. Plusieurs fois notre gentilhomme fut tenté de prendre la plume et d'achever ce beau chef-d'œuvre : malheureusement le temps lui manqua.

Il avait souvent des querelles avec le curé

du village, homme instruit, et gradué à Siguenza, sur le plus ou moins de mérite de Palmerin d'Angleterre et d'Amadis de Gaule. Maître Nicolas, barbier du lieu, s'était hautement déclaré pour le chevalier du Soleil, et n'estimait après lui que don Galaor, frère d'Amadis, parce que, disait-il, celui-là était assez accommodant, et qu'il ne pleurait pas toujours comme son langoureux frère. Enfin notre gentilhomme, uniquement occupé de ces idées, passait les jours et les nuits à s'en repaître. Cette continuelle lecture et le défaut de sommeil lui desséchèrent la cervelle : il perdit le jugement. Sa pauvre tête n'était plus remplie que d'enchantemens, de batailles, de cartels d'amour, de tourmens, et de toutes les folies qu'il avait vues dans ses livres. Il n'avait pas le moindre doute sur la vérité de ces récits, et disait sérieusement que le Cid Rui Dias avait été bon chevalier, mais infiniment au-dessous du chevalier de l'Ardente Épée, qui, d'un seul revers, coupait deux géans par le milieu. Il estimait encore plus Bernard de Carpio, qui vint à bout de Roland l'enchanté comme Hercule vint à

bout d'Antée. Le grand Morgante ne lui déplaisait point; il le trouvait assez bien élevé pour un géant. Mais son favori, son ami de cœur, était Renaud de Montauban; surtout quand il le voyait sortir de son château pour aller détrousser ceux qu'il rencontrait. Il chérissait tant ce héros, qu'il aurait volontiers donné sa gouvernante, et sa nièce par-dessus, pour avoir le plaisir de frotter les oreilles de ce traître de Ganelon.

Bientôt il lui vint dans l'esprit l'idée la plus étrange que jamais on ait conçue. Il s'imagina que rien ne serait plus beau, plus honorable pour lui, plus utile à sa patrie, que de ressusciter la chevalerie errante, en allant lui-même à cheval, armé comme les paladins, cherchant les aventures, redressant les torts, réparant les injustices. Le pauvre homme se voyait déjà conquérant par sa valeur l'empire de Trébisonde. Enivré de ces espérances, il résolut aussitôt de mettre la main à l'œuvre. La première chose qu'il fit fut d'aller chercher de vieilles armes couvertes de rouille, qui depuis son bisaïeul étaient restées dans un coin. Il les nettoya,

les rajusta le mieux qu'il put; mais il vit avec chagrin qu'il lui manquait la moitié du casque. Son adresse y suppléa : il fit cette moitié de carton, et parvint à se fabriquer quelque chose qui ressemblait à un casque. A la vérité, voulant éprouver s'il était de bonne trempe, il tira son épée, et, le frappant de toute sa force, il brisa du premier coup tout son ouvrage de la semaine. Cette promptitude à se rompre ne laissa pas de lui déplaire dans un casque. Il recommença son travail, et, cette fois, ajouta par-dessus de petites bandes de fer qui le rendirent un peu plus solide. Satisfait de son invention, et ne se souciant plus d'en faire une nouvelle épreuve, il se tint pour très-bien armé. Alors il alla voir son cheval; et quoique la pauvre bête ne fût qu'un squelette vivant, il lui parut plus vigoureux que le Bucéphale d'Alexandre, ou le Babiéça du Cid. Il rêva pendant quatre jours au nom qu'il lui donnerait : ce qui l'embarrassait beaucoup; car, devant faire du bruit dans le monde, il désirait que ce nom exprimât ce qu'avait été le coursier avant sa noble destinée, et ce qu'il était devenu. Après en

avoir adopté, rejeté, changé plusieurs, il se détermina pour *Rossinante;* nom sonore selon lui, beau, grand, significatif. Il fut si content d'avoir trouvé ce nom superbe pour son cheval, qu'il résolut d'en chercher un pour lui-même; et cela lui coûta huit autres jours. Enfin il se nomma Don Quichotte. Mais se rappelant qu'Amadis ne s'était pas contenté de s'appeler seulement Amadis, et qu'il y avait joint le nom de la Gaule sa patrie, il voulut aussi s'appeler *Don Quichotte de la Manche*, pour faire participer son pays à la gloire qu'il acquerrait.

C'était quelque chose que d'avoir des armes, un demi-casque de carton, un coursier déjà nommé, un nom imposant pour lui-même; mais le principal lui manquait encore : c'était une dame à aimer; car un chevalier sans amour est un arbre sans fruits, sans feuilles, une espèce de corps sans âme. Si pour mes péchés, disait-il, ou plutôt pour mon bonheur, je me rencontre avec un géant, ce qui arrive tous les jours, et que du premier coup je le renverse, le partage par le milieu du corps, ou enfin l'oblige à se rendre, ne me sera-t-il pas

agréable d'avoir une dame à qui l'envoyer, afin que, se présentant devant elle, il vienne se mettre à genoux, et lui dise d'une voix soumise : Madame, vous voyez ici le géant Caraculiambro, souverain de l'île de Malindranie. L'illustre chevalier que la renommée ne peut jamais assez louer, Don Quichotte de la Manche, après m'avoir vaincu en combat singulier, m'a prescrit de me rendre aux pieds de votre grandeur pour qu'elle dispose de moi.

Oh! que notre héros fut content de lui lorsqu'il eut fait ce discours! et qu'il le fut davantage quand il eut trouvé le nom de sa dame! On prétend qu'il avait été jadis amoureux d'une assez jolie paysanne des environs, qui jamais n'en avait rien su ou ne s'en était guère souciée. Ce fut elle qu'il établit la souveraine de son cœur. Elle se nommait Aldonza Lorenzo; mais, voulant lui donner un nom plus convenable à une princesse, il l'appela *Dulcinée du Toboso* : c'était dans ce village qu'elle demeurait. Ce nom, qui lui coûta du travail, lui parut aussi harmonieux, aussi agréable, aussi expressif, que tous ceux qu'il avait choisis.

CHAPITRE II.

Comment Don Quichotte sortit de chez lui la première fois.

Notre héros, étant pourvu de tout ce qu'il lui fallait, ne voulut pas différer plus long-temps l'exécution de son projet sublime. Il se croyait responsable de tout le mal que son inaction laissait commettre sur la terre. Un matin donc, avant le jour, dans le plus chaud du mois de juillet, sans être vu, sans en rien dire, il se couvre de ses armes, monte sur Rossinante, et, la lance au poing, la rondache au bras, sa visière de carton baissée, il sort par une porte de derrière, et se voit enfin en campagne. Surpris, charmé que le commencement d'une aussi grande entreprise n'eût pas éprouvé plus de difficultés, il lui vint pourtant une réflexion désolante, qui manqua lui faire tout abandonner : il se rappela qu'il n'était point armé chevalier, et que, suivant leurs lois sacrées, il lui était défendu de combattre avant d'avoir reçu l'ordre de

chevalerie, d'avoir porté comme novice les armes blanches et l'écu sans devise. Ce terrible scrupule le tourmentait; mais il y trouva remède. Il se promit de se faire recevoir chevalier par le premier qu'il rencontrerait, comme cela était arrivé à tant d'autres dont il avait lu les histoires. Quant aux armes blanches, il était bien sûr que les siennes deviendraient telles à force de les fourbir. Cette idée rendit le calme à son âme. Il poursuivit son chemin en laissant aller Rossinante à son gré; car il lui semblait qu'en cela consistait l'essence des aventures.

Tout en marchant, le nouveau chevalier s'entretenait avec lui-même. Dans les siècles futurs, disait-il, lorsqu'on imprimera mon histoire, je ne doute point que l'auteur ne commence de cette manière : A peine le dieu du jour avait répandu sur la terre les tresses dorées de ses blonds cheveux; à peine les divers oiseaux nuancés de couleurs brillantes célébraient dans leurs doux concerts la présence de la belle Aurore, qui, sortant du lit de son vieux époux, s'avançait en-semant les roses sur l'horizon de la Manche, quand le

valeureux Don Quichotte, dédaignant les douceurs du sommeil, monta sur son fameux coursier Rossinante, et parut dans l'antique plaine de Montiel. En effet, il se trouvait là. Siècle heureux, ajouta-t-il, postérité fortunée, qui pourra jouir du récit de tant d'exploits, dignes d'être gravés sur le bronze pour servir d'exemples aux races futures! Et toi, qui que tu sois, sage enchanteur, qui mériteras l'honorable emploi d'écrire mes nobles actions, garde-toi surtout d'oublier mon cheval Rossinante, cet assidu compagnon de mes travaux, de mes périls! Et vous, princesse Dulcinée, souveraine de ce cœur captif, ah! vous l'avez blessé mortellement par votre injuste colère, par cette défense terrible d'oser me montrer à vos yeux; hélas! n'oubliez pas du moins l'infortuné qui souffre pour vous!

C'était en imitant ainsi le beau langage de ses livres qu'il cheminait assez lentement, tandis que le soleil, déjà sur sa tête, l'enveloppait de ses rayons, et aurait fondu sa cervelle, s'il en était resté au pauvre homme. Il marcha presque tout le jour sans rencontrer,

à son grand dépit, la moindre occasion d'exercer son courage. Ce n'est pas pourtant que quelques commentateurs ne placent ici l'aventure du port Lapice, d'autres celle des moulins à vent; mais j'ai des raisons de penser, d'après les recherches les plus exactes, qu'il ne lui arriva rien ce premier jour, et que vers le soir son cheval et lui s'arrêtèrent mourant de faim. En regardant de tous côtés pour découvrir quelque château ou quelque cabane de pâtre qui pût lui servir d'asile, il aperçut une hôtellerie; et, rendant grâce au ciel de cette fortune, il se pressa d'y arriver.

Le hasard fit que deux jeunes filles, de celles qui ne sont pas sévères, étaient alors sur la porte de l'auberge, où elles s'étaient arrêtées avec des muletiers de Séville. Don Quichotte, qui voyait partout ce qu'il avait lu, n'eut pas plutôt découvert l'hôtellerie, qu'il la prit pour un château superbe avec ses fossés et son pont-levis, ses quatre tours, ses créneaux d'argent, tels qu'ils sont décrits dans les romanciers. Il s'approcha du prétendu château; et, s'arrêtant à peu de distance, il

attendit que le nain se montrât sur une des plates-formes pour annoncer, selon l'usage, en sonnant de la trompette, l'arrivée du chevalier. Comme le nain ne se pressait pas, et que Rossinante paraissait pressé de gagner l'écurie, notre héros s'avança jusqu'à la porte où étaient les deux jeunes filles. Elles lui parurent deux demoiselles de haut parage, prenant le frais devant leur château. Dans le même instant un porcher, pour rassembler son troupeau, se mit à sonner d'un mauvais cornet. Don Quichotte ne douta plus que ce ne fût le nain qui l'annonçait; et s'adressant aux demoiselles un peu effrayées de ses armes : Rassurez-vous, leur dit-il, en leur montrant sous sa visière de carton un visage sec et poudreux; vos seigneuries n'ont rien à craindre : les lois de la chevalerie, que je fais profession de suivre, me défendent d'offenser personne, et me prescrivent surtout d'être aux ordres des demoiselles aussi respectables que vous.

Les jeunes filles étonnées le considéraient avec de grands yeux. Le mot de respect les fit rire. Mesdames, reprit Don Quichotte presque fâché, il ne suffit pas d'être belles, il faut

encore être réservées, et surtout ne pas rire sans sujet. Daignez excuser cet avis de la part d'un homme qui ne désire que de vous servir. Ce langage, fort étranger aux jeunes filles, et la mine du chevalier, faisaient redoubler les ris. Don Quichotte perdait patience, lorsque heureusement l'aubergiste arriva. C'était un gros Andalous de la plage de San-Lucar, fin comme l'ambre, rusé voleur, et plus malin qu'un écolier. Il fut sur le point de rire aussi bien que les demoiselles, quand il aperçut l'extraordinaire figure du gentilhomme cuirassé; mais, craignant qu'il ne prît mal la plaisanterie, il voulut en user poliment. Seigneur chevalier, dit-il, si votre seigneurie demande à coucher, elle trouvera ici tout ce qu'il lui faut, excepté un lit; c'est la seule chose qui nous a toujours manqué. Don Quichotte, très-satisfait des offres obligeantes de l'alcade de la forteresse, car l'aubergiste lui parut tel, se hâta de lui répondre : Seigneur châtelain, tout est bon pour moi; les armes sont ma parure, et les combats mon repos. Cela étant, reprit l'aubergiste un peu surpris de s'entendre appeler châtelain, si votre sei-

gneurie veut passer ici la nuit sans dormir, elle y sera plus commodément pour cela que partout ailleurs. En achevant ces mots il courut tenir l'étrier de Don Quichotte, qui descendit avec assez de peine, comme un homme encore à jeun.

Son premier soin fut de recommander à l'aubergiste de ne laisser manquer de rien son cheval, qu'il l'assura être le meilleur des animaux de ce monde. L'aubergiste, le considérant, fut loin d'en être convaincu; cependant il le conduisit à l'écurie, et revint près de Don Quichotte, qu'il trouva se faisant désarmer par les deux belles demoiselles déjà réconciliées avec lui. Ces dames lui avaient ôté les deux pièces de la cuirasse; mais elles ne pouvaient venir à bout de désenchâsser sa tête du hausse-col et du casque, que Don Quichotte avait attachés l'un à l'autre avec de petits rubans verts si étroitement noués, qu'il fallait couper les nœuds. Notre chevalier s'y opposa fortement : il aima mieux rester toute la nuit avec son casque; ce qui faisait la plus étrange figure que l'on puisse imaginer. Mais, tandis qu'on le désarmait, vivement touché

des soins de ces demoiselles, il leur dit avec beaucoup de grâce :

Onc il ne fut de chevalier
Plus en faveur auprès des belles :
Don Quichotte est servi par elles;
Princesses pansent son coursier...

Il s'appelle Rossinante, mesdames. Je voulais d'abord que mes seuls exploits vous apprissent que je suis Don Quichotte de la Manche; mais je n'ai pu me refuser à citer dans cette occasion l'ancienne romance de Lancelot. Pardonnez-moi d'y avoir placé mon nom, et daignez employer à votre service ma reconnaissance et mon bras.

A tout cela les jeunes filles restaient muettes. Elles lui demandèrent enfin s'il voulait manger quelque chose. Il répondit franchement qu'il avait besoin de dîner. Comme c'était un vendredi, l'on ne put trouver dans l'hôtellerie qu'une espèce de mauvaise merluche, bonne tout au plus pour des muletiers. L'hôte s'informa gravement si Don Quichotte aimait la marée; et sur sa réponse, que c'était pour lui la meilleure chère, on dressa la table devant

la porte. Bientôt on vint lui servir de cette détestable merluche avec un pain plus noir et plus dur que les armes du chevalier. Quand Don Quichotte voulut goûter de la prétendue marée, son hausse-col de fer l'empêcha de pouvoir rien porter à sa bouche : il fallut qu'une des demoiselles voulût bien remplir cet office; et lorsqu'il fut question de boire, sa visière l'embarrassa tellement, que jamais il n'en serait venu à bout si l'aubergiste n'avait inventé de percer un long roseau par lequel on fit arriver le vin. Notre héros supportait tout patiemment plutôt que de sacrifier ses rubans verts. La seule chose qui l'affligeait au fond de l'âme, c'était de n'être point encore armé chevalier.

CHAPITRE III.

De l'agréable manière dont notre héros reçut l'ordre de chevalerie.

Tourmenté de cette idée, Don Quichotte abrège son mauvais souper, se lève, appelle l'aubergiste; et, s'enfermant avec lui dans l'écurie, il se jette à ses genoux : Illustre chevalier, lui dit-il, j'ose supplier votre courtoisie de vouloir m'accorder un don. L'aubergiste, surpris de ces paroles, et de voir cet homme à ses pieds, s'efforçait de le relever; mais n'en pouvant venir à bout, il lui promit ce qu'il demandait. Je n'en attendais pas moins de votre magnanimité, reprit Don Quichotte : ce que je désire de vous ne peut tourner qu'à votre gloire et au profit de l'univers; c'est de permettre que cette nuit même je fasse la veille des armes dans la chapelle de votre château, et que demain, au point du jour, vous me confériez l'ordre de chevalerie, afin que je puisse aller dans les quatre parties du monde secourir les faibles et les opprimés,

selon l'usage des chevaliers errans, au nombre desquels je brûle de me voir enfin agrégé.

L'aubergiste, comme nous l'avons dit, ne manquait pas de malice. Il avait d'abord soupçonné la folie de Don Quichotte, il n'en douta plus après ces paroles; et, voulant s'en amuser, il lui répondit très-sérieusement : Seigneur, un si noble désir est digne de votre grande âme. Vous ne pouviez, pour le satisfaire, mieux vous adresser qu'à moi; ma jeunesse entière fut consacrée à cet honorable exercice. J'allais courant l'univers et cherchant les aventures dans les faubourgs de Malaga, dans les marchés de Séville, de Ségovie, de Valence, sur les ports, aux jardins publics, à la bourse, partout enfin où je trouvais quelque chose à faire. Les principaux objets de mes soins étaient les veuves et les jeunes filles; je me suis prodigieusement mêlé de leurs affaires, et presque tous les tribunaux d'Espagne m'ont rendu justice sur ce point. Me voyant vieux, j'ai pris le parti de me retirer dans mon château, où je vis paisiblement de mon bien et de celui des autres, me faisant toujours un plaisir de recevoir de mon mieux tous les

chevaliers errans qui passent, de quelque qualité qu'ils soient, et ne leur demandant, pour prix d'une si tendre affection, que de partager avec moi l'argent qui peut les embarrasser. Dans ce moment je n'ai point de chapelle à vous offrir, parce que je viens de l'abattre pour en construire une plus belle: mais il est possible de s'en passer; et ma cour, qui est grande, commode, sera précisément ce qu'il faut pour que vous fassiez cette nuit la veille des armes. Demain matin nous remplirons les autres cérémonies; après quoi vous serez chevalier, et tout aussi bien chevalier qu'il y en ait jamais eu au monde. Répondez-moi d'abord sur un point qui ne laisse pas de m'intéresser : Avez-vous de l'argent?

Non, répondit Don Quichotte; je n'ai jamais lu qu'aucun chevalier se fût muni de ce vil métal. Vous êtes dans l'erreur, reprit l'aubergiste; si les historiens n'en parlent pas, c'est qu'ils ont pensé qu'il allait sans dire que les chevaliers ne marchaient jamais sans une chose aussi nécessaire que de l'argent. Je puis vous assurer qu'ils portaient tous une bourse bien garnie, des chemises blanches, et une

petite boîte d'onguent pour les blessures qu'ils pouvaient recevoir. Vous sentez bien qu'ils n'étaient pas toujours sûrs, après un combat terrible, de voir arriver sur un nuage une demoiselle ou un nain qui vînt leur faire boire de ces eaux divines dont une seule goutte guérissait leurs plaies. Pour plus grande précaution, ils chargeaient leurs écuyers d'avoir avec eux de la charpie, de l'onguent, et de l'argent. Quand ils n'avaient point d'écuyer, ce qui était rare à la vérité, ces messieurs portaient leur provision dans un petit porte-manteau, qui ne paraissait presque point, sur la croupe du cheval, et qui n'était permis que pour ce seul cas. Ainsi je vous ordonne, comme à mon fils en chevalerie, de ne jamais voyager sans argent; vous verrez que vous et les autres s'en trouveront à merveille.

Don Quichotte promit de n'y pas manquer. Pressé de commencer la veille des armes, il alla chercher les siennes, qu'il vint porter au milieu de la cour sur une auge près du puits. Il prit seulement son écu, sa lance, et se mit à se promener en long et en large devant l'auge. La lune au plus haut de son cours

brillait dans un ciel sans nuage. Les habitans de l'auberge, à qui l'hôte avait raconté les folies du chevalier, vinrent le contempler de loin. Don Quichotte, sans y prendre garde, continuait sa promenade, s'appuyait de temps en temps sur sa lance, et regardait fixement les armes, affectant toujours une contenance aussi tranquille que fière.

Il arriva qu'un des muletiers logés dans l'hôtellerie voulut donner à boire à ses mulets, et s'en vint pour débarrasser l'auge. Don Quichotte, le voyant approcher, lui cria d'une voix terrible : Qui que tu sois, présomptueux chevalier, tremble de toucher à ces armes; elles appartiennent au plus vaillant de tous ceux qui ont ceint l'épée; ta mort expierait ton audace. Le malheureux muletier, écoutant peu le héros, prit les armes et les jeta loin de lui. Don Quichotte alors levant les yeux au ciel, et s'adressant à Dulcinée : O dame de mon cœur, s'écria-t-il, n'abandonnez pas dans ce premier danger le chevalier votre esclave, et que votre intérêt pour lui vienne redoubler sa valeur! En disant ces mots, il jette son bouclier, saisit sa lance à deux mains

et la fait tomber avec tant de force sur la tête du muletier, qu'il l'étend par terre sans mouvement. Cela fait, il va relever ses armes, les remet froidement sur l'auge, et recommence à se promener.

L'instant d'après, un autre muletier, ignorant ce qui venait d'arriver à son confrère, qui restait là tout étourdi, voulut de même abreuver ses mulets, et retira les armes de dessus l'auge. Cette fois-ci, Don Quichotte, sans lui dire une parole, et sans invoquer Dulcinée, lève sa lance et la lui casse sur la tête, qu'il ouvre en trois ou quatre endroits. L'aubergiste et tous les gens de la maison accourent vers le chevalier, qui, se couvrant de son écu, s'écrie : O dame de beauté, soutien et force de mon âme, animez-moi d'un de vos regards dans cette terrible aventure!

Cela dit, il se sentit tant de courage, que tous les muletiers de l'univers ne l'auraient pas fait reculer d'un pas. Les camarades des blessés commencèrent à prendre des pierres qu'ils firent pleuvoir sur notre héros. Celui-ci s'en garantissait de son mieux avec son bouclier, et ne s'éloignait pas de l'auge. L'auber-

giste se tuait de crier que c'était un fou; qu'il les avait avertis; qu'ils n'y gagneraient que des coups. Don Quichotte criait plus fort, qu'ils étaient tous des lâches, des traîtres; que le seigneur châtelain était lui-même un chevalier félon, puisqu'il souffrait chez lui des trahisons pareilles; qu'il saurait bien l'en punir aussitôt qu'il aurait reçu l'ordre de chevalerie. Mais vous autres, ajoutait-il, indigne et vile canaille, venez, approchez, attaquez; vous aurez le prix de votre insolence.

Il prononçait ces paroles d'un air si ferme, si résolu, que les muletiers effrayés finirent par suivre le conseil de l'hôte. Ils cessèrent de jeter des pierres, emportèrent les deux blessés; et Don Quichotte reprit sa promenade aussi tranquillement qu'auparavant. L'aubergiste, qui commençait à ne plus rire des plaisanteries du héros, résolut de les faire finir en lui conférant le plus tôt possible ce malheureux ordre de chevalerie. Il vint lui demander excuse de la grossièreté de ces rustres qu'il avait si bien châtiés, l'assurant que tout s'était passé à son insu, et ajouta qu'au surplus, ayant satisfait à l'obligation de la veille

des armes, qui n'exigeait que deux heures, il pouvait, au défaut de la chapelle, recevoir dans tout autre lieu l'accolade et le coup de plat d'épée sur le dos, seules choses nécessaires suivant les rites de l'ordre.

Don Quichotte le crut aisément, le supplia de se dépêcher, parce qu'une fois armé chevalier, son dessein, si l'on venait encore le provoquer, était de ne laisser personne en vie dans le château. Le châtelain n'en fut que plus pressé d'aller chercher le livre où il écrivait ses rations de paille, et, suivi d'un petit garçon qui portait un bout de chandelle, et des deux demoiselles dont j'ai parlé, il revint trouver Don Quichotte, qu'il fit mettre à genoux devant lui. Marmottant alors dans son livre, comme s'il eût dit quelque oraison, il leva sa main, la fit tomber assez rudement sur le cou de Don Quichotte, et, sans s'interrompre, le frappa de même avec le plat de son épée. L'une de ces dames, qui avaient besoin, pour ne pas rire, de se rappeler les prouesses du chevalier, lui ceignit l'épée; l'autre lui chaussa l'éperon. Don Quichotte reconnaissant voulut savoir comment elles se nommaient, afin de

les faire jouir d'une portion de sa gloire. Les modestes demoiselles lui avouèrent que l'une d'elles était fille d'une ravaudeuse de Tolède, et s'appelait *la Tolosa;* que l'autre, étant la fille d'un meunier, n'avait pas d'autre nom que *la Meunière;* qu'au surplus, partout où il les rencontrerait, elles seraient à son service. Don Quichotte leur rendit grâces, et les pria de vouloir bien prendre le *don* pour l'amour de lui, et de s'appeler désormais *dona Tolosa*, et *dona Meunière.*

Toutes les cérémonies achevées, notre nouveau chevalier, qui brûlait d'aller chercher les aventures, courut seller Rossinante, monta dessus; et tout à cheval vint embrasser l'aubergiste, en le remerciant de la faveur qu'il avait reçue de lui, dans des termes si extraordinaires, qu'il me serait impossible de les rapporter. L'hôte, qui désirait fort de s'en voir défait, répondit plus brièvement, mais dans le même langage; et, sans lui rien demander de sa dépense, le vit partir avec grande joie.

CHAPITRE IV.

De ce qui advint à notre chevalier au sortir de l'hôtellerie.

L'aube commençait à poindre, lorsque Don Quichotte se remit en route, si charmé, si transporté de se voir enfin armé chevalier, qu'il en tressaillait sur son cheval. D'après les conseils de l'aubergiste, il résolut de retourner chez lui pour se pourvoir d'argent, de chemises, et se donner un écuyer. Il jetait déjà les yeux sur un laboureur de ses voisins, pauvre et père de famille, mais qu'il jugeait d'avance très propre au métier d'écuyer errant. Dans cette pensée, il reprit le chemin de son village; et Rossinante, qui semblait deviner son intention, se mit à marcher si légèrement qu'à peine ses pieds effleuraient la terre.

Tout à coup, dans le fort d'un bois qu'il avait laissé à sa droite, notre chevalier entend des cris plaintifs. Oh quel bonheur! se dit-il; le ciel qui me favorise veut que je remplisse

dès aujourd'hui le plus cher devoir de ma profession. Ces plaintes viennent sûrement de quelque faible qu'on opprime; c'est à moi de le secourir. Il tourne aussitôt vers le bois, et trouve presque à l'entrée une jument attachée à un arbre; plus loin, un jeune garçon de quinze ou seize ans, nu de la ceinture en haut, lié fortement au tronc d'un chêne. C'était lui qui poussait ces cris; et ce n'était pas sans motif. Un laboureur, grand et vigoureux, le fustigeait avec une courroie, en accompagnant chaque coup d'une remontrance ou d'un conseil. Silence, lui disait-il, attention, et profitez. Le malheureux répondait : Cela ne m'arrivera plus, mon maître; au nom de Dieu, pardonnez-moi cette fois-ci, j'aurai plus de soin du troupeau.

A cette vue, Don Quichotte, d'une voix forte et courroucée, adresse ces mots au laboureur : Chevalier féroce et lâche, qui ne rougissez pas de frapper celui qui ne peut se défendre, montez à cheval, prenez votre lance (il montrait un long bâton tout auprès de la jument), je vous ferai voir combien votre action est indigne d'un brave guerrier.

Le paysan, voyant arriver cette grande figure armée, répondit avec soumission : Seigneur chevalier, ce jeune garçon que je châtie est mon valet, payé par moi pour avoir soin de mon troupeau. Il s'en acquitte si mal, que tous les jours j'ai quelque brebis de mécompte; et parce que je veux corriger sa négligence ou sa friponnerie, il a l'audace de dire que c'est pour ne pas lui payer ses gages. Sur mon Dieu comme sur mon âme, je vous jure qu'il en a menti. Un démenti! s'écria Don Quichotte, un démenti devant moi! Par le soleil qui m'éclaire, je ne sais pourquoi cette lance ne vous perce pas à l'instant. Allons, déliez ce jeune homme, et payez-le tout à l'heure, ou je vous anéantis.

Le laboureur baissa la tête, et, sans répliquer, délia le jeune garçon, à qui Don Quichotte demanda combien lui devait son maître. Neuf mois, reprit le berger, à sept réaux chaque mois. Notre chevalier compta que cela faisait soixante et trois réaux; il ordonna au laboureur de les payer sur-le-champ, s'il ne voulait pas mourir. Celui-ci, tremblant de peur, assura qu'il ne devait pas tant,

parce qu'il fallait retrancher du compte trois paires de souliers fournies au berger, plus deux saignées qu'on lui avait faites dans une maladie. Non, repartit Don Quichotte, ces deux articles iront pour les coups qu'il a reçus. S'il a déchiré vos souliers, vous avez déchiré sa peau; et si le barbier lui tira du sang étant malade, vous lui en avez tiré se portant bien : l'un acquitte l'autre. A la bonne heure, dit humblement le laboureur : mais je n'ai point d'argent sur moi; qu'André se donne la peine de venir à la maison, je lui compterai ses réaux. A d'autres, s'écria le berger; Dieu me préserve de le suivre! nous ne serions pas plus tôt seuls, qu'il m'écorcherait comme un saint Barthélemi. Il n'en fera rien, reprit le héros; son respect pour moi m'en est garant; et pourvu qu'il me le jure par l'ordre de chevalerie qu'il a reçu, je le laisse libre, et suis sûr que vous serez bientôt payé. Mais, monsieur, répondit André, que votre seigneurie fasse attention que mon maître n'a jamais reçu l'ordre de chevalerie; c'est Juan Haldudo le riche, qui demeure près du Quintanar. Qu'importe? ajouta Don Qui-

chotte, il peut y avoir des Haldudo chevaliers; d'ailleurs chacun est fils de ses œuvres. Ah! de quelles œuvres est-il fils, s'écria tristement André, lui qui me refuse mon dû, le prix de mon travail et de mes sueurs! Je suis loin de vous le refuser, mon frère, dit alors le laboureur; ayez la bonté de m'accompagner, et je vous jure, par tous les ordres de chevalerie possibles, que vous recevrez plus que vous ne demandez. Je vous dispense du plus, interrompit Don Quichotte, je ne vous demande que d'être plus exact. Prenez-y garde, je vous le conseille; autrement je saurai bien vous retrouver, fussiez-vous caché comme le lézard. Il est juste que vous connaissiez celui qui vous donne cet ordre. Apprenez donc, pour mieux obéir, que je suis le valeureux Don Quichotte de la Manche, celui qui venge les injures, et qui redresse les torts. Adieu; pensez à vos sermens. En achevant ces mots, il part, et s'éloigne.

Le laboureur le suivit des yeux; et lorsqu'il l'eut perdu de vue : Mon fils, dit-il à son valet, venez un peu, je vous prie; il me tarde de vous payer ce que je vous dois, comme

ce redresseur de torts me l'a prescrit. Vous ferez fort bien, répondit André; car si vous manquiez à votre parole, ce bon et digne chevalier, que Dieu conserve! saurait vous la faire tenir. Sans doute, reprit le laboureur; mais, pour augmenter le paiement, je suis bien aise d'augmenter la dette. Aussitôt il saisit le berger, l'attache une seconde fois au chêne, et le fustige beaucoup plus fort qu'auparavant. Seigneur André, lui dit-il ensuite, appelez donc le redresseur de torts, nous verrons comme il s'y prendra pour redresser celui-ci. Alors il détache André, qui jurait en sanglotant d'aller chercher Don Quichotte, pour lui conter de point en point tout ce qui venait d'arriver. Le laboureur le lui permit; et, l'un pleurant, l'autre riant, ils se séparèrent ainsi.

Pendant ce temps, notre héros, tout fier d'avoir si bien réparé une iniquité criante, continuait son chemin en s'applaudissant tout seul des heureux commencemens de sa glorieuse carrière. Rends grâce à ta destinée, disait-il à demi-voix, ô la plus belle des belles! Dulcinée du Toboso! jouis, jouis du bonheur

d'avoir dans ta dépendance cet invincible chevalier, qui, n'ayant ceint l'épée qu'hier, comme l'univers le sait, a donné ce matin au monde une leçon de justice, a protégé la faiblesse contre la force qui l'opprimait, a sauvé des mains d'un barbare un jeune et timide enfant! Il aurait poursuivi ce discours s'il ne s'était aperçu que le chemin se partageait en quatre; et, se rappelant aussitôt que les chevaliers errans s'arrêtaient toujours dans les carrefours, incertaius de la route qu'ils devaieut suivre, il voulut s'arrêter aussi pour laisser le choix à son coursier. Rossinante n'hésita point, et prit le chemin de son écurie. Mais il n'avait pas fait deux milles, que Don Quichotte vit venir une troupe de gens à cheval. C'étaient, comme on l'a su depuis, des négocians de Tolède, allant acheter de la soie à Murcie. Ils étaient six avec des parasols, suivis de quatre valets montés, et de trois garçons de mule à pied. Don Quichotte ne douta point que ce ne fût une grande aventure; et sa mémoire lui fournit sur-le-champ le parti qu'il en pouvait tirer.

Il va se placer au milieu du chemin, prend

une contenance fière, s'affermit sur ses étriers, prépare sa lance, serre son écu; et, quand il voit approcher cette troupe de chevaliers errans, car ces voyageurs ne pouvaient pas être autre chose, il leur crie d'une voix tonnante : Arrêtez tous, et confessez qu'aucune beauté de la terre n'égale l'impératrice de la Manche, la sans pareille Dulcinée du Toboso. A ces paroles, à cette étrange figure, les marchands surpris s'arrêtèrent; mais, jugeant bientôt que c'était un fou, l'un d'entre eux, plaisant et spirituel, voulut s'amuser de cette rencontre. Seigneur chevalier, dit-il, aucun de nous ne connaît la dame dont vous nous parlez. Ayez la bonté de nous la faire voir; si elle est aussi belle que vous le dites, nous en conviendrons de tout notre cœur. Vraiment, reprit Don Quichotte, si vous la voyiez, où serait le mérite de la trouver belle? l'important, c'est que, sans l'avoir vue, vous en soyiez sûrs, le disiez, l'affirmiez, le juriez, et le souteniez; sinon préparez-vous au combat, race orgueilleuse et superbe, soit un à un, selon les lois de la noble chevalerie, soit tous ensemble, suivant l'usage des hommes de votre

espèce : mon bras seul suffit à ma cause. Daignez m'écouter, reprit le marchand : au nom de tout ce que nous sommes ici de princes, j'ose vous prier de mettre en repos notre conscience, en ne nous forçant pas d'assurer une chose dont nous ne sommes rien moins que certains, et qui d'ailleurs compromettrait les autres reines ou impératrices de l'Alcarrie et de l'Estramadure. Que votre seigneurie ait la complaisance de nous montrer seulement un portrait de cette dame; si petit qu'il soit, il nous suffira pour la juger. Nous sommes même déjà tellement prévenus pour elle, que, quand elle serait louche, borgne, boiteuse, bossue, nous n'en dirons pas moins ce qu'il vous plaira. Elle n'est ni louche, ni borgne; canaille infâme! s'écrie Don Quichotte enflammé de colère; ses yeux sont plus beaux, plus brillans que le flambeau de l'univers; sa taille est plus fine, plus droite qu'un fuseau de Guadarrama. Vous allez payer tout à l'heure votre insolence et vos blasphèmes.

A ces mots, il court, la lance baissée, contre le blasphémateur; et si son cheval n'eût fait un faux pas, le railleur s'en fût mal trouvé.

Rossinante à bas, son maître par terre, embarrassé de son écu, de sa lance, de ses éperons, ne put jamais se relever. Au milieu de ses vains efforts, il criait toujours : Ne fuyez pas, lâches : c'est la faute de mon cheval ; sans lui vous seriez châtiés. Un valet de mule, qui n'était point plaisant, s'ennuya de ses injures. Il s'approcha du chevalier démonté, prit sa lance, qu'il rompit en pièces, et, s'armant d'un des morceaux, répondit à coups de bâton aux menaces furieuses de Don Quichotte. Ses maîtres lui criaient en vain de ne pas frapper si fort ; le jeune homme y prenait goût, et ne voulut cesser le jeu qu'après avoir usé, l'un après l'autre, tous les débris de la lance. Enfin il rejoignit la troupe, qui continua son chemin. Notre héros, demeuré seul, voulut encore essayer de se remettre sur ses pieds : mais la chose n'était pas devenue plus facile depuis cette grêle de coups ; il resta dans la même place, s'estimant pourtant fort heureux de ce qu'une disgrâce commune à tant de chevaliers errans ne lui était arrivée que par la faute de son coursier.

CHAPITRE V.

Suite du malheur de notre héros.

L'infortuné Don Quichotte, voyant qu'il ne pouvait se mouvoir, eut recours à son remède ordinaire, et chercha dans sa mémoire quelque anecdote de ses livres qui eût rapport à sa situation. Il n'en trouva point de si ressemblante que l'aventure de Baudoin et du marquis de Mantoue, lorsque celui-ci le rencontra dans la montagne, couché de son long, nageant dans son sang; histoire connue des enfans comme des vieillards, et presque aussi véritable que les miracles de Mahomet. Aussitôt, se roulant par terre avec toutes les marques du désespoir, il se mit à répéter cette romance lamentable que l'auteur fait dire à Baudoin :

> Je meurs, ô beauté cruelle!
> Daignes-tu plaindre mon sort?
> Te soupçonner infidèle
> M'est plus affreux que la mort.
> Noble marquis de Mantoue,
> Mon oncle et mon bienfaiteur...

Comme il prononçait ces vers, un laboureur de son village, qui venait de porter du blé au moulin, passa sur la route, et, s'approchant de cet homme qui semblait se plaindre, lui demanda quel mal il avait. Don Quichotte ne douta point que ce ne fût le marquis de Mantoue son oncle, et ne lui répondit qu'en continuant la romance, dans laquelle il lui détaillait et son malheur et les amours du fils de l'empereur avec sa femme. Le laboureur, qui ne comprenait pas bien le sens de ce qu'il disait, lui détacha sa visière à demi brisée, nettoya son visage couvert de poudre, et, le regardant avec attention, ne tarda pas à le reconnaître. Quoi! c'est vous, dit-il, seigneur Quixada (ce qui prouverait que c'était son vrai nom)! Qui a pu mettre votre seigneurie dans cet état? A toutes ces questions point de réponse que la romance. Le bon laboureur s'occupa de lui ôter sa cuirasse, pour voir s'il n'était point blessé. Il ne vit de sang nulle part. Alors il le releva, le soutint, et, non sans peine, parvint à le mettre sur son âne, afin qu'il fût moins secoué dans la route. Ensuite il ramassa ses armes, jusqu'aux morceaux de

la lance, les attacha sur Rossinante, prit sa bride d'une main, le licou de l'âne de l'autre, et s'achemina vers son village, rêvant en lui-même à ce que pouvait signifier tout ce que disait Don Quichotte.

Celui-ci, que ses contusions faisaient tenir un peu de travers sur l'âne, levait les yeux au ciel, et poussait de si grands soupirs, que le laboureur se crut obligé de le questionner de nouveau. Mais le diable, qui semblait se plaire à présenter à la mémoire du chevalier tout ce qu'il avait jamais lu, lui fit oublier dans l'instant l'aventure de Baudoin, pour lui rappeler celle du Maure Abindarraës, lorsque le gouverneur d'Antequerra, après l'avoir fait prisonnier, le conduisit dans sa forteresse; de sorte que cette fois il répondit au laboureur ce que répond à Rodrigue de Narvaës, dans la Diane de Montemayor, l'Abencerrage captif. A la fin de ce long discours, il ajouta : Seigneur don Rodrigue, il est bon que vous sachiez que cette belle Xarife dont je viens de vous parler est à présent l'incomparable Dulcinée du Toboso, pour laquelle j'ai déjà fait, je fais, je ferai, des exploits beaucoup au-dessus

de tous ceux des chevaliers passés, présens et futurs. Le laboureur, encore plus dérouté, le considérait avec de grands yeux, cherchant à comprendre ce qu'il voulait dire : Mon cher monsieur, interrompait-il, songez-donc, je vous prie, que je ne suis point Rodrigue de Narvaës, ni le marquis de Mantoue; je m'appelle Pierre Alonzo, votre voisin, votre serviteur. Vous n'êtes pas non plus Baudoin, ni le Maure Abindarraës; vous êtes le seigneur Quixada, un bon et brave gentilhomme. Je sais qui je suis, reprenait Don Quichotte; et je puis être, quand je voudrai, non-seulement ceux que je dis, mais même les douze pairs de France et les neuf preux tant renommés, puisque toutes leurs actions n'approchent sûrement pas des miennes.

En s'entretenant ainsi, le jour finissait, et nos voyageurs arrivèrent au village. Le laboureur conduisit Don Quichotte à sa maison, où son absence avait répandu le trouble : ses bons amis, le curé, le barbier du lieu, étaient chez lui dans ce moment. La gouvernante criait de toutes ses forces : Qu'en dites-vous, monsieur le licencié Péro Pérez ? c'était le

nom du curé. Voilà pourtant six jours entiers que mon maître ne paraît pas. Nous ne trouvons ni son cheval, ni sa rondache, ni ses armes. Ah! malheureuse que je suis! je vous le dis, monsieur le curé, qu'il n'y ait jamais de paradis pour moi, si ces maudits livres de chevalerie ne lui ont brouillé la cervelle. Je me souviens bien à présent de l'avoir entendu dire, en parlant tout seul, qu'il voulait se faire chevalier errant, et aller chercher les aventures. Que Satan et Barrabas puissent emporter tous ces livres, qui ont gâté la meilleure tête de la Manche! Ah! maître Nicolas, reprenait la nièce en s'adressant au barbier, il faut que vous sachiez que mon oncle, qui passait quelquefois deux jours et deux nuits de suite à lire ces malheureux livres, se levait souvent en fureur, prenait son épée, et frappait les murailles. Ensuite, quand il était las, il disait qu'il avait tué quatre géans plus hauts que des tours; il buvait un grand verre d'eau, qu'il prétendait être un breuvage admirable que son ami l'enchanteur Esquif lui avait donné pour guérir ses blessures. Je me repens bien, maître Nicolas, de ne pas

vous avoir averti; vous auriez pu sauver mon oncle, en brûlant tous ces excommuniés de livres, qui méritent d'être mis au feu comme des hérétiques qu'ils sont. Je suis de votre avis, répondait le curé; nous nous sommes trop endormis sur le danger de ces livres; mais demain ne se passera pas sans que j'en fasse un grand exemple. Ils ont perdu mon meilleur ami, je ne veux plus qu'ils perdent personne.

Ils en étaient là quand le laboureur, qui conduisait Don Quichotte, frappe à la porte en criant : Ouvrez, ouvrez, s'il vous plaît, au marquis de Mantoue, au seigneur Baudoin qui revient blessé, et au Maure Abindarraës que le gouverneur d'Antequerra amène prisonnier de guerre. A ces mots, tout le monde court ; et, les uns reconnaissant leur ami, l'autre son maître, l'autre son oncle, ils se pressent d'embrasser Don Quichotte, qui ne pouvait descendre de dessus son âne. Arrêtez, leur dit le héros; je suis blessé, grièvement blessé, par la faute de mon cheval. Il faut me porter dans mon lit, et faire venir, s'il est possible, la sage Urgande, afin qu'elle visite mes

plaies. L'entendez-vous? cria la gouvernante, ne l'avais-je pas deviné? Venez, venez avec nous, monsieur; nous saurons bien vous guérir sans que cette Urgande s'en mêle. Ah! maudits soient encore une fois ces chiens de livres qui vous ont mis dans ce bel état!

On porta Don Quichotte au lit; et comme, en cherchant ses blessures, on paraissait surpris de n'en point trouver : Je ne suis que froissé, dit-il, parce que je suis tombé avec mon cheval en combattant dix géans les plus terribles qu'on puisse voir. Ah! ah! reprit le curé, il y a des géans dans l'affaire! demain, sans plus de retard, les livres seront brûlés.

On fit à Don Quichotte d'autres questions, auxquelles il ne répondait qu'en demandant à manger et à dormir. On lui obéit; et, pendant ce temps, le laboureur raconta comment il avait trouvé Don Quichotte, et toutes les folies qu'il avait dites. Cet entretien confirma le curé dans la résolution qu'il avait prise. Le lendemain, de bonne heure, il alla chercher son ami maître Nicolas le barbier, et se rendit avec lui à la maison de Don Quichotte.

CHAPITRE VI.

Du grand examen que firent le curé et le barbier dans la bibliothéque de notre gentilhomme.

Le chevalier dormait encore. Le curé pria sa nièce de lui ouvrir promptement la chambre où étaient les livres. La nièce et la gouvernante ne se firent pas presser. Elles accompagnèrent maître Nicolas et le curé, qui trouvèrent, rangés avec soin, une centaine de gros volumes bien reliés, et beaucoup d'autres plus petits. La gouvernante sortit, et revint, tenant à la main une tasse pleine d'eau bénite : Monsieur le licencié, dit-elle, commencez, croyez-moi, par bénir la chambre, de peur que quelqu'un des enchanteurs dont tous ces livres sont pleins ne nous ensorcèle, pour se venger de ce que nous allons faire. Le curé, riant de sa bonne foi, pria maître Nicolas de lui donner les volumes un à un, afin de voir si, dans le nombre, il n'y en avait point qu'on pût épargner. Non, non,

s'écriait la nièce; point de grâce pour aucun. Tous ont fait du mal à mon oncle, il faut tous les jeter par la fenêtre, les ramasser en tas dans la cour, et mettre le feu par dessous. La gouvernante était de cet avis; mais le curé n'y consentit point, et voulut au moins visiter les titres.

Le premier que maître Nicolas lui remit fut le volumineux *Amadis de Gaule*. Ceci semble fait exprès, dit le curé; on m'a toujours assuré qu'*Amadis* avait été le premier livre de chevalerie qu'on ait vu paraître en Espagne. Je suis d'avis de le condamner, sans examen, comme chef d'une aussi mauvaise secte. Non, répondit le barbier; c'est, je vous assure, le moins ennuyeux de tous, et je demande grâce pour lui. A la bonne heure, reprit le curé, ne soyons pas trop sévères. Quel est cet autre qui le suit? — *Esplandian, fils d'Amadis.* — Oh! le fils ne vaut pas le père. Madame la gouvernante, ouvrez la fenêtre, et qu'*Esplandian* vole dans la cour, pour servir de base au bûcher. Comment nommez-vous le suivant?—*Amadis de Grèce;* et tout ce rayon me paraît de la famille des

Amadis. — Eh bien ! que tout le rayon aille dans la cour, sans regretter *la Reine Pintiquiniestre* et *le Berger Darinel* avec ses fades églogues. La gouvernante et la nièce, qui ne demandaient que la perte de ces pauvres innocens, les firent voler avec grande joie.

Passons à ces gros billots, dit le curé; leurs noms, s'il vous plaît? — *Olivantes de Laura*, et puis *le Jardin de Flore*, et *Florismarte d'Hircanie*, et *le Chevalier Platir*, et *le Chevalier de la Croix*... A la cour, à la cour, madame la gouvernante; ces messieurs ne valent pas la peine que nous instruisions leur procès. — Voici *le Miroir de la chevalerie*. Je le connais, reprit le curé; c'est là qu'on voit Renaud de Montauban et ses amis, tous grands voleurs de leur métier; et les douze pairs de France; et les fidèles annales de l'archevêque Turpin. Je suis d'avis de ne les condamner qu'au bannissement perpétuel, par la raison qu'ils ont fourni le sujet des poëmes du Boyardo et de l'Arioste. Quant à ce chaste Arioste, si je le trouve en italien, je ne puis le traiter avec trop de respect; mais s'il s'avise de parler une autre langue que la

sienne, je ne lui ferai point de grâce. Malheur à tous ses traducteurs! malgré leurs efforts, malgré leur génie, ils sont et seront toujours trop au-dessous de l'original. Que tenez-vous là, monsieur le barbier? — *Palmerin d'Olive*, et *Palmerin d'Angleterre*. — Donnez l'Olive à la gouvernante, et conservons l'autre avec soin; d'abord parce que l'ouvrage est bon, ensuite parce qu'un savant roi de Portugal passe pour en être l'auteur. — Que prononcez-vous sur *don Bélianis?* — Un plus amplement informé, en gardant prison chez vous jusqu'à ce qu'on l'ait abrégé des deux tiers. Quant au reste de ces gros volumes, sans nous fatiguer à les voir, livrez-les à madame la gouvernante.

Celle-ci ne se le fit pas dire deux fois; elle les prit à bras-le-corps, et les jeta par la fenêtre. Un d'eux s'échappa de ses mains, et vint tomber auprès du barbier, qui le ramassa, et lut : *Histoire du fameux Tyran le Blanc*. Comment! s'écria le curé, Tyran le Blanc est ici! donnez-le-moi, mon compère, c'est un trésor de gaieté. C'est là qu'on trouve le *chevalier don Kyrié éléison*, et les maximes

commodes de la demoiselle ***Plaisir de ma vie***, les jolis tours de la veuve *Reposée*, les amours de l'impératrice avec son jeune écuyer. Dans ce livre, au moins, les chevaliers mangent, dorment, vivent et meurent comme les autres hommes. Je n'en aurais pas moins envoyé l'auteur aux galères pour avoir écrit sérieusement et de bonne foi ce qui me fait rire dans son ouvrage; mais gardez-le, maître Nicolas, et lisez-le quand vous voudrez vous divertir.

J'aperçois, continua-t-il, beaucoup de petits volumes qui doivent être des poésies. Justement! voici *la Diane* de Montemayor. Je crois, sauf meilleur avis, que nous pouvons sauver ceux-là. Ce sont des livres d'amour, de galanterie, de bergerie, qui ne sont pas d'un grand danger. Pardonnez-moi, s'écria la nièce; je vous conseille de les brûler aussi; car, si mon oncle revient de sa maladie de chevalier, et qu'en lisant ces livres-là il lui prenne fantaisie de se faire berger, d'aller courir les prés en jouant de la flûte ou de la musette, vous conviendrez que nous n'en serons guère mieux : et ce serait bien pis, ma foi! s'il allait se faire poëte; folie

qu'on dit être la plus dangereuse et la plus incurable de toutes. C'est fort bien vu, reprit le curé; il n'y aura pas de mal d'ôter cet écueil à notre ami. Cependant je ne puis me résoudre à brûler *la Diane* de Montemayor; et si l'auteur voulait bien en retrancher la magie et les grands vers, je lui laisserais l'honneur d'être le premier ouvrage de ce genre. Quant à ses continuateurs, livrez-les à madame la gouvernante, en conservant le seul Gil-Polo. Voici, lui dit le barbier, un roman intitulé *les dix livres de Fortune et d'Amour, par Antoine de Lofrase, poëte sarde.* Ah! par les ordres que j'ai reçus, reprit le curé, je ne connais pas de livre plus amusant. Donnez-le-moi, mon compère; je vous jure que j'aurais vendu ma soutane pour l'acheter. — Et *le Pasteur d'Hibérie, les Nymphes de l'Hénarès, le Remède de la Jalousie?* — A madame la gouvernante; et finissons, car il est tard. — Voilà *le Chansonnier de Maldonado*, et *le Trésor des poésies diverses.* — Plus ces trésors-là sont grands, et moins ils ont de valeur. Gardez-le, si vous voulez, pour le diminuer beaucoup. — Et *la Galatée de Michel*

de Cervantes? Qu'en ferez-vous? — Doucement, mon cher compère! ne badinons pas, s'il vous plaît. L'auteur est mon intime ami; de plus il est bien malheureux. Son ouvrage n'est pas sans mérite; il est vrai qu'il commence beaucoup d'histoires et qu'il n'en finit aucune. Il faut attendre, pour le juger, la seconde partie qu'il a promise. J'espère qu'il se rendra digne de la miséricorde dont j'use envers lui. Mettez-le de côté, maître Nicolas; j'ai mes raisons. — Nous avons ici l'*Araucana de don Alonzo de Ercilla*, avec l'*Austriade de Juan Rufo*, et le *Monserrat de Christophe de Viruès*. — Ces trois ouvrages, dit le curé, sont ce que l'Espagne a de mieux en vers héroïques. Ce sont les seuls que nous puissions opposer aux poëmes des Italiens. Gardez-vous bien de les livrer à madame la gouvernante. Pour tout ce qui reste, je le lui abandonne, car je commence à être fatigué.

CHAPITRE VII.

Seconde sortie du chevalier.

Dans ce moment Don Quichotte s'éveilla, en criant à pleine tête : A moi! à moi! c'est ici qu'il faut montrer ce que peut votre courage; les courtisans remportent le prix du tournoi. Tout le monde se pressa d'accourir; et la précipitation avec laquelle on abandonna l'examen des livres fut cause sans doute que plusieurs à qui le curé aurait pardonné se trouvèrent enveloppés dans l'arrêt fatal. Don Quichotte était réveillé, debout, l'épée à la main, criant toujours de plus belle, et donnant de grands coups à droite et à gauche. On parvint à s'emparer de lui, à le remettre sur son lit. Notre héros, se retournant alors vers le curé : Certes, dit-il, seigneur archevêque Turpin, c'est une assez grande honte, que tout ce que nous sommes ici des douze pairs abandonnions lâchement aux chevaliers de la cour le prix d'un tournoi

qui, depuis trois soleils, ne s'est soutenu que par notre vaillance. Que voulez-vous, mon cher voisin? répondit le curé; il faut se soumettre : Dieu permettra, peut-être, que la chance tourne; et ce qui se perd aujourd'hui peut se regagner demain. Ne pensons qu'à votre santé; vous êtes sûrement fort las, peut-être même blessé. Blessé? non, reprit Don Quichotte; à la vérité un peu moulu, parce que ce bâtard de Roland, furieux de ce que j'étais le seul qui lui disputais la victoire, m'a frappé long-temps avec un tronc de chêne. Mais je consens à perdre mon nom de Renaud de Montauban, si, dès que je serai debout, il ne me le paie bien cher, malgré ses enchantemens. Pour l'heure, je n'ai besoin que de manger. On lui servit à dîner; il se rendormit aussitôt après.

La gouvernante profita de son sommeil pour brûler tous les volumes jetés dans la cour. Le curé et le barbier, voulant couper jusqu'à la racine du mal, firent murer sur-le-champ la porte du cabinet des livres, en recommandant à la nièce de dire à son oncle, quand il les chercherait, qu'un enchanteur

les avait enlevés. En effet, deux jours après, Don Quichotte, parfaitement rétabli, n'eut rien de plus pressé que d'aller à sa bibliothéque. N'en retrouvant plus la porte, il la cherchait de tous ses yeux, allait et venait, tâtait, retâtait avec ses mains, et s'arrêtait toujours à l'endroit où jadis était cette porte. Enfin, après un long silence, il demanda à sa gouvernante de lui indiquer son cabinet de livres. Quel cabinet? répond-elle : il n'y a plus ni livres ni cabinet; le diable a tout emporté. Ce n'est pas le diable, interrompt la nièce, mais un enchanteur qui vint ici, pendant votre absence, monté sur un grand dragon. Il entra dans la bibliothéque; j'ignore ce qu'il y fit. Au bout de quelques instans, il ressortit par le toit, laissant la maison pleine de fumée. Nous courûmes vite pour voir ce qu'il était venu faire; nous ne trouvâmes plus de cabinet. Je me rappelle seulement, et la gouvernante doit s'en souvenir aussi, que ce méchant vieillard nous dit, en s'en allant, qu'il avait voulu se venger du maître de la maison, qu'il haïssait mortellement; il ajouta qu'il s'appelait Mougnaton. Ce n'est pas Mou-

gnaton, répondit Don Quichotte; c'est Freston. Je le connais bien : c'est mon plus grand ennemi. Sa profonde science lui a fait connaître qu'un chevalier qu'il protège serait un jour vaincu par moi. Depuis ce temps, son dépit le porte à me jouer tous les mauvais tours qu'il peut : cela ne l'avancera guère; il ne changera pas le destin. C'est bien sûr, mon oncle, reprit la nièce. Mais pourquoi vous mêler de toutes ces querelles? Ne seriez-vous pas plus heureux en restant paisible chez vous, plutôt que d'aller par le monde faire souvent triste rencontre? Vous connaissez le proverbe : Qui va chercher de la laine revient quelquefois tondu. Ah! ah! ma nièce, répliqua Don Quichotte, vous savez de belles sentences. Mais apprenez qu'avant de tondre un homme comme moi, il y en aurait beaucoup de pelés. Retenez cela, je vous prie. Le ton dont il dit ces paroles termina la conversation.

Don Quichotte parut tranquille pendant les quinze jours suivans, et ne laissa point soupçonner qu'il s'occupât d'une nouvelle campagne. Seulement, dans les fréquens entretiens qu'il avait avec le curé et le barbier,

il insistait toujours sur l'utilité de la chevalerie errante et sur son projet de la faire revivre. Le curé disputait quelquefois; le plus souvent il cédait, afin de ne pas se brouiller. Il ignorait que, pendant ce temps, Don Quichotte sollicitait en secret de le suivre, en qualité d'écuyer, un laboureur de ses voisins, homme de bien, si le pauvre peut se nommer ainsi, mais dont la tête n'avait pas beaucoup de cervelle. Parmi beaucoup de promesses que notre héros fit à ce bon homme, il lui répétait toujours que, dans ce beau métier d'écuyer errant, rien n'était plus ordinaire que de gagner en un tour de main le gouvernement d'une île. Le crédule laboureur, qui s'appelait Sancho Pança, fut surtout séduit par cette espérance, et résolut de quitter et ses enfans et sa femme, pour courir après ce gouvernement. Don Quichotte, sûr d'un écuyer, s'occupa de ramasser un peu d'argent, vendit une pièce de terre, engagea l'autre, perdit sur toutes, et parvint à se faire une somme assez raisonnable. Il emprunta d'un de ses amis une rondache meilleure que la sienne, raccommoda de nouveau son casque,

se pourvut de chemises, suivant le conseil de l'aubergiste, et convint avec Sancho du jour et de l'heure où ils partiraient. Il lui recommanda surtout de se munir d'un bissac. Sancho promit de ne pas l'oublier, et ajouta que, n'étant pas accoutumé à faire beaucoup de chemin à pied, il avait envie d'emmener son âne, qui était une excellente bête. Le nom d'âne fit quelque peine à Don Quichotte : il ne se rappelait point qu'aucun écuyer célèbre eût suivi son maître de cette manière; mais, faisant réflexion qu'il donnerait à Sancho le cheval du premier chevalier vaincu, il ne vit point d'inconvénient à le laisser venir sur son âne.

Tous leurs arrangemens faits, une belle nuit Don Quichotte et son écuyer, sans prendre congé de personne, partirent et marchèrent si bien, qu'au point du jour ils ne craignaient plus de pouvoir être rattrapés. Le bon Sancho, sur son âne, entre son bissac et sa grosse gourde, allait comme un patriarche, impatient déjà de voir arriver cet île dont il devait être gouverneur. Don Quichotte, rempli d'espoir, l'air fier et la tête haute, s'avançait sur

le maigre Rossinante, dans cette même plaine de Montiel, où les rayons du soleil, l'atteignant seulement de côté, ne l'incommodaient pas autant qu'à sa première sortie. Sancho, pressé de parler, commença la conversation.

Monsieur mon maître, dit-il, je supplie votre chevalerie errante de ne pas perdre de vue cette île qu'elle m'a promise. Je puis vous répondre que celle-là, quelque grande qu'elle soit, ne sera point mal gouvernée. Ami Sancho, répondit Don Quichotte, de tout temps les chevaliers ont eu pour coutume de donner à leurs écuyers les îles ou les royaumes dont leur valeur les rend maîtres : tu sens bien que je ne voudrais pas déroger à ce noble usage. Je ferai mieux : la plupart des chevaliers dont je te parle attendaient que leurs écuyers fussent vieux pour récompenser leurs services, en leur donnant, soit un comté, soit un marquisat, qui n'était souvent qu'une méchante province; mais moi, si Dieu nous laisse vivre, je pourrais bien, avant six jours, conquérir un si grand empire, qu'un des royaumes qui en dépendront sera justement ton affaire. Ne regarde pas cet événement

comme difficile ou extraordinaire : dans le métier que nous faisons rien n'est plus simple et plus commun. Cela étant, reprit Sancho, une fois que je serais roi, Jeanne Guttières ma femme serait donc reine, et mes petits drôles infans? — Qui en doute? — Moi, j'en doute, parce que je connais ma femme; et je vous assure qu'il pleuvrait des couronnes, qu'aucune ne pourrait bien aller à sa tête. Je vous en préviens d'avance, elle ne vaut pas deux maravédis pour être reine : comtesse, je ne dis pas non; encore nous y aurions du mal. — Ne t'en inquiète pas, mon ami; Dieu saura lui donner ce qu'il lui faut. Quant à toi, ne vas pas être si modeste que de te contenter à moins d'un bon gouvernement. — Oh! que votre seigneurie soit tranquille; je m'en rapporterai là-dessus à vous seul. Un maître aussi puissant et aussi bon saura bien ce qui me convient.

CHAPITRE VIII.

Comment Don Quichotte mit fin à l'épouvantable aventure des moulins à vent.

Dans ce moment Don Quichotte aperçut trente ou quarante moulins à vent; et regardant son écuyer : Ami, dit-il, la fortune vient au-devant de nos souhaits. Vois-tu là-bas ces géans terribles? Ils sont plus de trente : n'importe, je vais attaquer ces fiers ennemis de Dieu et des hommes. Leurs dépouilles commenceront à nous enrichir. Quels géans? répondit Sancho. — Ceux que tu vois avec ces grands bras qui ont peut-être deux lieues de long. — Mais, monsieur, prenez-y garde; ce sont des moulins à vent; et ce qui vous semble des bras n'est autre chose que leurs ailes. — Ah! mon pauvre ami, l'on voit bien que tu n'es pas encore expert en aventures. Ce sont des géans, je m'y connais. Si tu as peur, éloigne-toi; va quelque part te mettre en prière, tandis que j'entreprendrai cet inégal et dangereux combat.

En disant ces paroles, il pique des deux, sans écouter le pauvre Sancho, qui se tuait de lui crier que ce n'était point des géans, mais des moulins, sans se désabuser davantage à mesure qu'il en approchait. Attendez-moi, disait-il, attendez-moi, lâches brigands; un seul chevalier vous attaque. A l'instant même un peu de vent s'éleva, et les ailes se mirent à tourner. Oh! vous avez beau faire, ajouta Don Quichotte, quand vous remueriez plus de bras que le géant Briarée, vous n'en serez pas moins punis. Il dit, embrasse son écu, et, se recommandant à Dulcinée, tombe, la lance en arrêt, sur l'aile du premier moulin, qui l'enlève lui et son cheval, et les jette à vingt pas l'un de l'autre. Sancho se pressait d'accourir au plus grand trot de son âne. Il eut de la peine à relever son maître, tant la chute avait été lourde. Eh! Dieu me soit en aide, dit-il, je vous crie depuis une heure que ce sont des moulins à vent. Il faut en avoir d'autres dans la tête pour ne pas le voir tout de suite. Paix! paix! répondit le héros, c'est dans le métier de la guerre que l'on se voit le plus dépendant des caprices de la fortune,

surtout lorsqu'on a pour ennemi ce redoutable enchanteur Freston, déjà voleur de ma bibliothéque. Je vois bien ce qu'il vient de faire : il a changé les géans en moulins pour me dérober la gloire de les vaincre. Patience! il faudra bien à la fin que mon épée triomphe de sa malice. Dieu le veuille! répondit Sancho en le remettant debout, et courant en faire autant à Rossinante, dont l'épaule était à demi déboîtée.

Notre héros, remonté sur sa bête, suivit le chemin du port Lapice, ne doutant pas qu'un lieu aussi passager ne fût fertile en aventures. Il regrettait beaucoup sa lance, que l'aile du moulin avait brisée. Mon ami, dit-il à Sancho, je me souviens d'avoir lu qu'un chevalier espagnol, appelé Pérez de Vargas, ayant rompu son épée dans une bataille, arracha une branche ou un tronc de chêne, avec lequel il tua tant de Maures, qu'on le surnomma *l'Assommeur*. Je veux imiter Pérès de Vargas. Au premier chêne que je rencontrerai, je vais me tailler une massue; et cette arme me suffira pour faire de tels exploits que jamais personne ne pourra les croire. Ainsi soit-il! ré-

pondit Sancho : mais redressez-vous un peu, car vous allez tout de côté. — Je t'avoue que je me ressens de ma chute; et si je ne me plains pas, c'est qu'il est défendu aux chevaliers errans de se plaindre, quand même ils auraient l'estomac ouvert. — Diable! si c'est défendu de même aux écuyers, je ne sais trop comment je ferai, car je vous préviens qu'à la moindre égratignure je crie comme si on m'écorchait. Mais vous ne pensez pas, monsieur, qu'il est temps de dìner. Don Quichotte lui répondit qu'il n'avait besoin de rien, et qu'il pouvait manger s'il voulait. Avec cette permission, Sancho s'arrangea sur son âne, tira les provisions du bissac; et trouvant dans ce moment que rien n'était si agréable que de chercher les aventures, sans songer aux promesses de son maître, il allait cheminant derrière lui, doublant les morceaux, et haussant la gourde avec tant d'appétit, avec tant de plaisir, qu'il aurait donné de l'envie au plus gourmet buveur de Malaga.

La nuit vint; nos aventuriers la passèrent sous des arbres. Don Quichotte choisit une forte branche, à laquelle il mit le fer de sa

lance. Il se garda bien de fermer les yeux, et ne pensa qu'à Dulcinée, pour imiter ces chevaliers qui, dans les forêts et les déserts, n'employaient le temps du sommeil qu'à s'occuper de leurs dames. Sancho ne fit qu'un somme jusqu'au matin ; et les rayons du soleil levant, qui lui donnaient sur le visage, non plus que le gazouillement des oiseaux à l'arrivée du jour, ne l'auraient pas réveillé, si son maître ne l'eût appelé. En ouvrant les yeux, il prit sa bouteille, qu'il s'affligea de trouver plus légère que la veille. Notre héros, qui ne voulait vivre que de ses tendres pensées, refusa de déjeuner. Tous deux se remirent en route, et, après trois heures de marche, découvrirent le port Lapice.

Pour le coup, s'écria Don Quichotte, nous pouvons ici, mon frère Sancho, enfoncer nos bras jusqu'au coude dans ce qu'on appelle *aventures*. Mais souviens-toi, sur toutes choses, de l'important avis que je vais te donner : quand bien même tu me verrais dans le danger le plus terrible, garde-toi de mettre l'épée à la main, et de t'y précipiter : il ne t'est permis de combattre que dans le cas où

ceux qui m'attaqueraient seraient de la populace. Lorsque ce sont des chevaliers, il t'est défendu par nos lois de t'en mêler en aucune manière. Soyez tranquille, répondit Sancho, jamais aucun de vos ordres ne sera mieux exécuté que celui-là. Naturellement je suis pacifique, ennemi du bruit, des querelles. Cependant, si l'on en veut à ma personne, je me défendrai de mon mieux, sans me soucier d'aucune loi. — Tu feras bien; ce que je t'en dis n'est que pour retenir le premier mouvement et l'impétuosité de ta valeur naturelle. — Oh! monsieur, je la retiendrai. Vous pouvez être bien certain que je garderai ce précepte aussi religieusement que celui de ne rien faire le dimanche.

Comme il parlait, Don Quichotte aperçut deux religieux bénédictins, montés sur deux grandes mules, qui lui parurent des dromadaires. Chacun avait son parasol et ses lunettes de voyage. Derrière eux venaient leurs valets à pied; plus loin un carrosse entouré de quatre ou cinq hommes à cheval. Dans ce carrosse était une dame de Biscaye, qui s'en allait à Séville rejoindre son mari prêt à passer

aux Indes. Les deux religieux ne voyageaient pas avec cette dame; mais ils suivaient la même route. Dès que Don Quichotte les découvrit: Ou je me trompe, dit-il à son écuyer, ou je t'annonce une aventure telle qu'on n'en a point encore vue. Ces figures noires que tu vois venir à nous ne peuvent être que deux enchanteurs, qui ont sûrement enlevé quelque princesse, et l'emmènent dans ce carrosse. Tu sens, mon ami, que je ne puis passer cela. Monsieur, répondit Sancho, regardez-y bien, je vous prie; que le diable ne vous tente pas. Ceci serait plus sérieux que l'histoire des moulins à vent. J'ai beau regarder, je ne vois que deux moines, et une dame qui voyage. Je t'ai déjà dit, reprit Don Quichotte, que tu ne t'entends point du tout en aventures; et je vais te prouver tout à l'heure que ce que je soupçonne est vrai.

A ces mots, il pousse Rossinante, arrive auprès des bénédictins: Satellites du diable, leur crie-t-il, rendez sur-le-champ la liberté à ces hautes princesses que vous avez enlevées, ou préparez-vous à recevoir le châtiment de votre audace. Les moines surpris

arrêtent leurs mules. Seigneur chevalier, répond l'un d'eux, bien loin d'être ce que vous dites, nous sommes deux religieux de saint Benoît, qui voyageons pour nos affaires. Vous pouvez compter que nous ignorons si les personnes qui viennent dans ce carrosse sont des princesses enlevées... On ne m'abuse point, interrompt Don Quichotte, avec de douces paroles : je vous connais trop, canaille maudite. Il court aussitôt, la lance baissée, contre un des pauvres religieux, qui n'eut que le temps de se jeter en bas de sa mule. Son compagnon, effrayé, pique la sienne le mieux qu'il peut, et s'échappe dans la campagne. Sancho, voyant le moine par terre, descend promptement de son âne, saisit le bénédictin, et commence à le dépouiller. Mais les deux valets arrivèrent, et demandèrent à Sancho pour quelle raison il déshabillait le père. Pardieu! répondit l'écuyer, je ne prends que ce qui m'appartient. Monseigneur Don Quichotte a gagné la bataille; il est clair que les dépouilles des vaincus sont à moi. Les valets, qui n'entendaient pas bien les lois de la chevalerie, tombent sur Sancho, le jettent par

terre, et ne lui laissent pas un poil de la barbe. Ensuite ils vont relever le moine, le remettent sur sa mule; et celui-ci, tremblant de peur, se hâte de rejoindre son compagnon, qui, arrêté au milieu des champs, regardait ce qui se passait. Tous deux alors, sans se soucier d'attendre la fin de cette aventure, poursuivent bien vite leur route, en faisant des signes de croix.

Don Quichotte, pendant ce temps, s'était pressé de joindre le carrosse; et s'approchant de la portière : Madame, dit-il, votre beauté peut aller où bon lui semble; ce bras vient de vous délivrer et de punir vos ennemis. Vous désirez sans doute connaître le nom de votre libérateur : apprenez donc que je suis Don Quichotte de la Manche, chevalier errant, et l'esclave de la belle Dulcinée du Toboso. Je ne vous demande, pour prix de ce que je viens de faire, que de vous donner la peine d'aller jusqu'au Toboso, de vous présenter devant cette illustre dame, et de lui dire comment je vous ai rendu la liberté.

Ce beau discours était écouté par un cavalier biscayen qui accompagnait le carrosse. Il

n'y comprenait pas grand'chose; mais, voyant que notre héros s'opposait à ce que la voiture continuât sa route, et voulait absolument la faire retourner du côté du Toboso, il s'approcha de Don Quichotte, qu'il tira rudement par sa lance, et lui dit en mauvais espagnol de son pays : Va-t-en, cavélier que mal vas; par le Dieu qui me créé, si toi ne pas laisser la carrosse, moi te tuer comme suis Biscayen. Malheureux, répond le héros, si tu étais chevalier, j'aurais déjà châtié ton audace. Moi, non cavélier! reprit l'autre; moi Biscayen, gentilhomme per terre, per mer, per le diable : toi mentir; tire ton l'épée.

A ces paroles, Don Quichotte jette sa lance, prend son glaive, et, couvert de son écu, se précipite sur son ennemi. Le Biscayen, qui le vit venir, aurait voulu mettre pied à terre, ne se fiant pas beaucoup à sa mule de louage; mais il n'en eut pas le temps. Tout ce qu'il put faire fut de mettre l'épée à la main, et de saisir promptement un coussin de la voiture pour lui servir de bouclier. Toutes les personnes qui les entouraient voulurent en vain s'opposer au combat. Le Biscayen, dans son

jargon, jurait de tuer quiconque ne le laisserait pas faire; et la dame du carrosse, qui, dans sa frayeur, avait fait signe au cocher de s'éloigner, regardait de loin en tremblant les deux terribles adversaires.

Le Biscayen le premier porte un si furieux revers à l'épaule de son ennemi, que si l'écu ne l'eût paré, notre héros était fendu jusqu'à la ceinture. Don Quichotte jette un cri terrible : Fleur de beauté, dit-il, Dulcinée, souveraine de mon cœur, secourez votre chevalier dans cet imminent péril. Prononcer ces mots, lever son épée, et fondre sur le Biscayen, fut aussi prompt que l'éclair. Celui-ci se couvrit du coussin; et, ne pouvant faire remuer sa maudite mule, qui n'était pas dressée à ces gentillesses, il attendit de pied ferme l'épouvantable coup qui le menaçait. Tous les spectateurs, immobiles, les yeux attachés sur les glaives, demeurèrent glacés d'effroi; et la dame, au milieu de ses femmes, faisait des vœux à tous les saints d'Espagne pour le salut de son écuyer.

Ce qu'il y a de triste, c'est que l'auteur de cette histoire interrompt la suite de ce ter-

rible combat, pour nous dire qu'ici finissent tous les manuscrits qu'il a pu rassembler sur Don Quichotte. Il est vrai que le second auteur, regardant comme impossible que parmi les beaux esprits de la Manche il ne s'en fût point trouvé qui eût recueilli les autres actions de notre héros, fit de nouvelles recherches, qui heureusement réussirent, comme on le verra ci-après.

CHAPITRE IX.

Où se termine le combat entre le vaillant Biscayen et l'intrépide chevalier de la Manche.

J'ai raconté comment l'auteur de cette intéressante histoire avait été contraint, faute de mémoires, de laisser notre chevalier aux prises avec le Biscayen. Cette interruption, presque au commencement de l'ouvrage, me causa un vrai chagrin. Je ne pouvais me consoler de ce qu'un héros aussi recommandable que Don Quichotte avait manqué d'historiens, tandis qu'une foule d'autres chevaliers, dont personne ne se soucie, en ont trouvé souvent deux ou trois, qui ne nous font pas même grâce de leurs plus petites sottises. Je calculais, d'après quelques livres très-modernes formant la bibliothéque de Don Quichotte, que le temps où il avait vécu ne devait pas être éloigné du nôtre; et je conservais un reste d'espoir de retrouver, dans la Manche, au moins des traditions certaines sur un hé-

ros dont la vie fut consacrée au sublime emploi de défendre l'honneur des belles, de ces belles qui, toujours sages, couraient les champs sur leurs palefrois, et mouraient à quatre-vingts ans tout aussi vierges que leurs mères. Je me disais que la seule reconnaissance devait avoir conservé la mémoire de Don Quichotte; et j'ajoute que l'univers m'en doit un peu pour avoir découvert la suite de son admirable histoire, par le plus heureux des hasards.

Je passais dans la rue des Merciers, à Tolède, quand je vis un petit garçon portant un paquet de paperasses à vendre chez un marchand de soie. J'ai toujours été fort curieux de tout ce qui est écrit : j'arrêtai le petit garçon, et je reconnus sur ces vieux papiers des caractères arabes que je ne comprenais point. Un Maure parut à l'instant; je le priai de m'expliquer ce que c'était que ces cahiers. Le Maure y jeta les yeux et se mit à rire. Je lui demandai de quoi il riait. C'est que l'auteur, me répondit-il, s'est cru obligé de mettre une note pour nous apprendre que la fameuse Dulcinée du Toboso était principalement re-



Il se releva sur ses étriers, saisit son épée à deux mains.

nommée par la manière dont elle faisait le petit salé. Je tressaillis au nom de Dulcinée, et je suppliai le Maure de me dire quel titre portaient les cahiers. Il lut aussitôt : *Histoire de Don Quichotte de la Manche, par l'Arabe Cid Hamet Benengeli.* Maître à peine de ma joie, j'achetai du petit garçon tous ces vieux papiers; j'emmenai le Maure avec moi, et, moyennant deux arrobes de raisins secs et deux mesures de froment, que je lui donnai pour salaire, il me traduisit littéralement ces manuscrits si précieux.

Sur l'une des premières pages on voyait représentés Don Quichotte et le Biscayen, s'attaquant l'épée haute, l'un couvert de son bouclier, et l'autre de son coussin. La mule du Biscayen était si parfaitement dessinée, qu'on la reconnaissait tout de suite pour une mule de louage. Rossinante n'était pas moins bien; son cou roide et long, sa tranchante épine, son ventre vide et ses flancs creux faisaient deviner son nom. Sancho Pança s'y trouvait aussi, tenant son âne par le licou. Il était gros, court, ramassé, les jambes un peu cagneuses. Ces portraits me firent plaisir.

Ils diminuèrent la juste défiance que m'inspirait un manuscrit arabe. Personne n'ignore que les écrivains de cette nation ne se dépouillent jamais de leurs préjugés, de leur haine, et ne savent pas que l'histoire, cette rivale du temps, doit être à la fois le témoin sévère du passé, l'interprète du présent, le flambeau de l'aveuir. Quoi qu'il en soit, on peut être sûr qu'un auteur maure aura plutôt affaibli qu'exagéré les exploits d'un Espagnol. Aussi je préviens mes lecteurs que c'est au seul Benengeli qu'ils doivent reprocher les défauts qu'ils trouveront dans cet ouvrage. On aurait grand tort de s'en prendre à moi. Je suis obligé de le suivre, et de m'en rapporter en tout à cet auteur mécréant, qui poursuit ainsi son récit.

Les deux vaillans champions, levant à la fois leurs redoutables glaives, semblaient menacer le ciel et la terre. Celui qui frappa le premier, fut l'irrité Biscayen, dont heureusement l'épée tourna et n'atteignit point du tranchant. Sans cela, ce coup finissait et le combat et les aventures de notre héros; mais

la fortune, qui le réservait pour de plus grandes entreprises, fit que le fer du Biscayen, en descendant sur l'épaule, emporta seulement tout ce côté de l'armure, une portion du casque, et la moitié de l'oreille. O Dieu puissant, qui pourrait exprimer la colère de Don Quichotte! Il se relève sur ses étriers, saisit son épée à deux mains, et la fait tomber, comme une montagne, sur la tête de son ennemi. Malgré le coussin qui la défendait, le coup fut si fort, si terrible, que le sang coula dans l'instant par la bouche et par les narines du malheureux Biscayen. Il était par terre, s'il n'eût embrassé le cou de sa mule. La mule effrayée se met à courir, saute, rue, et jette à-bas son maître. Don Quichotte à pied vole à lui, lève son épée, et lui crie de se rendre, ou qu'il va lui couper la tête. Le Biscayen était si étourdi qu'il ne pouvait pas répondre. Notre héros, dans sa fureur, ne l'aurait pas épargné; mais les dames du carrosse, jusqu'alors tremblantes spectatrices du combat, accoururent auprès du vainqueur, pour lui demander en grâce de ne pas tuer leur écuyer. Don Quichotte répondit avec

une gravité fière : Illustres princesses, je consens à ce que vous désirez, et je n'y mets qu'une condition : c'est que ce chevalier ne manquera point d'aller jusqu'au Toboso se présenter de ma part à la belle dona Dulcinée, pour qu'elle ordonne de son sort. Les pauvres dames, sans demander ce que c'était que cette Dulcinée, promirent tout, au nom du Biscayen; et Don Quichotte content laissa la vie au vaincu.

CHAPITRE X.

Conversation intéressante entre Don Quichotte et son écuyer.

Sancho, à peine échappé aux valets des bénédictins, était resté témoin du combat, en priant Dieu pour Don Quichotte. Le voyant vainqueur et prêt à remonter sur Rossinante, il accourut promptement se mettre à genoux devant lui, prit sa main, la baisa, et d'une voix respectueuse : Mon bon maître, lui dit-il, si votre seigneurie avait pour agréable de me faire présent de l'île que vous venez de gagner, vous pouvez être certain que je la gouvernerai de manière à vous rendre satisfait. Mon pauvre ami, répondit Don Quichotte, ce ne sont point ici des aventures d'îles, ce sont de simples rencontres où tous les profits se bornent souvent à revenir avec la tête cassée ou une oreille de moins. Prends patience ; une autre occasion te vaudra le gouvernement. Sancho le remercia, lui baisa

de nouveau la main; et, après l'avoir aidé à remonter sur Rossinante, il le suivit au trot de son âne.

Notre héros, à peu de distance, quitta le grand chemin pour entrer dans un bois. Écoutez, lui dit l'écuyer, je pense qu'il serait prudent de nous retirer dans quelque église. Vous avez laissé bien malade celui que vous avez combattu; si la sainte Hermandad en a connaissance, elle commencera par nous conduire en prison : une fois là, Dieu sait quand on en sort. Eh! où as-tu vu, reprend Don Quichotte, où as-tu jamais lu qu'un chevalier errant ait été mis en justice pour avoir envoyé ses ennemis dans le Tartare? — Monsieur, je ne connais pas le Tartare, mais je connais la prison; et je sais que la sainte Hermandad y envoie ceux qui se battent en duel. — Ne crains rien, ami, ne crains rien; si l'Hermandad m'attaquait, c'est moi qui la ferais captive. Mais réponds sans flatterie, as-tu vu sur la terre habitable un chevalier plus vaillant que moi? As-tu trouvé dans les histoires que tu as lues quelqu'un plus ardent à l'attaque, plus opiniâtre dans la défense, plus

adroit en parant les coups, plus vigoureux en les frappant? — Ma foi, je vous dirai, Monsieur, que je n'ai pas beaucoup lu d'histoires, parce que je ne sais ni lire ni écrire; mais je gagerais bien que jamais je n'ai servi un maître aussi hardi que vous. Prions Dieu seulement que cette hardiesse ne nous mène pas où je disais. Pour le présent, votre seigneurie devrait panser son oreille, d'où il sort beaucoup de sang. J'ai dans le bissac un peu de charpie avec de l'onguent blanc, que je vais vous donner. — Ah! mon ami, si j'avais songé à faire une petite fiole du baume de Fier-à-bras, nous n'aurions besoin d'aucun remède. — Qu'est-ce que cette drogue-là? — C'est un baume dont j'ai la recette, avec lequel on se moque des blessures et de la mort. Quand une fois je l'aurai fait, Sancho, et que je t'aurai donné la fiole, si tu me vois, dans un combat, coupé par le milieu du corps, ce qui nous arrive presque tous les jours, tu n'as qu'à ramasser promptement la moitié qui sera par terre, la rapprocher, avant que le sang se fige, de l'autre moitié restée sur la selle, en prenant garde de les bien ajuster ensemble;

après cela, tu me feras boire seulement deux doigts de mon baume, et tu me verras frais et sain comme une pomme rainette. — Si cela est, monsieur, je renonce dês ce moment au gouvernement de l'île, et je ne vous demande pour récompense de mes services que la recette de ce baume-là. Je suis toujours sûr de le vendre trois ou quatre réaux l'once; et cela me suffira pour passer ma vie honorablement. Il s'agit de savoir s'il coûte beaucoup à faire. —Avec moins de trois réaux, on en a plus de six pintes. — Eh mardi! qu'attendez-vous donc? enseignez-moi cette recette. — Va, mon ami, ce secret n'est rien; je t'en apprendrai bien d'autres. A présent, panse mon oreille; je t'avoue qu'elle me fait mal.

Sancho tira du bissac de l'onguent et de la charpie; mais quand Don Quichotte aperçut que son casque était brisé, il fut sur le point d'en perdre l'esprit. O Créateur de toutes choses, s'écria-t-il en tirant son épée et levant les yeux vers le ciel, recevez le serment que je fais de ne manger pain sur nappe, de ne m'approcher de ma femme, d'observer encore beaucoup d'autres choses dont je ne me sou-

viens point, mais qu'observa le marquis de Mantoue dans une occasion semblable, jusqu'à ce que je me sois vengé de l'insolent qui m'a fait cet affront. Vous ne prenez pas garde, interrompit Sancho, que si le chevalier s'en va trouver madame Dulcinée, comme vous le lui avez ordonné, vous n'avez plus rien à lui demander. Ce que tu dis là, reprit Don Quichotte, est raisonnable : j'annule le serment que je viens de faire pour ce qui regarde ma vengeance; mais je le confirme et le renouvelle jusqu'à ce que j'aie conquis un casque aussi bon, aussi précieux que le fameux armet de Mambrin, qui coûta si cher à Sacripant. — Ne jurez donc pas comme cela, monsieur, vous pourriez vous damner pour rien. Si nous sommes long-temps à trouver un homme avec un casque, dans un pays où l'on ne voit que des muletiers et des charretiers, resterez-vous sans manger de pain, pour faire comme le marquis de Mantoue? — Qu'oses-tu dire? je suis sûr qu'il ne se passera pas deux heures sans que nous voyions arriver ici un plus grand nombre de chevaliers qu'il n'en a paru au siége d'Albraque.

— Je ne m'y oppose point; et Dieu veuille que cette fois-ci nous puissions attraper cette île qui me fait tant soupirer! — Tu l'auras, n'en doute point. D'ailleurs, si elle te manquait, n'avons-nous pas le royaume de Danemarck, ou celui de Sobradise, qui se trouvent là tout portés, et qui te conviendront encore mieux, puisqu'ils sont en terre ferme?

Mais, ajouta-t-il, laissons cela; et dis-moi si tu n'aurais point quelque chose à me donner à manger, en attendant que nous puissions nous retirer dans un château pour passer la nuit, et faire mon baume; car, pardieu! je souffre beaucoup de mon oreille. — J'ai bien là un peu de pain, avec un oignon et du fromage. Je n'ose guère présenter cela à un chevalier de votre importance. — Tu me connais mal, ami. Si tu avais lu, comme moi, toutes les histoires de chevalerie, qui ne laissent pas d'être nombreuses, tu saurais que mes braves confrères ne se mettaient jamais à table, si ce n'est dans les banquets des rois. Le reste du temps ils vivaient de l'air; et comme ils étaient hommes cependant, et qu'un peu de nourriture leur était nécessaire à la longue, nous

pouvons croire que, dans les forêts, dans les déserts qu'ils parcouraient, sans y trouver sans doute de cuisinier, leurs repas étaient quelques mets rustiques, tels que ceux que tu me présentes. Suivons, suivons leur exemple, et ne cherchons pas à rien innover. — Cela étant, monsieur, désormais je fournirai le bissac suivant les règles de la chevalerie, c'est-à-dire de fruits secs pour vous; et pour moi, qui ne suis qu'un écuyer, de quelque chose de plus nourrissant. — Je ne t'ai pas dit, Sancho, que nous ne devions manger que des fruits secs, mais qu'il était vraisemblable que c'était la nourriture ordinaire des chevaliers, ainsi que certaines herbes que je connais. — Ah! tant mieux, monsieur! je suis bien aise que vous connaissiez ces herbes-là; car m'est avis que quelque jour nous en aurons sûrement besoin.

En s'entretenant ainsi, nos deux aventuriers dînaient ensemble. Le désir de trouver un gîte avant la nuit leur fit abréger leur frugal repas; mais, malgré leur diligence, le soleil déjà couché les força de gagner quelques cabanes de chevriers qu'ils découvrirent

près de là. Sancho ne se consolait point de ne pas coucher dans un bon village; Don Quichotte, au contraire, était charmé de passer la nuit à la belle étoile, parce qu'il lui semblait que cette manière de dormir confirmait d'autant mieux sa chevalerie.

CHAPITRE XI.

Don Quichotte chez les chevriers.

Notre héros fut bien reçu par les habitans des cabanes. Sancho, après avoir accommodé de son mieux Rossinante et son âne, s'en vint à l'odeur de certains morceaux de chevreau qui cuisaient dans une marmite. Il les regardait avec complaisance, et attendait impatiemment que les chevriers les eussent retirés du feu, pour les placer sur des peaux qu'ils étendirent par terre. Cette rustique table étant dressée, ces bonnes gens, au nombre de six, invitèrent amicalement leurs hôtes à s'asseoir au milieu d'eux. Ils traitèrent notre chevalier avec une politesse plus franche que recherchée, et ne trouvèrent rien de mieux, pour lui donner un siége distingué, que de renverser une auge, sur laquelle le héros s'assit. Sancho se tenait debout, prêt à lui servir à boire dans une grande coupe de corne. Don Quichotte le voyant ainsi : Sancho, dit-il, afin que tu saches combien la chevalerie ren-

fermé d'excellentes choses, combien tous ceux qui ont quelque rapport avec elle sont près d'arriver aux honneurs, je veux que tu te places à mes côtés, que tu ne fasses qu'un avec ton maître, que tu manges et boives avec lui. La chevalerie est comme l'amour, elle est mère de l'égalité. Monsieur, répondit Sancho, je remercie votre seigneurie; mais, pourvu qu'il ne me manque rien, j'aime mieux manger debout, en tête-à-tête avec moi, qu'assis auprès d'un empereur; et, s'il faut parler franchement, je préférerais encore un morceau de pain avec un oignon, dans un petit coin, libre et seul, à tous les bons dindes rôtis de ces grandes tables où il faut prendre garde à mâcher doucement, à ne pas boire à sa soif, à s'essuyer la bouche, à ne point tousser ou éternuer quand il vous en prend fantaisie. Je n'aime pas la gène, monsieur; ainsi je vous prie de vouloir bien me troquer ces beaux honneurs contre d'autres choses de plus de profit. Viens toujours t'asseoir, reprit Don Quichotte; Dieu élève ceux qui s'humilient. Alors, le prenant par le bras, il le plaça près de lui.

Les chevriers, qui n'entendaient rien à ce discours, les écoutaient en silence, mangeant et regardant leurs hôtes qui soupaient de bon appétit. Après que les viandes furent achevées, on les remplaça par une moitié de fromage aussi dur que du ciment, et par des glands du pays, qui sont meilleurs que des noisettes. Pendant ce temps, la grande coupe, tantôt pleine, tantôt vide, faisait sans cesse la ronde; si bien que de deux outres de vin il n'en restait qu'une à la fin du souper. Don Quichotte n'ayant plus faim, prit une poignée de glands; et les considérant dans sa main ouverte :

Heureux siècle! s'écria-t-il, âge fortuné que nos pères avaient nommé l'âge d'or, non que cet or, divinité de notre siècle de fer, fût plus commun que de nos jours, mais parce que les funestes mots du *tien* et du *mien* étaient ignorés! dans ce saint temps d'innocence, tous les mortels naissaient avec un droit égal à tous les biens de la terre; ils n'avaient besoin, pour soutenir leur vie, que de cueillir les fruits savoureux que les chênes leur prodiguaient. Les fontaines claires, les ruisseaux

limpides, roulant à leurs pieds des flots de cristal, venaient leur offrir des eaux bienfaisantes. Les laborieuses abeilles, établissant leur république dans le creux des rochers, des arbres, leur abandonnaient libéralement le miel délicieux qu'elles tiraient des fleurs. Le robuste liége se dépouillait de lui-même de son écorce légère, pour que l'homme pût en couvrir le simple asile qu'il s'était formé contre l'inclémence des airs. La paix, l'amitié, gouvernaient le monde. L'avide et ingrat laboureur n'osait pas d'un fer acéré déchirer le sein de la terre, qui, sans attendre ses souhaits, lui présentait en abondance tout ce qui pouvait satisfaire et ses besoins et ses plaisirs. Alors les bergères naïves, sans autre habit que le simple voile dont la pudeur les couvrit toujours, allaient parcourant les campagnes, belles de leurs seuls attraits, ne connaissant d'autres ornemens qu'une guirlande de lierre, et plus touchantes avec leurs cheveux tombant en tresses sur leurs épaules, que celles que l'on voit parées de la fine pourpre de Tyr, ou des trésors qu'une oisive industrie invente et varie sans cesse. Alors

l'amour, le pur amour, n'était que l'expression sincère de ce que sentaient les âmes; la bouche n'exagérait point ce qu'un tendre cœur lui dictait. Nul ne pouvait vouloir tromper; le mensonge était inconnu. La justice, tant outragée de nos jours par la faveur ou l'intérêt, n'avait pas besoin de son glaive, et sa balance était tenue par l'équité naturelle. La jeune vierge solitaire n'avait point à craindre de ravisseur; elle ne devenait la conquête que de l'amant qu'elle avait choisi : mais à présent, partout attaquée, toujours entourée des piéges du vice, l'innocence n'a plus d'asile. Le crime marche la tête levée, et règne sur cet univers. Aussi, pour opposer une digue aux affreux progrès de la corruption, bientôt on se vit obligé d'instituer la chevalerie, qui seule fournit du moins quelques défenseurs à la veuve, quelques appuis à l'orphelin. J'ai l'honneur d'en être, mes frères; et je vous prie de recevoir mes sincères remercîmens de la bonne réception que vous m'avez faite.

C'était une poignée de glands qui avait rappelé l'âge d'or à notre bon chevalier, et avait

valu aux chevriers cette longue et belle harangue. Ils l'écoutèrent avec une espèce d'admiration. Sancho écoutait aussi, tout en mangeant des glands, et visitant l'outre de vin qu'on avait pendue à un liége. Lorsque Don Quichotte eut fini, un des chevriers lui dit : Seigneur, comme notre intention est de vous offrir ce que nous avons de mieux, nous vous prions d'enteudre chanter un de nos jeunes camarades qui a fait toutes ses études, a beaucoup d'esprit, joue du violon, et, par dessus cela, est fort amoureux. Il ne tardera pas à venir. Le chevrier parlait encore lorsqu'on entendit le son d'un violon, et l'on vit paraître un berger de bonne mine, de vingt-deux ans à peu près. Antoiue, lui dit le chevrier, je viens de vanter à notre hôte les talens que nous te connaissons; prouve-lui que dans nos montagnes on sait un peu de musique. Assieds-toi donc, et fais-nous le plaisir de chanter cette romance que ton oncle le bénéficier a composée sur tes amours. Je le veux bien, répondit Antoine. Aussitôt, assis sur un tronc de chêne, il accorda son violon, et d'une voix agréable se mit à chanter ces paroles :

Enfin ton âme s'est trahie,
L'amour éclate en tes rigueurs;
Tes dédains, aimable Eulalie,
Deviennent pour moi des faveurs.

Lorsque je parais à ta vue,
Par toi le silence est gardé :
Tu fuis bientôt; peine perdue!
En partant tu m'as regardé.

Quand les bergères vont te dire
Les tendres vers que j'ai chantés,
Tu ne réponds rien : c'est m'instruire
Que tu les as bien écoutés.

Tu trouves toujours des excuses
Pour ne pas danser avec moi;
Je suis le seul que tu refuses :
Je serais donc choisi par toi.

Ah! crois-moi, charmante Eulalie,
Ne perdons point ainsi nos jours;
Songe bien que toute la vie
Est trop courte pour les amours.

Le chevrier finit sa romance, et Don Quichotte en demandait une autre; mais Sancho, qui avait plus d'envie de dormir que d'écouter des chansons, s'y opposa formellement. Votre seigneurie, dit-il, ne réfléchit pas que ces

bonnes gens ont travaillé toute la journée, et qu'ils ont besoin de repos. Je t'entends, reprit Don Quichotte, tes fréquentes visites à l'outre de vin t'ont rendu le sommeil plus nécessaire que la musique. Ah! Dieu soit béni! répondit l'écuyer, chacun de nous en a pris sa part. J'en conviens, ajouta le héros : mais va dormir, si tu veux; ceux de ma profession veillent sans cesse. Viens auparavant panser mon oreille. Un des chevriers voulut voir la blessure; il assura Don Quichotte qu'avec le remède qu'il allait lui donner il serait promptement guéri. En effet, il courut chercher un peu de romarin, dont il fit, avec du sel, une espèce de cataplasme, qui, appliqué sur le mal, suspendit bientôt la douleur.

CHAPITRE XII.

Histoire de Marcelle.

Dans ce moment, arriva du village un jeune chevrier qui dit en entrant : Mes amis, savez-vous la nouvelle ? Comment veux-tu que nous la sachions ? lui répondit l'un d'entre eux.— Le pauvre Chrysostôme est mort; et l'on dit que c'est d'amour pour cette terrible Marcelle, la fille de Guillaume le riche. — Pour Marcelle ? — Pour elle-même. Ce qu'il y a de singulier, c'est que Chrysostôme, dans son testament, demande à être enterré au milieu de la campagne, comme un Maure, et veut que ce soit auprès de la fontaine du Liége, parce que c'est là qu'il a vu Marcelle pour la première fois. Nos ecclésiastiques s'y opposent; ils disent que cela ressemble trop aux payens. Mais Ambroise, le grand ami du défunt, entend que tout s'exécute suivant la volonté de Chrysostôme. Cela fait beaucoup de bruit au village. On croit pourtant qu'à la fin

Ambroise l'emportera, et que demain l'enterrement aura lieu avec une grande pompe. Je pense que ce sera beau à voir, et je n'y manquerai pas, si je puis. — Nous irons tous avec toi, et nous tirerons au sort à qui gardera nos chèvres. Je les garderai, Pierre, dit alors un autre chevrier : ne m'en remercie pas trop, parce que j'ai une épine dans le pied, qui m'empêche de marcher. Monsieur Pierre, interrompit Don Quichotte, je vous prie de m'expliquer ce que c'est que ce Chrysostôme et cette Marcelle.

Monsieur le chevalier, répondit Pierre, le pauvre défunt était un riche gentilhomme de ce pays, qui, après avoir fini ses études à Salamanque, revint demeurer dans notre village. Il était regardé comme fort habile, et savait surtout admirablement bien tout ce qui se passe là-haut, dans le ciel, entre le soleil et la lune, dont il nous annonçait à point nommé les éclisses. Il faut dire éclipses, reprit Don Quichotte. — A la bonne heure, monsieur! Il nous prédisait aussi quand l'année devait être abondante ou estérile. — Dites donc stérile; vous mettez un *e* de trop. — Oh!

si vous me chicanez pour si peu de chose, nous n'en finirons jamais. Je vous dis donc que ce jeune gentilhomme était fort aimé, fort considéré dans le village, parce qu'il avait tant d'esprit que c'était lui qui faisait nos cantiques pour Noël, ainsi que les dialogues de nos petits garçons à la Fête-Dieu; tout le monde les admirait. Or, il arriva que, peu de temps après son retour de Salamanque, nous le vîmes tout d'un coup paraître habillé en berger, avec la pelisse de peau de chèvre, conduisant un beau troupeau. Un de ses compagnons d'études, son grand ami, nommé Ambroise, avait de même quitté la robe d'écolier pour l'habit de berger, et suivait Chrysostôme dans la campagne. D'abord cela nous étonna d'autant plus, que son père venait de mourir, et lui avait laissé beaucoup de bien : et Chrysostôme le méritait, car il était charitable, doux, libéral, compatissant; tout cela se voyait sur son bon visage. On sut bientôt qu'il ne s'était fait berger que parce qu'il était amoureux de la belle Marcelle, qu'il voulait suivre dans ces montagnes. Cette Marcelle, dont peut-être vous ne trouveriez pas la pa-

reille en cent ans, mérite que je vous parle d'elle plus au long.

Vous saurez donc, mon cher monsieur, qu'il y avait chez nous un laboureur appelé Guillaume, encore plus riche que le père de Chrysostôme. Ce laboureur eut une fille dont la mère mourut en couches. Cette pauvre mère était bien la plus brave femme du pays. Il me semble que je la vois encore avec son visage rond, qui ressemblait à la lune, et des yeux brillans comme deux soleils : avec cela, bonne pour les pauvres, allant les chercher quand ils ne venaient pas, et leur donnant tout ce qu'elle avait. Si celle-là n'est pas en paradis, je ne sais pas où nous irons. Son mari Guillaume eut tant de chagrin d'avoir perdu cette excellente femme, qu'il en mourut bientôt après, laissant sa fille Marcelle héritière de ses gros biens, sous la tutelle d'un oncle ecclésiastique et bénéficier dans notre endroit. La petite Marcelle grandit, et devint si belle, si belle, que l'on jugea dès-lors qu'elle surpasserait la beauté de sa mère. C'est ce qui arriva quand elle eut quinze ans. Personne ne pouvait la voir sans l'admirer; et presque

tous les jeunes garçons devenaient fous d'amour pour elle. Son oncle l'élevait avec beaucoup de soin, et la tenait renfermée; mais sa beauté fit tant de bruit, que les meilleurs partis de nos environs, attirés par cette beauté aussi bien que par la dot, vinrent tous en foule prier, solliciter, presser le vieux oncle. Celui-ci ne demandait pas mieux que de marier sa nièce; mais il voulait que ce ne fût que de son consentement. C'était un saint homme que cet ecclésiastique, qui ne cherchait point à profiter de la fortune de Marcelle. Tout le village lui rendait cette justice; et soyez sûr que chez nous, quand un prêtre fait dire du bien de lui à ses paroissiens, c'est qu'il mérite qu'on en dise.

Vous avez raison, interrompit Don Quichotte. Continuez votre histoire, que vous contez à merveille, et qui me paraît excellente. — Monsieur, c'est vous qui êtes bon.

L'oncle proposait à sa nièce tous les marieurs qui se présentaient, en la priant de choisir; mais elle répondait toujours que le mariage ne la tentait pas; qu'elle était encore bien jeune; et d'autres raisons assez raison-

nables. Le bon prêtre, sans la tourmenter, attendait que le goût lui vînt de prendre un mari à sa fantaisie; parce qu'il disait souvent, et c'était bien dit, que les pères ne doivent jamais forcer les enfans; que cela cause ensuite tout plein de malheurs. Le temps se passait dans ces pourparlers, quand voilà que tout d'un coup, au moment que nous nous y attendions le moins, cette mignarde Marcelle se fait bergère; et, sans écouter son oncle, qui la détournait de sa résolution, elle se met à garder son propre troupeau avec les filles du village. Vous vous imaginez bien qu'aussitôt que cette beauté-là fut au grand air, toute la bande des amoureux, riches, pauvres, fermiers, gentilshommes, se mit à courir après. Nous eûmes ici une armée de nouveaux bergers. Le pauvre Chrysostôme fut du nombre, car il adorait Marcelle; il en perdait le boire et le manger. Il ne faut pas croire au moins que Marcelle, pour avoir choisi cette manière de vivre si libre, ait jamais donné la moindre prise aux mauvaises langues. Au contraire, de tous ces amoureux qui la suivent, avec des intentions bien hon-

nêtes, puisqu'ils n'ont en vue que le mariage, il n'y en a pas un qui puisse se vanter qu'elle lui ait seulement donné la plus petite espérance. Elle ne les fuit point du tout, elle cause fort bien avec eux, leur fait même politesse quand l'occasion s'en présente; mais si l'on s'avise de lui dire un petit mot qui ait rapport à cela, oh! bon soir! je vous réponds qu'on n'y revient pas deux fois.

De cette manière, monsieur le chevalier, je vous dirai que cette fille, chez nous, est comme une espèce de peste, parce que sa beauté tourne la tête à tous ceux qui la regardent; ensuite sa sévérité les réduit au désespoir, et les rend encore plus fous. Si vous demeuriez quelque temps ici, vous n'entendriez dans ces montagnes que des plaintes, que des reproches de ces pauvres amoureux. Il n'y a pas un de nos arbres où l'on ne voie écrit le nom de Marcelle. On ne peut faire quatre pas sans trouver ici un berger qui pleure; là, un autre qui chante; plus loin, celui-ci passe la nuit sur un rocher, pour dire aux étoiles que Marcelle ne l'aime point; celui-là reste à l'ardeur du soleil, pour se

plaindre d'elle tant que la journée dure : et Marcelle, pendant ce temps, rit et se moque de tous. Nous attendons avec impatience de voir par où finira cette fierté, et quel sera l'heureux mari qui doit mettre à la raison cette beauté si terrible. En attendant, elle a fait mourir ce malheureux Chrysostôme. Je vous exhorte, monsieur le chevalier, à vous trouver demain à son enterrement, où sûrement il y aura foule, car le défunt avait beaucoup d'amis.

Don Quichotte assura le pâtre qu'il n'aurait garde d'y manquer, et le remercia du plaisir que lui avait fait son histoire. Sancho, qui depuis long-temps donnait au diable le chevrier, et Marcelle, et Chrysostôme, engagea son maître à s'aller coucher. Notre héros se retira dans la cabane de Pierre, où il passa la nuit à soupirer pour Dulcinée, afin d'imiter les amans de Marcelle. L'écuyer s'arrangea sur de la paille entre son âne et Rossinante, et dormit, non comme un amoureux, mais comme un homme très-fatigué.

CHAPITRE XIII.

Comment Don Quichotte se rendit aux funérailles de Chrysostôme.

L'AURORE commençait à peine à éclairer l'orient, que les chevriers, déjà debout, vinrent demander au chevalier s'il persistait dans son dessein d'aller voir l'enterrement de Chrysostôme. Don Quichotte se leva, donna l'ordre à Sancho de seller Rossinante, et, de compagnie avec les chevriers, se mit aussitôt en chemin.

Ils n'avaient pas fait un quart de lieue qu'ils rencontrèrent six bergers couverts de pelisses noires, couronnés de laurier-rose et de cyprès, portant à la main des bâtons de houx. Avec eux venaient deux gentilshommes bien montés, suivis de trois valets à pied. Les deux troupes, en se joignant, se saluèrent avec politesse; et, se disant qu'elles allaient au même lieu, elles marchèrent ensemble.

Un des deux gentilshommes à cheval, après

avoir lié la conversation avec Don Quichotte sur la mort funeste de Chrysostôme, et sur l'étrange caractère de la bergère Marcelle, prit la liberté de demander à notre héros pourquoi, dans la profonde paix dont on jouissait en Espagne, il allait armé de la sorte. Ma profession m'y oblige, lui répondit Don Quichotte; le repos et la mollesse ne conviennent qu'aux habitans efféminés de la cour: mais les travaux, les veilles, les armes, sont l'apanage de ces guerriers si renommés dans le monde sous le nom de chevaliers errans; j'ai l'honneur d'en faire partie, quoique sans doute le moins grand de tous.

Le gentilhomme, qui s'appelait Vivalde, et qui avait de l'esprit, fut un peu surpris de cette réponse; et voulant connaître davantage cet homme au moins extraordinaire, il le pria de lui dire ce qu'il entendait par des chevaliers errans. Je m'étonne, reprit Don Quichotte, que votre seigneurie ne connaisse pas l'histoire de la Grande-Bretagne, et de ce fameux roi Artus qui vit enchanté sous la figure d'un corbeau; tradition si révérée, qu'aucun Anglais, depuis ce temps, n'a jamais osé

tuer de corbeau. Sous ce grand roi, fut institué l'ordre des chevaliers de la table ronde. Alors vivaient la reine Genièvre, son amant Lancelot du Lac, et cette bonne dame Quintagnone, la respectable médiatrice de leurs touchantes amours. Depuis cette époque, les grandes actions des Amadis, des Florismarte, des Tyran-le-Blanc, de beaucoup d'autres guerriers illustres, ont propagé, soutenu cet ordre si beau jusqu'à nos jours, où, comme vous le savez, nous avons tous presque vu et connu l'invincible don Bélianis. Voilà, monsieur, ce que c'est que la chevalerie errante, dont j'ai l'honneur de vous répéter que je fais profession; quoique assurément très-inférieur aux héros que j'ai nommés, mais tâchant du moins de les imiter en parcourant les déserts, et cherchant les aventures.

Vivalde, après ce discours, devina ce qu'était Don Quichotte. Comme ils avaient encore du chemin à faire, il voulut s'en amuser; et affectant beaucoup de sérieux : Seigneur chevalier, dit-il, vous avez choisi, ce me semble, la plus dure des professions; celle des chartreux n'est pas si austère. Elle peut être aussi

austère, répond le héros; mais aussi utile, non : car les religieux, tranquilles dans le sein de l'abondance, n'ont qu'à prier Dieu pour le bonheur des hommes; or, c'est nous qui donnons ce bonheur, c'est nous qui faisons ce que les religieux demandent; et ce n'est pas dans une cellule, à l'abri des injures du temps, que nous acquittons nos devoirs : c'est en plein air, au soleil d'été, aux frimas d'hiver, à coups de lance et d'épée. Nous sommes le bras de Dieu sur la terre, les ministres de sa justice. Cette mission, moins sainte peut-être, mais plus difficile, plus rude que la vie contemplative, ne peut se remplir qu'à force de travaux, de peines, de sueurs, de sang. Si quelques-uns de nous ont fini par être empereurs, croyez, monsieur, soyez sûr qu'il leur en a coûté cher; et que, sans les sages enchanteurs qui les ont aidés, ils auraient peut-être trouvé quelque mécompte dans leurs espérances.

Je suis de votre avis, reprit Vivalde; mais il me semble avoir ouï dire une chose qui me fait de la peine : c'est que ce n'est point du tout par amour de la vertu, par un véritable désir de plaire à Dieu en servant les hommes,

que les chevaliers errans se livrent à de si grands travaux; c'est uniquement pour se rendre plus agréables à une certaine dame à laquelle ils rapportent tout, dont ils ont toujours le nom à la bouche, qu'ils invoquent dans les combats, comme si c'était leur divinité. Je vous avoue qu'à mes yeux un but aussi peu chrétien diminue beaucoup leur mérite. Monsieur, répondit Don Quichotte, c'est une coutume si ancienne, si révérée parmi nous, qu'elle ne peut se changer. Il est reçu, il est consacré par une infinité d'exemples, que tout chevalier, au moment d'entreprendre une grande aventure, élève tendrement ses yeux vers celle qui règne sur ses pensées. Il est même obligé, quoique certain de n'en être pas entendu, de lui adresser entre ses dents quelques paroles de tendresse, de soumission, de confiance. Cela n'empêche pas, monsieur, que l'amour de la vertu ne soit le mobile de ses actions. Mais il se soumet à l'usage; il sait que le ciel serait plutôt sans étoiles qu'un chevalier errant sans dame; que l'amour est notre essence; que c'est lui qui constitue un vrai chevalier : et si vous en

avez connus qui ne fussent point amoureux, je les tiens pour non légitimes, pour des usurpateurs de la chevalerie, dans laquelle ils se sont glissés par surprise, par supercherie, comme des filous ou des larrons.

Ne vous fâchez pas, dit Vivalde; et daignez vous rappeler que don Galaor, frère d'Amadis, n'eut jamais de dame connue. Il me semble pourtant que sa gloire n'en a pas été ternie. Une hirondelle ne fait pas le printemps, interrompt notre héros; d'ailleurs, monsieur, puisqu'il faut tout vous dire, je sais de très-bonne part que ce Galaor, qui se permettait à la vérité de faire sa cour à beaucoup de belles, aimait au fond une certaine dame à laquelle il se recommandait, sans que cela fît du bruit. — Puisqu'il est ainsi, je ne doute point qu'un chevalier tel que vous ne soit esclave de l'amour. J'ose supplier votre seigneurie, à moins qu'elle ne se pique d'être aussi discrète que don Galaor, de nous apprendre le nom, de nous dépeindre les charmes de cette heureuse beauté, qui doit désirer sans doute que l'univers soit informé de son pouvoir sur votre cœur.

Don Quichotte alors fit un grand soupir : Hélas! reprit-il, j'ignore si cette douce ennemie approuve ou non que je publie l'honneur de vivre dans ses fers. Tout ce que je puis répondre aux questions polies que vous me faites, c'est qu'elle se nomme Dulcinée, et qu'elle est du Toboso; quant à sa qualité, monsieur, elle doit être au moins princesse, puisqu'elle est reine de mes destinées. Ses attraits sont au-dessus de tout ce que l'imagination des poëtes peut inventer de plus parfait. L'or fin compose ses cheveux; son front ressemble aux champs élysées; ses sourcils sont deux arcs-en-ciel, ses yeux des soleils, ses joues des roses, ses lèvres du corail, ses dents des perles; son cou fait honte à l'albâtre, son sein au marbre, ses mains à l'ivoire, son teint à la neige; et tout ce qu'on ne voit pas, monsieur, autant que je le présume, ne peut trouver d'objets de comparaison. Je voudrais savoir, répliqua Vivalde, à quelle puissante famille elle appartient. — Monsieur, je ne vous dirai point qu'elle descend des Curtius, des Scipions, des Caius de Rome antique; ni des Colonnes, des Ursins de Rome moderne : elle

ne vient pas non plus des Moncades, des la Cerda, des Manrique, des Mendoze, ou des Gusman de notre Espagne; non plus que des Ménézès ou des Castro de Portugal : elle est d'une maison du Toboso de la Manche, maison nouvelle peut-être, mais qui n'en sera pas moins la tige des familles les plus illustres; et point de réflexion, s'il vous plaît, si ce n'est aux conditions qu'écrivit Zerbin au-dessous des armes du fameux Roland : *Pour y toucher, il faut combattre.*

Les chevriers écoutaient cet entretien avec une grande attention, et commençaient à soupçonner que Don Quichotte n'était pas très-sage. Le seul Sancho, qui croyait aveuglément tout ce que disait son maître, qu'il connaissait depuis l'enfance pour le plus honnête homme du monde, ne pouvait comprendre qu'étant si voisin du Toboso il n'eût jamais entendu parler de cette belle princesse Dulcinée. Il suivait la troupe en réfléchissant à cette singularité, lorsqu'on vit descendre entre deux montagnes une vingtaine de bergers couverts de pelisses noires

et couronnés de cyprès. Six d'entre eux portaient un cercueil. Voilà dit un des chevriers, le corps du pauvre Chrysostôme. Alors on se hâta d'arriver, en même temps que le convoi, près d'une fosse que quatre bergers creusaient au pied d'un rocher.

CHAPITRE XIV.

Fin de l'histoire de Marcelle.

Les deux troupes s'étant saluées, Don Quichotte et ceux qui venaient avec lui considérèrent le cercueil, où l'on voyait un jeune homme d'environ trente ans, en habit de berger, et presque couvert de fleurs. La mort ne l'avait point défiguré; son visage était encore beau. Autour de lui, dans sa bière, étaient des livres et des manuscrits. Ceux qui creusaient la fosse, comme ceux qui le contemplaient, observaient un profond silence, qui fut enfin rompu par un des pasteurs : Ambroise, dit-il, vous qui désirez qu'on exécute ponctuellement les dernières volontés de Chrysostôme, regardez bien si c'est là le lieu qu'il indique dans son testament. Oui, répondit tristement Ambroise: c'est ici que mon malheureux ami m'a raconté souvent son funeste amour; c'est ici que, pour la première fois, il aperçut cette

barbare Marcelle, qu'il osa lui faire l'aveu d'un sentiment aussi pur que tendre; et c'est ici que la cruelle, par ses dédains, par ses mépris, le réduisit à un désespoir qui bientôt lui ôta la vie. L'infortuné Chrysostôme a désiré que sa tombe fût là. Messieurs, ajouta-t-il en se retournant vers Don Quichotte et les autres, ce corps, que vous ne pouvez regarder sans être émus de compassion, renfermait une des plus belles âmes que le ciel ait jamais formées. C'est tout ce qui reste de ce Chrysostôme si vanté pour son esprit, si aimé pour sa douceur, le modèle des vrais amis, l'exemple des cœurs bienfaisans, magnifique sans vanité, sage sans affectation, possédant toutes les vertus, qu'il rendait plus aimables par sa gaieté. Il aima; il fut haï: l'infortuné soupira pour une insensible; il ne put attendrir un cœur de pierre dont il avait fait dépendre toute sa félicité. La mort, la douloureuse mort, au milieu de ses plus beaux jours, fut sa seule récompense; et cette mort fut l'ouvrage de la bergère qu'il avait tant célébrée, de celle qui, dans les vers de mon ami, serait sûre de vivre à jamais, si je

n'avais reçu l'ordre exprès d'ensevelir dans sa tombe ces monumens de son amour.

Vous ne serez pas assez cruel, dit Vivalde, pour obéir à cet ordre. Par piété pour votre ami, vous devez conserver ses ouvrages; ils ajouteront à sa gloire. Nous savons l'histoire de ses amours; elle nous a vivement touchés; et nous nous sommes détournés de notre route pour assister aux funérailles de celui que nous plaignons. Nos regrets nous rendent dignes de connaître les vers que faisait Chrysostôme; et je vous demande la permission d'en sauver au moins quelques-uns.

Alors, sans attendre de réponse, Vivalde étendit la main, et saisit le premier papier. Gardez celui-là, dit Ambroise; mais laissez-moi, pour les autres, accomplir la volonté de Chrysostôme. Tout le monde fut impatient de connaître le papier que tenait Vivalde. Il ne se fit pas presser, et lut à haute voix ces stances :

Heureux qui voit chaque matin,
Dans son humble et champêtre asile,
Briller un jour pur et serein
Que doit suivre une nuit tranquille !

Sans regret comme sans désir,
Il cultive en paix la sagesse;
Le travail, père du plaisir,
L'occupe et le distrait sans cesse.

Pour lui les oiseaux chantent mieux,
Les forêts ont plus de verdure;
Son esprit, son cœur et ses yeux
Ne perdent rien de la nature.

De ce destin j'aurais joui :
La fortune pour mon partage
Me donna tous les biens du sage;
J'avais plus, j'avais un ami.

De l'amour j'ai senti la flamme;
Et les tourmens et les douleurs
Ont aussitôt rempli mon âme :
J'étais heureux; j'aimai; je meurs.

Vivalde pleurait en finissant ces vers, et n'était pas le seul ému. Mais tous les yeux se tournèrent vers le sommet de la roche. Une bergère y parut : c'était Marcelle. Ceux qui ne l'avaient jamais vue restèrent dans l'admiration de sa beauté; ceux qui la connaissaient déjà ne l'admiraient pas moins. Ambroise surpris, n'écoutant que la voix de l'amitié, fixa sur elle des regards de colère : Barbare!

lui cria-t-il, viens-tu repaître tes yeux d'un spectacle qui doit leur plaire? viens-tu jouir du mal que tu fis, ou éprouver si en ta présence le sang de mon ami ne va pas jaillir? Que demandes-tu? réponds-moi; quels que soient tes cruels désirs, j'ai trop bien connu, j'ai trop bien chéri l'infortuné dont tu causas la mort, pour ne pas t'obéir comme il t'obéirait.

Ambroise, lui dit la bergère, j'excuse ta juste douleur. Je ne viens point insulter à tes maux, je les plains du fond de mon âme; mais je dois me justifier des malheurs que l'on m'attribue. Je ne veux pour juge que votre équité.

Vous prétendez que je suis belle, qu'on ne peut me voir sans m'aimer, et vous me regardez comme obligée de répondre à ce sentiment. Mais l'amour dépend-il de nous? Ah! si l'on peut excuser cette passion dangereuse, c'est parce qu'elle n'est pas volontaire, parce qu'elle est l'élan rapide d'un cœur qui s'échappe malgré lui-même. L'amour s'attire alors de nos âmes cette compassion pénible que nous inspirent les insensés; et, je te le

demande, Ambroise, qui pourrait jamais exiger que l'on choisît pour ses modèles les objets de notre pitié?

Vous vous plaignez tous cependant de ce qu'étant belle je n'aime point. J'aurais le même droit de me plaindre si, n'étant point belle, vous ne m'aimiez pas. Pourquoi voulez-vous me punir de cette prétendue beauté que je ne me suis point donnée? Elle flatte peu mon orgueil; et je l'aurais bientôt oubliée, si j'étais assez heureuse pour qu'on daignât l'oublier. Je n'estime, je ne chéris, je ne connais de biens sur la terre que l'innocence et la paix. C'est pour trouver l'une, et conserver l'autre, que j'ai choisi l'état de bergère; que, loin d'un monde que je méprise, je veux passer ma vie au milieu des forêts, dans les prés, au bord des fontaines, avec les compagnes de mon enfance et de mes plaisirs aussi purs que doux. Les soins de mon troupeau m'occupent, l'oiseau dans les airs me distrait; le spectacle de la nature suffit à mes yeux, à mon cœur. Une félicité qui ne nuit à personne ne peut-elle être tolérée? quelqu'un a-t-il à me reprocher de l'avoir un moment

déçu par une fausse espérance? N'ai-je pas dit à Chrysostòme lui-même, lorsqu'il me déclara ses feux, dans cette place où je vois son corps, ne l'ai-je pas averti que ses peines seraient perdues, que je ne voulais, que je ne pouvais point aimer? Je n'en rendais pas moins justice à ses qualités estimables : je lui offris la douce amitié qui suffit aux cœurs innocens. Il repoussa ce sentiment pur, il regarda comme de la haine tout ce qui n'était point de l'amour; son désespoir l'a mis au tombeau. Est-ce moi qu'il faut accuser? En étant sincère, ai-je été coupable?

Bergers, je viens vous déclarer, à la face du ciel et devant ce cercueil, que ma liberté m'est chère, que j'en veux jouir à jamais. J'en acquis le droit en naissant, je l'emporterai dans la tombe. Cessez donc de vaines poursuites, cessez des plaintes injustes; et si ma beauté trop vantée est fatale à votre repos, fuyez, et laissez-moi le mien.

Après ces paroles, elle se retire et s'enfonce dans la montagne. Tout le monde demeura frappé de son esprit comme de ses charmes. Malgré ce qu'elle avait dit, quelques-uns,

qu'entraînait déjà le puissant attrait de sa vue, se préparaient à la suivre; mais don Quichotte se rappelant que l'honneur des belles était sous sa garde, porta la main sur son épée : Qu'aucun ne bouge, dit-il, s'il ne veut s'attirer mon indignation. Marcelle nous a prouvé dans son éloquent discours que la mort de Chrysostôme ne pouvait lui être imputée : hommage, honneur à sa beauté, mais respect à sa sagesse!

Soit à cause des menaces de Don Quichotte, ou des prières d'Ambroise, qui voulait achever les funérailles, personne ne suivit la bergère. Le corps du malheureux pasteur, baigné des larmes de ses amis, fut descendu dans la fosse. On la couvrit de rameaux, de guirlandes; et, sur la pierre qui la fermait, Ambroise écrivit ces mots :

Ci gît l'amant le plus fidèle;
L'amour seul causa son trépas :
Passant, tremble de voir Marcelle;
Pleure, mais ne l'arrête pas.

Les bergers se séparèrent, et Don Quichotte dit adieu à ceux qui l'avaient si bien reçu. Vivalde et son compagnon le pressèrent de

venir avec eux à Séville, en l'assurant qu'aucun lieu du monde n'était plus propre à lui fournir des aventures. Notre chevalier les remercia; mais il leur dit qu'il désirait auparavant de nettoyer ces montagnes de quelques malfaiteurs qui les infestaient. Les deux gentilshommes le laissèrent dans ces bonnes dispositions.

CHAPITRE XV.

Triste rencontre que fit Don Quichotte de muletiers très-impolis.

Cid Hamet Benengeli prétend que lorsque Don Quichotte refusa d'accompagner Vivalde à Séville, c'était parce qu'il avait le désir secret de courir après Marcelle et de lui offrir ses services. Il est certain qu'il la chercha long-temps, avec son écuyer, dans le bois où elle s'était retirée, et que, désespérant de la rencontrer, ils s'arrêtèrent, pour passer l'heure de la chaleur, dans une belle prairie qu'arrosait un petit ruisseau. Tous deux descendirent de leurs montures, laissèrent Rossinante et l'âne paître en liberté l'herbe fraîche, fouillèrent dans le bissac, et, sans cérémonie, mangèrent ensemble ce qu'ils y trouvèrent. Sancho ne s'était pas avisé de mettre des entraves à Rossinante; il le connaissait d'un naturel si chaste, si pacifique, que toutes les jumens des haras de Cordoue

n'auraient pas été capables de lui donner une mauvaise pensée. Mais la fortune, ou plutôt l'esprit tentateur, avait amené dans ce lieu une troupe de cavales galiciennes, conduites par des muletiers yangois, qui s'étaient arrêtés dans ces prés, selon leur usage, pour faire la méridienne.

Il arriva, l'on ne sait comment, que Rossinante, malgré sa pudeur et sa retenue, eut à peine senti les cavales, qu'il lui prit l'étrange fantaisie d'aller auprès d'elles faire le galant. Aussitôt, et sans demander la permission à son maître, il relève sa maigre encolure, prend un petit trot gaillard, et vient tourner, en se donnant des grâces, autour des jumens de Galice. Celles-ci, qui probablement n'étaient pas en train de jouer, le reçurent avec des ruades, brisèrent bientôt son harnais, sa selle, et laissèrent notre amoureux tout nu. Ce n'eût été rien, si les muletiers, en voyant de loin l'attentat de l'immodeste Rossinante, n'étaient accourus avec leurs pieux ferrés, et n'en avaient donné tant de coups au pauvre cheval qu'ils l'étendirent par terre. Déjà le héros et son écuyer accouraient à son

secours. Ami Sancho, disait Don Quichotte tout essoufflé, ces marauds-là ne sont pas chevaliers, tu peux m'aider à prendre vengeance de l'affront qu'ils osent faire à Rossinante. Eh! quelle diable de vengeance pouvons-nous prendre? répondit Sancho : ne voyez-vous pas qu'ils sont vingt? et nous ne sommes que deux; encore ces deux-là peut-être n'en valent-ils qu'un et demi. J'en vaux cent, reprit Don Quichotte, qui met l'épée à la main, tombe sur les Yangois, et, de son premier revers partageant le gilet de cuir que portait un des muletiers, lui ouvre le haut de l'épaule. Sancho veut alors imiter son maître, et faire voir le jour à sa lame.

Les Yangois, honteux de se voir battus par deux hommes seuls, eurent recours à leurs bâtons ferrés, enveloppèrent nos héros, et commencèrent à instrumenter sur eux de toutes leurs forces. Sancho fut le premier à bas; Don Quichotte, malgré son courage, ne tarda pas à le suivre, et vint tomber aux pieds de Rossinante. Les muletiers eurent peur de les avoir trop corrigés. Ils rassemblèrent promptement leurs cavales, et se hâtèrent

de partir, en laissant maître, valet, cheval, tous trois étendus sur la terre.

Le premier qui revint à lui fut le triste Sancho Pança, qui, d'une voix faible et dolente, s'écria: Seigneur Don Quichotte, ah! monseigneur Don Quichotte...! Que veux-tu, mon frère Sancho? répondit le chevalier avec un accent non moins lamentable. — Je voudrais, s'il était possible, que vous me donnassiez deux doigts de cet excellent breuvage de Fier-à-bras. Il est peut-être aussi bon pour les os rompus que pour les blessures. — Vraiment, mon ami, si j'en avais un peu, nous n'aurions pas besoin d'autre chose. Mais je te jure, foi de chevalier, qu'avant deux jours notre provision sera faite, ou je perdrai l'usage de mes mains. — Et quand croyez-vous, s'il vous plaît, que nous aurons l'usage de nos pieds? — Je l'ignore, mon pauvre ami. Je dois avouer cependant que tout ceci m'est arrivé par ma faute. Je me suis compromis avec des gens qui n'étaient point armés chevaliers; il était juste que je fusse puni de cette infraction à nos lois. Dorénavant, mon cher fils, suis bien l'avis que

je t'ai donné. Quand tu vois que nous sommes offensés par une canaille semblable, n'attends pas que je mette l'épée à la main; attaque tout seul ces coquins, et châtie-les à ton aise. Si des chevaliers viennent à leur secours, sois tranquille, je m'en charge alors; et tu connais assez, j'espère, la force de mon bras terrible. — Monsieur, je vous l'ai déjà dit, je n'aime pas du tout les querelles. Je suis bon homme, et j'ai une femme et des enfans. Personne ne pardonne aussi vite que moi les injures passées, présentes et futures : qu'elles me viennent de chevaliers ou de non chevaliers, cela m'est égal, je n'ai point de rancune. Ainsi ne vous attendez point que jamais il me reprenne envie de me servir de cette épée, que j'ai pour la première fois tirée assez mal à propos. — Que dis-tu donc, mon enfant? Si j'avais un peu plus d'haleine, et que la douleur de mes côtes me laissât parler librement, je te ferais comprendre combien tu t'abuses. Viens ici, misérable pécheur, et réponds-moi : lorsque le vent de la fortune, qui dans ce moment, je l'avoue, n'a pas l'air de nous être favorable, enflera tout à coup la voile de notre espérance,

et nous conduira dans le port de cette île que je t'ai promise, comment feras-tu, n'étant point chevalier, ne voulant point le devenir, n'ayant ni valeur ni courage, pour conserver tes états? Tu sais assez que dans les royaumes, dans les provinces nouvellement conquises, il est des esprits inquiets, indociles, remuans, toujours prêts à quelque nouvelle entreprise; il faut donc que le nouveau possesseur ait assez de sagesse pour les contenir, et surtout assez de courage pour les abattre.

Tout cela peut être, répliqua Sancho; mais je vous avoue qu'en ce moment j'ai plus besoin d'emplâtres que de conseils. Voyez si vous pouvez vous lever; ensuite nous tâcherons de mettre sur ses pieds Rossinante, quoiqu'il ne le mérite guère, après ce qu'il nous a valu. Je ne l'aurais jamais pensé de lui, que je croyais si modeste, si chaste! On a bien raison de dire qu'il faut du temps pour connaître son monde. C'est comme vous, monsieur : qui aurait imaginé, après la belle bataille que vous avez gagnée contre le Biscayen errant, qu'il tomberait sur vos épaules cette grêle de coups de bâton?—Ah! j'en mourrais

de douleur, mon ami, si je ne savais que ces accidens sont attachés à notre profession. — Diable! vous ne m'aviez pas dit que c'étaient là les revenant-bons du métier. Les reçoit-on souvent, s'il vous plaît? Je vous préviens que s'il nous en arrive un second, nous ne serons pas en état de profiter du troisième. — Hélas, Sancho, la vertu des chevaliers n'est que trop souvent éprouvée. A la veille d'être empereurs, ils sont quelquefois assommés. Le fameux Amadis de Gaule ne se vit-il pas au pouvoir de l'enchanteur Arcalaüs, qui le fit attacher à une colonne, et lui donna cent coups d'étrivières? J'ai su, moi, d'un auteur secret, que le chevalier du Soleil, étant tombé dans une trappe, se trouva sous terre enchaîné au milieu de ses ennemis, et que là on lui donna un lavement de neige et de sable, qui manqua de le faire crever. Je peux me consoler, ce me semble, en songeant que tant de héros ont reçu des affronts encore plus cruels que celui-ci; car enfin, à bien examiner la chose, ce n'est pas des coups de bâton que nous avons reçus : c'étaient des coups de pieux ferrés; ce qui est fort différent. — Ma

foi, monsieur, peu m'importe : je n'ai pas eu le temps d'y prendre garde. A peine avais-je tiré ma diable d'épée que je me suis senti par terre, dans l'endroit où je suis encore. — Allons, mon fils, relevons-nous, et allons secourir ce pauvre Rossinante, qui n'a pas eu la moindre part de notre disgrâce. — Pardi! c'était juste; n'est-il pas aussi chevalier errant? Ce qui me fait plaisir, c'est que mon âne s'en est tiré sans qu'il lui en coûte un seul poil. — La fortune, comme tu vois, laisse toujours une ressource dans les malheurs. Au défaut de Rossinante, ton âne pourra me porter dans quelque château où l'on pansera mes blessures, et je ne tiendrai point à déshonneur cette monture; car je me rappelle d'avoir lu que le nourricier de Bacchus, le bon Silène, fit son entrée dans la ville aux cent portes, monté sur le plus bel âne du monde. — Ce monsieur Silène pouvait apparemment s'y tenir droit; mais je doute que vous puissiez aller autrement que de travers et placé comme un sac de bled. — Nous irons comme nous pourrons, Sancho; il est toujours honorable de revenir blessé d'un combat. Lève-toi donc,

amène ton âne, et sortons de ces déserts avant la nuit.

Le pauvre écuyer fit alors un effort pour quitter la terre; et, poussant plus de cent soupirs, autant de *ouf!* autant de *aïe!* entremêlés de malédictions contre celui qui l'avait mené là, il parvint à se mettre sur ses pieds, restant à moitié chemin, courbé comme un arc de Turquie. Dans cette position, il marcha vers son âne, qui, seul heureux de l'aventure, s'en donnait à plaisir dans le pré. De là, le triste Sancho s'en revint à Rossinante, à qui la parole seule manquait pour se plaindre autant que son maître. L'écuyer parvint à le relever; ensuite il plaça Don Quichotte sur l'âne, attacha Rossinante à la queue, et, prenant à sa main le licou, s'achemina vers la grande route. Au bout d'une petite lieue, ils découvrirent une hôtellerie, que notre héros, selon sa coutume, ne manqua pas de prendre pour un château. L'écuyer avait beau répéter que ce n'était qu'une auberge, le maître soutenait son dire; et la dispute durait encore, lorsque Sancho entra sous la porte avec son petit convoi.

CHAPITRE XVI.

Aventures de l'hôtellerie.

L'AUBERGISTE, en voyant cet homme placé de travers sur un âne, se pressa de demander à Sancho quel mal il avait. L'écuyer lui répondit que ce n'était rien, qu'il était seulement tombé du haut d'une montagne en bas, et que ses côtes en étaient un peu froissées. La femme de l'aubergiste, par un hasard assez rare, était bonne, charitable, et prompte à s'intéresser aux maux d'autrui. Elle accourut pour soigner Don Quichotte, avec sa fille de quinze à seize ans, bien faite et assez jolie. Il y avait encore dans l'hôtellerie une jeune servante asturienne, dont la figure était remarquable. Son visage, plus large que long, tenait à une tête aplatie; son nez était camard, un de ses yeux louche, et l'autre malade. Elle réparait à la vérité ces petites imperfections par les agrémens de sa taille, qui n'avait guère moins de trois pieds de haut; et ses épaules,

s'élevant en voûte au-dessus du cou, la forçaient de regarder à terre. Cette aimable personne aida la fille de l'hôtesse à dresser pour Don Quichotte, dans une espèce de grenier où l'on mettait de la paille, un lit formé de quatre planches non rabotées, posées sur deux bancs inégaux, d'un matelas plus dur que les planches mêmes, de deux draps de toile de navire, et d'une couverture dont on pouvait compter les fils. Ce fut dans ce mauvais lit que se coucha Don Quichotte : aussitôt l'hôtesse et sa fille, éclairées par Maritorne, c'était le nom de l'Asturienne, vinrent lui mettre des emplâtres depuis la tête jusqu'aux pieds.

En voyant les contusions dont notre héros était couvert, l'hôtesse dit à Sancho que cela ressemblait plus à des coups qu'à une chute. Ce ne sont pourtant point des coups, répondit le discret écuyer; mais c'est que la montagne avait beaucoup de rochers, dont chaque pointe a fait sa meurtrissure. Je vous serais obligé, madame, ajouta-t-il à voix basse, de vous arranger de manière qu'il vous restât quelques emplâtres; il me semble que les reins

me font mal. Vous êtes donc tombé aussi? reprit l'hôtesse. — Non, je ne suis pas tombé; mais quand j'ai vu la chute de mon maître, j'ai senti une si grande émotion que tout mon corps en est resté brisé, comme si l'on m'eût donné cent coups de bâton. Je n'en suis pas étonnée, répondit la fille de l'hôtesse; j'ai souvent rêvé que je me jetais du haut d'un clocher en bas, et en m'éveillant je me trouvais aussi rompue que si le songe eût été véritable. Voilà ce que c'est, répondit Sancho; la seule différence qu'il y ait, c'est que je ne rêvais pas, que j'étais encore mieux éveillé que je ne suis, et que cependant mes épaules ne sont guère en meilleur état que celles de mon maître. Comment s'appelle votre maître? interrompit Maritorne. — Don Quichotte de la Manche, chevalier errant, des meilleurs et des plus braves qu'on ait vus. Qu'est-ce que c'est, reprit l'Asturienne, qu'un chevalier errant? — Pardi! ma pauvre sœur, vous êtes donc bien neuve, si vous ignorez encore cela. Un chevalier errant est une chose toujours à même d'être empereur ou roué de coups; aujourd'hui manquant de tout, demain pouvant dis-

poser de trois ou quatre royaumes qu'il donne à son écuyer. Comment se fait-il, dit l'hôtesse, qu'appartenant à un si grand seigneur, vous n'ayez pas déjà quelque bon comté? — Patience, madame! depuis un mois tout au plus nous cherchons les aventures, et nous n'avons pas encore rencontré de celles-là; mais si monseigneur Don Quichotte guérit de ces blessures-ci, ou, pour mieux dire, de cette chute, je vous réponds que je ne troquerais pas mes espérances pour le meilleur duché d'Espagne.

Don Quichotte, qui jusqu'alors avait écouté cette conversation, fit un effort pour se relever sur son lit; et prenant la main de l'hôtesse : Belle châtelaine, dit-il, ne regardez pas comme un hasard peu important celui qui m'amène chez vous. La modestie me défend de vous instruire de ce que je suis; c'est à mon écuyer de le faire. Je me borne à vous remercier de vos soins; ils ne sortiront jamais de ma mémoire reconnaissante. Eh! plût au ciel que le redoutable amour, qui règle à son gré nos destinées, ne m'eût pas rendu dès long-temps l'esclave d'une belle ingrate

dont mon cœur sait trop bien le nom! les yeux brillans du jeune objet que j'admire deviendraient mes seuls souverains.

L'hôtesse, sa fille, et la gentille Maritorne, se regardaient toutes trois en écoutant ce discours, qu'elles n'entendaient non plus que du grec. Elles se doutèrent pourtant qu'il n'était qu'agréable pour elles, et s'efforcèrent d'y répondre par des politesses en langage d'hôtellerie. Pendant ce temps, l'Asturienne pansait Sancho, qui n'en avait pas moins besoin que son maître.

Dans ce même grenier où l'on avait couché Don Quichotte, logeait aussi un muletier d'Arevallo, qui, des bâts et des couvertures de ses mulets, s'était fait un lit beaucoup meilleur que celui du chevalier. Sancho, tout auprès de son maître, avait arrangé le sien, composé d'une natte de joncs, et d'une couverture anciennement de laine. Le lit de Don Quichotte était le premier du côté de la porte; ensuite celui de Sancho; plus loin, celui du muletier. Benengeli n'omet aucun de ces détails, à l'exemple de certains historiens qui croiraient tout perdu s'ils n'instruisaient leur

lecteur de la plus petite particularité. L'Asturienne Maritorne avait promis au muletier de venir causer avec lui quand tout le monde serait couché. On dit de cette scrupuleuse fille, que jamais, dans tout le cours de sa vie, elle ne manqua de tenir de semblables promesses, les eût-elles données sans témoins. Aussi se vantait-elle bien d'être née demoiselle; et elle ne pensait pas avoir dérogé en devenant servante d'hôtellerie, parce que c'étaient des malheurs arrivés à sa famille qui l'avaient forcée à prendre cet état. Le muletier, après avoir donné à souper à ses mulets, était venu se coucher dans son bon lit, en attendant la ponctuelle Maritorne. Sancho, couvert d'emplâtres, était dans le sien, et tâchait de s'endormir, malgré la douleur de ses côtes; Don Quichotte, qui sentait encore plus de mal, avait les yeux ouverts comme un lièvre.

Toute l'hôtellerie était dans un repos profond; une seule lampe y brûlait, pendue sous la grande porte. Ce silence, ces ténèbres, et l'habitude où était notre héros de s'occuper sans cesse des livres qu'il avait lus, lui firent

venir à l'esprit l'idée la plus étrange. Il s'imagina que la jeune fille de l'aubergiste, qui à ses yeux était la fille du seigneur châtelain, éprise de sa bonne mine, de ses charmes, de sa valeur, devait venir le trouver dans la nuit, pour lui déclarer sa tendre passion. Inquiet, tourmenté du péril qui menaçait sa fidélité, il s'encourageait lui-même et se promettait de ne point manquer à la foi promise à Dulcinée, quand même la reine Genièvre, avec sa dame Quintagnone, viendrait éprouver sa vertu. Précisément dans ce même instant Maritorne se mettait en marche, nu-pieds, en chemise, sans autre ornement qu'un mauvais bonnet de futaine qui retenait ses cheveux. Elle arrive à pas de loup, marchant doucement sur l'orteil. Don Quichotte l'entendit dès la porte; et, s'asseyant sur son lit, malgré ses emplâtres, malgré ses douleurs, il avance doucement les bras pour recevoir la jeune beauté qui, d'un pied craintif, les mains en avant, cherchait à tâtons, dans l'obscurité, le lit de son muletier. La pauvre Asturienne alla tomber juste entre les bras de Don Quichotte. Celui-ci la saisit avec force

par le poignet, la tire à lui, sans qu'elle ose souffler, et la fait asseoir sur son lit. La chemise de Maritorne, qui était d'une toile à sacs, parut à notre héros le plus fin tissu de lin; des morceaux de verre enfilés qu'elle portait à ses bras lui semblèrent des bracelets de perles orientales; et ses cheveux forts et crépus devinrent de longues tresses d'or relevées par la main des Grâces.

O déesse de la beauté! lui dit-il d'une voix basse et tendre, que n'est-il en mon pouvoir de reconnaître tant d'amour! mais la fortune, qui se joue souvent des héros, me réduit dans ce moment à un état de souffrance bien peu digne de votre bonté. Un autre obstacle non moins grand, c'est la foi que mon cœur a jurée à l'adorable Dulcinée, maîtresse unique de ce cœur fidèle. Ah! sans les sermens que j'ai faits, soyez sûre, beauté suprême, que je mériterais sans doute la faveur que je reçois. A tout cela Maritorne ne répondait pas un seul mot, et suait à grosses gouttes des efforts qu'elle faisait pour échapper à Don Quichotte.

Pendant ce temps, le bon muletier, que l'amour tenait éveillé, avait entendu la porte

s'ouvrir. Inquiet de ne pas voir arriver sa chère Asturienne, il se lève doucement, et s'approche du lit de Don Quichotte, où certain chuchotement qu'il ne pouvait distinguer commençait à lui déplaire. Il reconnut bientôt que c'était sa Maritorne que notre héros retenait : ne se possédant plus de colère, il élève son poing fermé de toute la hauteur de son bras, et en décharge un coup terrible, juste sur les deux mâchoires de l'amoureux chevalier. Non content de cette vengeance, il s'élance sur le lit, qu'il parcourt dans toute sa longueur en foulant Don Quichotte sous ses larges pieds. Le malheureux lit, qui n'était pas trop assuré, ne peut soutenir cette double charge : il craque, se brise et tombe par terre. Ce bruit éveille l'aubergiste, qui appelle promptement Maritorne; et, voyant qu'elle ne répondait point, il court allumer une lampe, se doutant bien que c'était quelque tour de la demoiselle Asturienne. Celle-ci, à la voix de son maître, qu'elle redoutait beaucoup, ne trouva rien de mieux, pour se cacher, que d'aller se blottir dans le lit de Sancho, qui dormait profondément. L'auber-

giste arrive en criant : Où es-tu, coquine, où es-tu? Maritorne, plus effrayée, s'était ramassée en un peloton presque sur l'estomac de l'écuyer, qui, à demi réveillé, se sentant étouffer par ce poids énorme, crut avoir le cauchemar, et commença par donner à droite et à gauche de grands coups de poings qui tombèrent sur Maritorne. La pauvre fille perdit patience; et, sans songer davantage à se cacher, elle rendit les coups à Sancho. Celui-ci se relève alors, saisit à bras-le-corps l'Asturienne, et commence avec elle une lutte qui n'était plaisante que pour les témoins. Le muletier, à qui la lampe de l'aubergiste fit voir la manière dont on traitait sa dame, laissa Don Quichotte pour courir vers elle : l'aubergiste y courait aussi, mais dans une intention différente; de sorte que le muletier frappait Sancho; Sancho, Maritorne; Maritorne, Sancho; l'aubergiste, Maritorne; et tous avec tant de courage et de précipitation, qu'un coup n'attendait pas l'autre. Pour comble de malheur, la lampe s'éteignit; et le tapage, le tumulte, le combat, n'en devinrent que plus terribles. Un archer de la sainte Hermandad, logé dans l'hô-

tellerie, entendant tout ce tintamarre, se leva, prit sa baguette, la boîte de fer-blanc où étaient ses titres; et, entrant dans la chambre sans y voir goutte, se mit à crier : Force à la justice! respect à la sainte Hermandad! Le premier qui tomba sous sa main fut l'infortuné Don Quichotte, demeuré presque évanoui dans les débris de son lit. L'archer, à tâtons, le prit par la barbe; et, ne le sentant point remuer, il cria plus fort : Qu'on ferme les portes, on a tué un homme ici; arrêtez, arrêtez les meurtriers. Ces paroles firent peur à tout le monde. La bataille aussitôt cessa. Chacun se retira sans dire mot, l'aubergiste dans sa chambre, le muletier sur ses bâts, Maritorne dans son lit. Les seuls Don Quichotte et Sancho demeurèrent où ils étaient. L'archer voulut aller chercher de la lumière pour prendre les délinquans; mais l'aubergiste, en rentrant chez lui, avait exprès éteint la lampe de la porte: l'archer fut obligé de revenir à la cheminée, où il souffla pendant une heure avant de pouvoir rallumer du feu.

CHAPITRE XVII.

Suite des travaux innombrables de Don Quichotte et de son écuyer dans la fatale hôtellerie.

Don Quichotte, un peu revenu de son étourdissement, commença d'un ton de voix lamentable à s'écrier : Mon ami Sancho, dors-tu? dors-tu, mon ami Sancho? Eh morbleu! qui pourrait dormir, répondit Sancho en colère, quand tous les diables d'enfer sont déchaînés contre moi! — Ah! tu n'en dois pas douter, mon cher enfant; ou je ne m'y connais pas, ou ce château est enchanté. Mais écoute, je veux te révéler un grand secret; commence par me jurer que tu le garderas jusqu'à la mort. — Dites, monsieur; je vous le jure. — Ma délicatesse exige que je sois bien sûr que tu seras fidèle à ton serment; puis-je y compter, mon ami? — Eh! oui, sans doute, je vous jure de n'en jamais parler, tant que vous vivrez : puissé-je bientôt avoir la langue libre! — O mon fils, t'ai-je

fait assez de mal pour te forcer à désirer mon trépas? — Ce n'est pas cela que j'entends; mais c'est que je n'aime pas à garder des secrets, j'ai toujours peur de les perdre. — Je m'en fie à ton amitié. Tu sauras donc que cette nuit même il m'est arrivé la plus belle, la plus heureuse des aventures. La fille du seigneur de ce château m'est venue trouver. Je ne puis te dire combien de grâces, d'esprit, de beauté, brillent dans toute sa personne. Elle possède encore d'autres charmes, dont je dois m'interdire l'éloge pour ne pas manquer à la foi promise à ma chère Dulcinée. Qu'il te suffise de savoir qu'à l'instant même où j'étais avec cette jeune princesse dans la conversation la plus tendre, sans que j'aie rien entendu, sans que j'aie rien pu voir, une main, mais une main qui doit tenir au bras terrible de quelque géant, m'est tombée sur les mâchoires d'une force épouvantable. Ensuite, je ne sais qui, je ne sais quoi, m'a tellement foulé, tellement moulu, que je suis dans un état pire que celui où me laissèrent ces muletiers insolens. Je conclus de là, mon ami, que quelque Maure enchanté garde le

trésor de beauté de cette aimable demoiselle, et que ce trésor n'est pas pour moi. — Ni pour moi non plus, j'en réponds; car plus de quatre cents Maures se sont tellement exercés sur ma peau, que les pieux des Yangois n'étaient que des roses en comparaison. Comment pouvez-vous appeler cela une heureuse et belle aventure? Au moins votre seigneurie a-t-elle eu le plaisir de tenir dans ses bras cette superbe beauté; mais l'on me rouait de coups pendant ce temps. Diable soit de moi et de la mère qui m'a mis au monde! Je ne suis point chevalier errant, je ne veux pas l'être; et, de toutes leurs malencontres, je reçois toujours la plus grosse part. — Comment donc, mon fils! est-ce que l'on t'a battu? — Eh! par là sambleu! je vous le dis depuis une heure. — Ne t'en inquiète pas, crois-moi; car je vais faire tout à l'heure mon excellent baume de Fier-à-bras, avec lequel nous serons guéris dans un clin d'œil.

Dans ce moment arriva l'archer, qui avait enfin allumé sa lampe. Surpris, au lieu d'un homme assassiné, de trouver deux personnes causant ensemble paisiblement, il s'approcha

de Don Quichotte, et lui dit : Bonhomme, comment allez-vous? Rustre que vous êtes, répondit le héros, est-ce l'usage de votre pays de parler ainsi aux chevaliers errans? L'archer, naturellement colère, se fâcha de la remontrance; et, dans son premier mouvement, il jeta sa lampe à la tête du malheureux Don Quichotte, après quoi il se retira. Monsieur, reprit alors Sancho, n'est-ce pas là le Maure enchanté? Si j'en juge par sa mauvaise mine, je crois que c'est lui qui garde le trésor de beauté pour d'autres, et pour nous ses poings et ses lampes. Je le pense comme toi, répondit le patient Don Quichotte : mais que veux-tu faire contre des enchantemens? ce sont des choses fantastiques dont on ne peut se venger. Le meilleur parti qui nous reste à prendre, c'est de te lever si tu peux, et d'aller demander à l'alcade de cette forteresse qu'il te donne un peu d'huile, du sel, du vin et du romarin. Je ferai sur-le-champ ce merveilleux baume dont nous avons un si grand besoin.

Sancho se leva, malgré ses douleurs; et, s'en allant à tâtons chercher l'aubergiste, il

rencontra sur sa route l'archer, qui écoutait à la porte. Monsieur, lui dit-il, qui que vous soyez, ayez la charitable bonté de nous donner un peu de romarin, avec du vin, du sel et de l'huile, pour guérir un des meilleurs chevaliers errans de la terre, que le Maure enchanté de cette hôtellerie a blessé fort grièvement. A ce discours, l'archer ne douta plus que Sancho n'eût perdu l'esprit. Comme le jour commençait à paraître, il appela l'aubergiste, qui donna de bon cœur ce que demandait l'écuyer. Sancho se hâta de le porter à son maître. Celui-ci mêla le tout ensemble; ordonna qu'on le fît bouillir; et, au défaut d'une fiole qu'on ne put trouver dans l'auberge, l'hôte lui fit présent volontiers d'une burette de fer-blanc dans laquelle il mettait son huile. Don Quichotte y transvasa la potion, et dit ensuite sur la burette une centaine de *Pater*, d'*Ave Maria*, de *Credo*, accompagnant chaque prière de signes de croix et de bénédictions. Quand cela fut fait, impatient d'éprouver la vertu du baume, il avala sans s'arrêter tout ce qui n'avait pu entrer dans la burette, c'est-à-dire une demi-pinte. L'effet

fut prompt, et semblable à celui d'un fort émétique. Une abondante sueur en fut la suite; et un sommeil de trois bonnes heures répara si bien les forces du chevalier, que, se réveillant presque guéri de ses maux, il ne douta point que son baume n'eût opéré ce miracle, et que désormais, avec sa burette, il ne pût affronter tous les périls.

Sancho, émerveillé de la cure, se mit aussitôt à prier son maître de lui donner un peu de ce baume qui guérissait en si peu de temps. Don Quichotte y consentit; et l'écuyer, tenant la burette à deux mains, se dépêcha d'en avaler presque autant qu'en avait bu notre héros. Mais la dose apparemment était trop faible pour Sancho. Le malheureux sentit seulement une si violente colique, de si douloureuses tranchées, qu'il se crut à sa dernière heure. Il poussait des cris, se roulait par terre, en jurant et contre le baume et contre le traître qui le lui avait donné. Mon cher ami, disait Don Quichotte, je crois que tout ceci ne vient que de ce que tu n'es pas armé chevalier. Ce n'est que pour eux vraisemblablement que ce breuvage est salutaire. Eh! que

ne le disiez-vous donc? s'écriait Sancho presque à l'agonie; il est bien temps de m'en avertir!

Enfin ses douleurs se calmèrent; et sans être aussi bien guéri que son maître, Sancho se vit délivré de ses mortelles angoisses. Don Quichotte, d'autant plus pressé de retourner chercher les aventures, qu'il ne redoutait plus rien, muni du baume de Fier-à-bras, alla lui-même seller Rossinante, mit le bât sur l'âne, et vint aider à monter dessus son convalescent écuyer. Bientôt à cheval, il appelle l'hôte, qui, entouré de sa famille et d'une vingtaine de personnes, l'examinait avec autant de surprise que d'attention : Seigneur alcade, lui dit-il avec beaucoup de gravité, recevez mes remercîmens pour la courtoisie avec laquelle vous m'avez reçu dans votre château; rien ne peut me faire oublier l'extrême bonté qu'on m'a témoignée. En disant ces mots, il lance un coup d'œil à la jeune fille de l'hôte, et pousse un profond soupir. Seigneur alcade, reprend-il, pour vous en marquer ma reconnaissance, je vous demande de me dire si vous avez reçu quelque outrage,

si quelqu'un vous a fait quelque tort. Mon noble métier est de les venger. Ainsi, voyez, cherchez dans votre mémoire si vous n'avez pas à vous plaindre de quelque offense, de quelque injure, et soyez certain qu'avant peu je vous en ferai rendre raison.

Monsieur le chevalier, répondit l'hôte, je n'ai point du tout besoin que votre seigneurie me venge d'aucune offense; mais j'ai besoin que vous me payiez la dépense que vous avez faite cette nuit dans mon auberge, ainsi que la paille et l'orge que vos bêtes ont mangées. Comment! reprit Don Quichotte, est-ce que ceci est une auberge? — Très-achalandée, heureusement. — Cela est singulier; j'avais toujours cru que c'était un fort beau château: mais, au surplus, peu importe. Quant au paiement que vous demandez, vous trouverez bon sûrement que je ne contrevienne pas aux règles de la chevalerie errante, dont la première est de ne jamais payer dans les auberges, attendu qu'on est obligé de recevoir et d'héberger les chevaliers, en récompense des peines innombrables qu'ils se donnent, le jour, la nuit, l'hiver, l'été, par la chaleur,

par la neige, pour le service du public. — Je m'embarrasse peu de tout cela, monsieur; payez-moi ce que vous me devez, et laissez là tous vos contes de chevalerie, qui ne font point du tout mon compte. — Vous êtes un sot, mon ami, et ne savez pas remplir les beaux devoirs de l'hospitalité. En prononçant ces derniers mots, Don Quichotte pique des deux, et sort de l'hôtellerie sans que personne l'arrête, et sans songer à regarder si son écuyer le suivait.

L'aubergiste, le voyant parti, courut aussitôt à Sancho en renouvelant sa demande; mais l'écuyer répondit qu'en qualité d'écuyer errant la même loi qui défendait à son maître de payer dans les auberges le lui défendait aussi. L'hôte eut beau crier, menacer; l'obstiné Sancho répétait toujours que, dût-il lui en coûter la vie, il ne donnerait pas un sou, de peur que les écuyers futurs ne lui reprochassent un jour d'avoir laissé perdre un droit si précieux. Malheureusement il y avait alors dans l'hôtellerie cinq ou six jeunes garçons de Ségovie et de Séville, aimant à rire et à se réjouir, surtout aux dépens d'autrui.

D'un commun accord ils approchent de Sancho, le descendent de dessus son âne, envoient chercher une couverture dont chacun saisit un des quatre coins, placent au milieu le pauvre écuyer, et se divertissent à le faire voler à quinze ou vingt pieds de terre, le recevant et le renvoyant à peu près comme un gros ballon. Les cris du malheureux berné arrivèrent jusqu'à son maître, qui, revenant sur ses pas, fit prendre à Rossinante un pénible galop jusqu'à la porte de l'hôtellerie. L'hôte n'avait pas manqué de la fermer en dedans. Don Quichotte, en faisant le tour des murs pour chercher une autre entrée, aperçut son triste écuyer allant et venant dans les airs avec tant de grâce et tant de prestesse, que, sans la colère qui le suffoquait, il n'aurait pu s'empêcher d'en rire. Il essaya plusieurs fois de monter de son cheval sur la muraille; mais ses contusions lui en ôtaient la force. Obligé de demeurer paisible spectateur de la scène, il s'en dédommagea par les reproches, les injures épouvantables, qu'il adressait de loin aux berneurs. Ceux-ci ne s'en embarrassaient guère, et n'en conti-

nuaient pas moins à faire sauter le malheureux, jusqu'à ce que, fatigués eux-mêmes d'un jeu qui leur plaisait si fort, ils le remirent sur son âne. Maritorne, émue de compassion, courut au puits remplir un pot d'eau fraîche, qu'elle revint lui présenter. Sancho le portait à sa bouche lorsque Don Quichotte lui cria de loin : Prends garde, mon fils, prends garde; ne bois point de cette eau perfide qui te donnerait la mort. Songe que j'ai ici le divin baume dont une seule goutte te guérira. En disant ces paroles, il montrait la burette. Sancho, le regardant en dessous et de travers, lui répondit : Avez-vous oublié que je ne suis pas chevalier? gardez votre chien de breuvage, et me laissez en repos. Il but alors ce que lui offrait la charitable Maritorne; mais s'apercevant que c'était de l'eau, il fit la grimace, et pria l'Asturienne de lui donner un peu de vin, ce qu'elle fit volontiers, même en le payant sur ses gages; car dans le fond elle était bonne, et ne pouvait rien refuser de tout ce qu'on lui demandait. L'aubergiste ouvrit les deux battans à Sancho, qui donna des talons à son âne, et sortit fort

satisfait au fond du cœur de n'avoir pas payé un sou. Il est vrai que le trouble où il était l'empêcha de s'apercevoir qu'il oubliait son bissac. L'hôte, quand il fut dehors, voulait refermer la porte; mais il en fut empêché par les jeunes berneurs, qui n'auraient pas craint Don Quichotte, quand bien même il eût été chevalier de la table ronde.

CHAPITRE XVIII.

Entretien de nos deux héros, avec d'autres aventures importantes.

Sancho rejoignit son maître, si faible, si abattu, qu'il pouvait à peine faire aller son âne. Ami, lui dit Don Quichotte, c'est à présent que je suis certain que ce château, ou cette auberge, est assurément enchanté. Ceux qui se sont joués de toi d'une manière si atroce ne peuvent être que des fantômes; car, lorsque j'ai voulu franchir la muraille pour aller te secourir, il ne m'a jamais été possible de remuer de mon cheval. Sans cela je te réponds bien que j'aurais vengé ton injure d'une épouvantable manière. Mort de ma vie! reprit l'écuyer, si vous aviez vu ces gens-là d'aussi près que moi, vous ne les prendriez pas pour des fantômes : ils ne sont que trop en chair et en os. Allez, personne ne sait aussi bien que moi qu'il n'y a point d'enchantemens dans tout cela; et je vois clair comme le jour que

si nous continuons à chercher les aventures, nous en trouverons de si bonnes, que notre peau y restera. Le meilleur serait de nous en retourner dans notre village, à présent que voici la moisson, d'y faire valoir notre bien, sans aller, comme nous allons, en tombant toujours de fièvre en chaud mal. — Mon pauvre Sancho, je te le répète, tu n'entends rien à la chevalerie. Qu'est-ce que toutes ces misères-là auprès de la gloire qui nous attend? Tu ne comprends donc pas le plaisir extrême de vaincre, de triompher dans un combat? —Comment voulez-vous que je le comprenne? Depuis que nous sommes chevaliers errans, c'est-à-dire votre seigneurie, car, pour moi, je n'ai pas cet honneur, nous n'avons vaincu personne, si ce n'est le Biscayen, encore vous en a-t-il coûté la moitié de votre oreille. Depuis ce jour, tout a été coups de bâton sur coups de bâton, et gourmades sur gourmades; j'ai eu, à la vérité, de plus que vous, l'avantage d'être berné : dans tout cela je ne vois pas le mot pour rire. — Tout ira mieux, mon enfant; car je vais tâcher de me procurer quelque épée comme celle d'Amadis, avec la-

quelle on brise, on détruit toutes sortes d'enchantemens.—Je suis si chanceux que, quand vous aurez cette épée-là, il en sera tout comme du baume; elle ne pourra être utile qu'à ceux qui sont armés chevaliers.

Ils en étaient là de leur entretien, lorsque Don Quichotte aperçut de loin un grand nuage de poussière. Sancho, dit-il, enfin le voici, ce jour que la fortune me réservait, ce beau jour où mon courage va m'acquérir une gloire immortelle. Vois-tu là-bas ce tourbillon? C'est une innombrable armée composée de toutes les nations du monde. A ce compte-là, répondit Sancho, il doit y en avoir deux; car de cet autre côté voilà le même tourbillon. Don Quichotte, se retournant, vit que Sancho disait vrai, et ne douta plus que ce ne fussent deux grandes armées qui marchaient l'une contre l'autre. C'étaient deux troupeaux de moutons qui venaient par deux chemins opposés, et qui élevaient autour d'eux une poussière si épaisse, qu'il était impossible de les reconnaître, à moins que d'en être tout près.

Don Quichotte, transporté de joie, répé-

tait avec tant d'assurance que c'étaient deux armées, que Sancho finit par le croire, et lui dit : Eh bien! monsieur, qu'avons-nous à faire là ? Ce que nous avons à faire, reprit le chevalier déjà hors de lui ; prendre le parti le plus juste : et je vais, en peu de mots, t'expliquer ce dont il s'agit.

Ceux qui viennent ici vis-à-vis de nous suivent les enseignes de l'empereur Alifanfaron, souverain de la grande île de Taprobane. Les autres, qui s'avancent par là, sont les guerriers de son ennemi, le puissant roi des Garamantes, Pentapolin au bras retroussé, ainsi nommé, parce que, dans les batailles, on le voit toujours le bras nu. Oui, dit Sancho : mais pourquoi ces messieurs s'en veulent-ils? Par la raison, reprit Don Quichotte, que cet Alifanfaron, qui est un damné de païen, est devenu amoureux de la fille de Pentapolin, qui est jeune, belle, et chrétienne. Tu sens bien que Pentapolin ne veut pas donner sa fille à un roi mahométan, et qu'il exige qu'Alifanfaron commence par se faire baptiser. — Par ma barbe! il a raison, Pentapolin ; et je l'aiderai tant que je pourrai.—Tu

feras ton devoir, Sancho : je te préviens que, pour combattre en bataille rangée, il n'est point du tout nécessaire d'avoir été armé chevalier. — C'est bon ; je suis pour Pentapolin. Tout ce qui m'inquiète, c'est mon âne. Je ne peux guère aller me fourrer avec lui parmi tant de cavalerie, et je voudrais le mettre dans un endroit où je sois sûr de le retrouver quand la chose sera finie. — Ne t'en embarrasse point, mon ami ; qu'il se perde ou non, peu importe : nous aurons après la victoire tant de chevaux à choisir, que Rosinante lui-même court de grands risques d'être échangé. Mais je veux te faire connaître les principaux chevaliers qui font la force de ces deux armées. Viens les voir avec moi sur cette colline.

Tous deux gagnèrent alors une petite hauteur d'où ils auraient fort bien distingué les troupeaux, sans la poussière qui les leur dérobait. Là Don Quichotte, voyant ce que lui peignait son imagination, commença ce beau discours, en indiquant avec la main tous les objets qu'il montrait à Sancho :

Ce chevalier, dit-il, que tu vois avec une armure d'or, et qui porte sur son bouclier

un lion couché près d'une bergère, c'est le valeureux Laurcalque, seigneur et prince du Pont d'argent. Celui-là dont l'écu est bleu avec ces trois couronnes blanches, c'est le redoutable Micocolembo, duc de la grande Quirocie. Tu dois remarquer près de lui, à droite, ce géant terrible et farouche : c'est le fameux Brandabarbaran, souverain des trois Arabies. Il est toujours couvert d'une peau de serpent, et son bouclier est une des portes de ce temple des Philistins que Samson détruisit en mourant. Tourne à présent par ici ; et là, devant toi, à la tête de l'autre armée, tu vois le brave Timonel de Carcassonne, prince de la nouvelle Biscaye, qui porte écartelé d'azur, de sinople, d'or et d'argent. Remarque, remarque sur le cimier de Timonel ce beau chat de couleur fauve, au bas duquel est écrit *Miau*, première syllabe du nom de sa dame, la charmante et belle Miauline, fille du duc des Algarves. Cet autre qui passe dans ce moment sur cette belle jument tigrée, et qui porte des armes blanches, c'est un Français, nouveau chevalier, appelé Pierre Pepin, seigneur et baron d'Utrique. Plus loin,

celui que tu vois avec les talons ferrés, monté sur ce cheval sauvage, c'est le puissant duc de Nervie, Aspergifilardo du Bocage, qui porte une asperge sur son écu, avec cette devise espagnole : *De moi-même je renais.* Enfin Don Quichotte nomma plus de cent chevaliers de l'une et l'autre armée, en donnant à chacun des armes, des couleurs, des emblèmes différens; et, sans reprendre un instant haleine, il poursuivit de la sorte :

A présent, ami, je dois te montrer les différentes nations qui vont ensanglanter ces plaines. Tu vois d'abord là, en première ligne, ceux qui boivent les eaux du fameux Xanthe; les habitans de l'Atlas et des campagnes de Massilie; ceux qui recueillent l'or de l'Arabie heureuse, et ceux qui jouissent des ombrages frais du limpide Thermodon; ceux qui détournent dans leurs champs fertiles les trésors du riche Pactole; les Numides trop souvent perfides; les Perses adroits à tirer de l'arc; les Parthes qui combattent en fuyant; les Arabes errans sous des tentes; les Scythes indomptés et cruels; les Éthiopiens aux lèvres percées; et une infinité d'autres peuples,

dont je reconnais bien les visages, mais dont je ne puis me rappeler les noms. Dans l'autre armée, ici, de ce côté, tu vois les braves guerriers qui s'abreuvent dans les eaux rapides du Bétis bordé d'oliviers; ceux qui se baignent dans les flots célèbres du Tage qui roule de l'or; et les possesseurs des rives heureuses qu'arrose le salubre Xénil; et ceux à qui les champs tartésiens fournissent d'abondans pâturages; et ceux qui trouvent un nouvel Élysée dans les délicieuses prairies de l'opulente Xérès; et les habitans de la Manche, couronnés de riches épis; et les antiques restes du sang des Goths tout couverts de fer ainsi que leurs pères; ceux à qui la Puiserga offre le tribut de ses ondes tranquilles; ceux qui conduisent leurs troupeaux sur les bords tortueux de la Guadiana, dont la terre engloutit les flots; et ceux qui vivent dans les forêts, dans les glaces des Pyrénées, ou dans les neiges des Apennins.

J'aurais besoin de l'aide de Dieu pour rappeler toutes les nations, tous les peuples, toutes les provinces que Don Quichotte nomma, en affectant à chacune ce qui la dis-

tingue en effet. Le pauvre Sancho, pendu pour ainsi dire à chacune de ses paroles, écoutait avec une grande attention, et tournait, retournait la tête rapidement de tous côtés, espérant toujours qu'à la fin il découvrirait quelque chose de tout ce que lui montrait son maître. Désespéré de ne rien voir : monsieur, lui dit-il, je me donne au diable si, de tant de chevaliers, géans, chevaux, peuples, bataillons, que nomme votre seigueurie, j'en aperçois seulement un seul. Il faut qu'il y ait encore là de l'enchantement. Eh quoi! reprit Don Quichotte, tu n'entends pas les hennissemens des coursiers, le bruit des tambours, le son des trompettes? — Je n'entends rien du tout, monsieur, si ce n'est quelques bêlemens de moutons. (En effet, les deux troupeaux approchaient.) — La peur te trouble les sens. Retire-toi, si tu crains; seul je suffis pour porter la victoire dans le parti que je vais choisir.

A ces mots, il pique Rossinante, et, la lance en arrêt, descend la hauteur de toute la vitesse de son coursier. Sancho, qui dans ce moment aperçut les troupeaux, se mit à

crier de toutes ses forces : Revenez, seigneur Don Quichotte; eh! revenez, jarnidieu! ce sont des moutons que vous attaquez. Il n'y a point là de géant, ni de chevalier, ni d'écu d'asperge, ni chat, ni diable; revenez donc... Que va-t-il faire? Malheureux que je suis!

Notre héros, sans l'écouter, galopait toujours en criant : Courage, braves chevaliers qui combattez sous les étendards du valeureux Pentapolin! Suivez-moi tous, je vais le venger d'Alifanfaron de la Taprobane. En disant ces paroles il entre au milieu du troupeau de moutons, qu'il commence à percer de part en part avec une fureur extrême. Les bergers accourent en jetant des cris; mais voyant que rien ne l'arrêtait, ils chargent leurs frondes de pierres, et les font siffler autour de sa tête. Notre héros n'y prenait pas garde, et continuait le carnage, en disant toujours : Où es-tu, superbe Alifanfaron? ose paraître devant moi; un seul chevalier te défie. A l'instant même, une pierre un peu plus grosse que le poing l'atteignit au milieu des côtes. Don Quichotte se sentant blessé, tire la burette du baume; mais, comme il la

portait à sa bouche, une seconde pierre frappe la burette, la brise, l'enlève, et, chemin faisant, déchire la joue du héros. La douleur du coup le fit tomber de cheval. Les bergers craignirent de l'avoir tué. Ils se pressent de ramasser leurs morts, qui montaient à six ou sept moutons, et poursuivent leur route le plus vite qu'ils peuvent.

Sancho, toujours sur la hauteur, regardait les œuvres de son maître, et s'arrachait la barbe de dépit d'avoir pu suivre un fou pareil. Quand il le vit par terre, et les bergers loin, il descendit, vint le relever, en lui disant : Ne vous avais-je pas averti, monsieur, que ces deux armées étaient des moutons? Est-ce ma faute, répond Don Quichotte, si le maudit enchanteur qui me persécute, pour me dérober la gloire de les vaincre, a changé tous ces soldats en moutons? Fais-moi un plaisir, mon ami Sancho : monte sur ton âne, et suis-les; tu verras qu'à quelques pas d'ici ils vont tous reprendre leur première forme. Il est plus pressé, réplique Sancho, de songer à vous panser, car votre bouche est pleine de sang. En prononçant ces mots, il cherchait

le bissac ; et lorsqu'il aperçut qu'il l'avait oublié dans la fatale hôtellerie, le malheureux écuyer fut sur le point de perdre l'esprit. Il maudit de nouveau son maître, sa sottise de l'avoir suivi, et résolut décidément de retourner à son village, de renoncer à cette île qu'on lui faisait acheter si cher. Don Quichotte vint le consoler : Ami, dit-il, de la constance! Tant d'infortunes nous annoncent que l'instant du bonheur est proche. Le mal a son terme comme le bien. Tout ce qui est extrême ne peut durer. Nous voilà sans bissac, sans pain, sans ressource; eh bien! fions-nous à la Providence. Elle prend soin du moucheron qui vole dans l'air, du ver qui rampe sur la terre, de la grenouille à peine née qui va se cacher sous les eaux. Pourquoi nous, dont le cœur est pur, serions-nous seuls abandonnés par le souverain du monde, qui fait luire le soleil sur les bons, sur les méchans, et qui répand la rosée pour le juste comme pour l'injuste?

Par ma foi, dit Sancho tout ému, vous feriez encore mieux le métier de prédicateur que celui de chevalier errant. Vous savez tout,

en vérité! — Mon ami, dans ma profession, il est nécessaire de tout savoir. L'on a vu plus d'un chevalier prononcer au milieu d'un camp des harangues aussi belles, aussi savantes, aussi fleuries, que celles qu'on entend dans les universités. La valeur n'éteint pas l'esprit; l'esprit n'éteint pas la valeur. Mais, crois-moi, monte sur ton âne, et tâchons de gagner quelque asile où nous puissions passer la nuit. — Oui, pourvu que ce ne soit point dans un château où il y ait des fantômes, des Maures enchantés, et des gens qui bernent. — Guide-nous toi-même, mon fils; je te laisse pour cette fois le maître absolu de choisir notre gîte.

Ils se mirent alors en chemin; et le bon Sancho, voyant son maître fort triste, s'efforça de le distraire, en lui disant ce qu'on verra dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XIX.

Étrange rencontre que fit Don Quichotte.

Je pense, monsieur, dit Sancho, que cette suite de malheurs que nous venons d'éprouver est la punition d'un péché que vous avez commis contre la chevalerie. Vous aviez juré de ne point manger pain sur table avant d'avoir conquis l'armet de Malandrin ou de Mambrin, je ne sais pas bien le nom de ce Maure; et vous n'avez pas tenu ce serment. Tu as grande raison, répondit Don Quichotte; je l'avais oublié tout-à-fait; et tu peux être certain que c'est pour ne me l'avoir pas rappelé que l'on t'a berné dans l'hôtellerie. Mais avant peu, mon ami, je réparerai ma faute. — Je vous en serai fort obligé pour mon compte, puisque les fantômes s'en prennent à moi, qui n'ai pourtant rien juré.

En causant ainsi de choses et d'autres, la nuit les surprit au milieu du grand chemin. La faim les pressait; ils n'avaient point de bis-

sac, ne découvraient point de maison, et les ténèbres devenaient à chaque instant plus épaisses. Ils marchaient toujours, espérant que la grande route les conduirait à quelque village, lorsqu'ils virent venir à eux une grande quantité de lumières, qui ressemblaient d'abord à des feux follets. Sancho pensa s'évanouir de peur; Don Quichotte lui-même fut troublé. L'un tira fortement le licou de son âne, l'autre retint les rênes de son cheval. Ils regardaient attentivement, et cherchaient à deviner ce que cela pouvait être; mais les lumières, en approchant, devenaient plus grandes, plus vives, et leur nombre semblait s'augmenter. Sancho se mit à trembler de tous ses membres. Les cheveux de Don Quichotte se dressèrent sur sa tête. Cependant il se ranime : Ami, dit-il, voici sans doute une épouvantable aventure, pour laquelle j'aurai besoin de ma valeur tout entière.

C'est fait de moi, répondit Sancho, si c'est encore une aventure de fantômes, comme elle en a toute la mine. Eh! mon bon Dieu! où seront les côtes qui pourront y suffire? —Rassure-toi, mon fils, ne crains rien; je ne souf-

frirai pas qu'il t'en coûte un seul cheveu. Tu n'es point ici renfermé dans une cour dont je ne puisse franchir les murailles; nous sommes en rase campagne, mon épée va jouer à l'aise. — Eh! si l'on vous enchante encore, comme la dernière fois, à quoi servira la rase campagne? — Du courage! te dis-je, du courage! Tu vas voir si ton maître en manque. — Ah! monsieur, je ne demande pas mieux que vous en ayez.

A ces mots, ils se détournent un peu du chemin pour examiner de nouveau ce que pouvaient être ces lumières. Ils distinguèrent bientôt de grandes figures blanches, dont la seule vue fit claquer les dents de Sancho, comme s'il avait eu le frisson de la fièvre. Ces figures blanches, au nombre de vingt, à peu près, étaient toutes à cheval, portant des torches à la main, et marmottaient certaines paroles d'une voix basse et sépulcrale. Derrière eux venait une litière noire, suivie de six cavaliers couverts de crêpes depuis leurs chapeaux jusqu'aux pieds de leurs mules. Ce spectacle extraordinaire, au milieu de la nuit, dans un lieu désert, était capable d'effrayer

un homme plus hardi que Sancho. Aussi ne respirait-il plus. Son maître lui-même n'était pas trop rassuré; mais ses livres vinrent à son secours. Il s'imagina que cette litière renfermait quelque chevalier blessé ou tué en trahison, dont il devait venger la mort. Sans autre réflexion, il met sa lance en arrêt, va se planter au milieu du chemin, vis-à-vis les figures blanches, et leur crie d'une voix terrible :

Arrêtez, qui que vous soyez, et dites-moi qui vous êtes, où vous allez, d'où vous venez, qui vous conduisez dans cette litière. Je soupçonne que vous êtes coupables ou victimes de quelque crime; je dois le savoir, afin de vous venger ou de vous punir. Un des hommes blancs répondit : Nous sommes pressés, et l'auberge est loin, nous n'avons pas le temps de satisfaire votre extrême curiosité. Ayez le temps d'être plus poli, reprit Don Quichotte en colère, ou préparez-vous au combat.

En prononçant ces paroles, il saisit fortement par la bride la mule de l'homme blanc. La mule était ombrageuse; elle se cabre, et se renverse sur son maître. Don Quichotte, sans y prendre garde, se précipite sur un des ca-

valiers vêtus de deuil, qu'il jette par terre d'un coup de lance. De là il court à un autre; et la prestesse, la vigueur avec laquelle il les attaquait, avaient passé jusqu'à Rossinante, qui, dans ce moment, semblait avoir des ailes. Tous ces pauvres gens, sans armes, peu exercés à se battre, ne tardent pas à prendre la fuite, et se dispersent dans la campagne, où, courant avec leurs flambeaux, ils ressemblaient à une troupe de masques qui enterre le carnaval. Les cavaliers en deuil, embarrassés de leurs manteaux, de leurs crêpes, pouvaient à peine se remuer, et ne se défendaient point contre Don Quichotte, qu'ils prenaient pour le grand diable d'enfer. Notre héros les abattait à son aise; et Sancho, en le regardant, disait en lui-même : Il faut pourtant bien que mon maître soit aussi redoutable qu'il le prétend.

Le premier homme tombé était encore sous sa mule, et son flambeau par terre brûlait près de lui. Don Quichotte vainqueur vint lui mettre sa lance au visage, en lui criant de se rendre. Hélas! répondit le malheureux, je suis déjà tout rendu, puisque je ne puis bouger,

et que je crains d'avoir la jambe cassée. Ne me tuez pas, si vous êtes chrétien; vous commettriez un grand sacrilége, attendu que je suis tonsuré. Tonsuré! reprit notre chevalier; puisque vous êtes homme d'église, que venez-vous faire ici? — Pas grand'chose de bon, grâce à vous! Je m'appelle Alonzo Lopès, et j'accompagnais avec onze ecclésiastiques mes confrères, que vous venez de mettre en fuite, le corps d'un vieux gentilhomme mort à Baëça, qui a demandé d'être enterré à Ségovie, sa patrie. — C'est fort bien. Mais qui a tué ce gentilhomme? — Qui l'a tué? — Oui, sans doute; c'est là ce qu'il m'importe de savoir. — Ma foi! c'est Dieu qui l'a tué, avec une fièvre maligne.—Cela étant, je ne suis donc pas obligé de venger sa mort.—Je ne le pense pas, monsieur. — C'est qu'il est bon que vous sachiez que je m'appelle Don Quichotte de la Manche, que je suis chevalier errant, et que mon devoir est d'aller par le monde, réparant les injustices et redressant les torts. — Je voudrais bien, monsieur le chevalier, que vous pussiez redresser ma jambe. — C'est un malheur, monsieur le tonsuré Alonzo Lopès. Mais aussi

pourquoi vous en allez-vous la nuit, couverts de crêpes, de surplis, avec des flambeaux, dans un équipage de l'autre monde, qui devait avec raison me faire croire que vous étiez des suppôts de Satan? — Oh! je sens bien que c'est ma faute. Mais aidez-moi, par charité, à me relever de dessous cette mule, qui tient ma jambe froissée entre la selle et l'étrier.

Aussitôt Don Quichotte appelle Sancho. Sancho ne se pressait pas d'arriver, parce qu'il était occupé de débarrasser un mulet chargé de vivres, que ces messieurs menaient avec eux. Le prévoyant écuyer était parvenu à faire de sa capote une espèce de bissac qu'il farcit des meilleures provisions; ensuite il attacha la capote sur son âne, et quand tout cela fut fait, il arriva près de son maître pour l'aider à relever le malheureux tonsuré. Ils parvinrent, non sans peine, à le remettre sur sa mule, lui rendirent son flambeau; et Don Quichotte lui conseilla de rejoindre ses compagnons, en l'assurant de nouveau qu'il n'avait pu s'empêcher de faire ce qu'il avait fait. Sancho le retint pour lui dire encore:

Si par hasard vos messieurs sont curieux de savoir quelle est la personne qui les a si bien étrillés, vous pouvez leur apprendre que c'est le fameux Don Quichotte, autrement dit le *Chevalier de la triste figure*. Le pauvre tonsuré partit. Notre héros pria Sancho de lui expliquer pourquoi il lui avait donné ce surnom. Ma foi! répondit l'écuyer, c'est qu'en vous considérant à la lueur de cette torche, soit à cause de la fatigue que vous avez éprouvée, soit à cause du coup de pierre que vous avez reçu, je vous ai trouvé la plus triste figure que l'on puisse voir au monde. — Ce n'est pas cela, mon ami; c'est que le sage qui doit écrire l'histoire de mes exploits a sans doute jugé nécessaire que j'aie aussi un surnom, comme les chevaliers du temps passé, dont l'un s'appelait le Chevalier de la Licorne, du Phénix, du Griffon, de la Mort. C'était sous ce nom et par cet emblème qu'ils étaient connus dans l'univers. Je regarde comme une inspiration l'idée qui t'est venue : je prétends m'appeler ainsi désormais; et je veux faire peindre sur mon bouclier une figure étrange et fort triste. — Vous pouvez, monsieur, éco-

nomiser l'argent qu'il vous en coûterait pour cela. Je vous réponds, soit dit sans vous offenser, qu'il suffit que vous vous montriez pour que tout le monde dise : Voilà le chevalier de la triste figure. Don Quichotte ne se fâcha point de la liberté de son écuyer; mais il n'en résolut pas moins d'adopter ce beau surnom.

Avant de quitter ce lieu, notre héros eut la fantaisie de retourner sur ses pas, et de visiter le cercueil qui était dans la litière, pour s'assurer si le gentilhomme était bien mort. Monsieur, lui dit Sancho, voici la première aventure dont nous nous tirons bien portant; n'allons pas gâter nos affaires. Ces gens-là n'ont qu'à s'apercevoir que c'est un seul homme qui les a battus, ils voudront prendre leur revanche; et vous savez, comme moi, tout ce qui peut en arriver. Croyez-moi, gagnons la montagne; nous avons faim, j'ai de quoi manger; laissons aller, comme on dit, le mort en terre et le vivant à table. Aussitôt il fait marcher son âne devant lui; Don Quichotte trouvant qu'il avait raison, le suivit sans répliquer.

Ils s'enfoncèrent entre deux collines, et parvinrent à une vallée profonde, où Sancho mit sur l'herbe ses provisions. Là, étendus tous les deux, sans autre sauce que leur appétit, ils déjeunèrent, dînèrent, soupèrent, tout à la fois, avec d'excellentes viandes froides, destinées à messieurs les ecclésiastiques, qui d'ordinaire savent bien se pourvoir. Mais un grand malheur, dont Sancho surtout ne pouvait se consoler, c'est qu'ils n'avaient point de vin, ni même d'eau, pour apaiser leur soif; ce qui fut cause de ce qu'on va voir dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XX.

De la plus extraordinaire des aventures que Don Quichotte mit à fin.

Sancho, qui ne pouvait manger sans boire, fut le premier à dire à son maître que l'herbe fraîche et touffue de cette prairie annonçait quelque fontaine ou quelque ruisseau dans les environs. Don Quichotte et lui se levèrent pour le chercher et s'y désaltérer. Ils prirent Rossinante et l'âne par la bride, et commencèrent à marcher avec précaution, parce que la nuit était fort obscure. Ils n'avaient pas fait deux cents pas, que leurs oreilles furent frappées du bruit lointain d'une cascade. Ils s'en réjouissaient déjà, lorsqu'un bruit fort différent vint tempérer cette joie, et donner l'alarme à Sancho, qui naturellement n'était pas brave. Ils entendirent de grands coups frappés à intervalles égaux, mêlés d'un cliquetis de ferrailles, de chaînes, et accompagnés du bruit du torrent bondissant à

travers les rocs. Il était nuit, le ciel était couvert d'un voile épais, et nos héros se trouvaient sous de grands arbres dont les branches étaient agitées. Ces ténèbres, cette solitude, le bruit du fer et de l'eau, qui se confondait avec le murmure des feuilles et le sifflement du vent, tout semblait se réunir pour inspirer la terreur; mais notre héros, incapable d'effroi, s'élance sur Rossinante, et se couvrant de sa rondache : Ami, dit-il à son écuyer, apprends que le ciel me fit naître, dans ce triste siècle de fer, pour ramener l'âge d'or; que c'est à moi que sont réservés les grands périls, les actions sublimes, et que ma renommée doit effacer celle des guerriers de la table ronde, des pairs de France, des neuf preux, de tous les chevaliers du temps passé. Remarque, fidèle écuyer, cette sombre horreur qui nous environne, ces silencieuses ténèbres, ce murmure sourd des chênes immenses que les aquilons font gémir, ce bruit épouvantable des flots qui semblent se précipiter des montagnes de la lune, et ces coups terribles dont le son aigu déchire l'oreille effrayée; le dieu Mars lui-même connaîtrait la

peur : eh bien ! mon courage en augmente ; je désire, je veux, je cours entreprendre cette aventure. Serre les sangles de mon coursier ; reste ici, attends-moi trois jours. Si à cette époque je ne reviens point, va trouver au Toboso l'incomparable Dulcinée, et dis-lui que son chevalier est mort en cherchant à mériter la gloire de lui appartenir.

En écoutant ces paroles, Sancho se mit à pleurer : Monsieur, dit-il d'une voix attendrie, pourquoi voulez-vous tenter une si terrible aventure? Il est nuit, personne ne nous voit, personne ne pourra nous traiter de poltrons quand nous nous détournerons un peu. Prenons ce parti, croyez-moi, dussions-nous ne pas boire de quatre jours. Je vous préviens d'abord que je n'ai plus soif. Notre curé, que vous connaissez bien, m'a dit souvent que qui cherche le péril périt. Vous devez être satisfait de n'avoir pas été berné comme moi ; d'avoir vaincu, comme vous l'avez fait, ce grand nombre d'ennemis qui escortaient ce corps mort. Si toutes ces raisons ne vous touchent pas, songez que j'ai quitté pour vous ma maison, mes enfans, ma femme.

J'espérais n'y pas perdre, à la vérité; mais, comme on dit, la convoitise rompt le sac: que deviennent toutes mes espérances, si, au moment où je croyais tenir cette malheureuse île que vous m'avez promise, je me vois délaissé par vous? Pour l'amour de Dieu, mon seigneur, mon maître, ne me faites pas ce chagrin; du moins attendez qu'il soit jour. Avant trois heures d'ici vous verrez paraître l'aube; car, d'après la science que j'ai acquise quand j'étais berger, je vois la bouche de la petite ourse au-dessus de la tête, et il doit être minuit dans la ligne du bras gauche. Eh! comment distingues-tu, lui répondit Don Quichotte, cette ligne et cette bouche, puisque la nuit est si obscure qu'aucune étoile ne paraît au ciel? — Oh! monsieur, la peur a de bons yeux; et vous pouvez être certain que j'ai des raisons excellentes pour vous assurer qu'il fera bientôt jour. — Jour ou nuit, il ne sera pas dit que rien au monde ait retardé l'accomplissement de mes grands devoirs. Laisse-moi, Sancho; le Dieu tout-puissant qui m'inspire d'entreprendre cette aventure saura bien veiller sur ma vie, ou te

consoler de ma perte. Serre les sangles de Rossinante, et attends-moi : je serai bientôt mort ou vainqueur.

Sancho, voyant que ses larmes, ses prières, ses conseils, ne pouvaient rien sur son maître, résolut d'user d'adresse, et de le forcer, malgré lui, d'attendre que le jour parût. Pour cela, dans le même temps qu'il serrait les sangles de Rossinante, il lui lia doucement les jambes de derrière avec le licou de son âne. Quand Don Quichotte voulut partir, son cheval, au lieu de marcher ne faisait que de petits sauts. Vous le voyez, s'écria l'écuyer, le ciel, plus pitoyable que vous, ne veut pas que vous m'abandonniez. Il défend à Rossinante de vous obéir; et, si vous continuez à résister à sa volonté, vous mettrez en colère la fortune, et vous en serez puni. Don Quichotte se désespérait; mais plus il piquait son cheval, et moins le cheval avançait. Sans se douter de ce qui le retenait : Allons! dit-il, puisque Rossinante ne veut pas marcher, je vais attendre l'aurore, quoique je verse des larmes de ce retard si cruel. Mais, monsieur, répondit Sancho, il n'y a pas là de quoi se désoler. Je

vous ferai des contes pendant ce temps; à moins que vous ne préfériez de descendre et de dormir sur l'herbe touffue, à la manière des chevaliers. — Moi, dormir! y penses-tu? Suis-je de ces guerriers qui dorment quand il faut combattre? Dors, dors, toi qui naquis pour le sommeil; je m'entretiendrai avec mes pensées. — Ne vous fâchez pas, monseigneur; je ne l'ai pas dit pour vous déplaire.

Sancho, en parlant ainsi, se rapprochait toujours de son maître; tant était grande la frayeur que lui causait ce bruit continuel de ferrailles! Il finit par saisir d'une main l'arçon de la selle, et de l'autre la croupière, tenant ainsi fortement embrassée la cuisse gauche de notre héros. Voyons donc, reprit celui-ci, quels sont ces contes que tu veux me faire. Oh! j'en sais beaucoup, répondit Sancho; mais j'ignore pourquoi, dans ce moment, ils ne reviennent pas dans ma mémoire. Cependant je m'en vais tâcher de vous conter une histoire qui est la plus belle, la plus étonnante, la plus intéressante des histoires. Écoutez-moi, je vous prie, avec un peu d'attention.

Il était ce qu'il était, et le bien qui vient pour tous, et le mal pour qui le cherche. Remarquez d'abord, monsieur, que les anciens commençaient toujours leurs contes par une sentence; et *le mal pour qui le cherche;* cela vient ici, vous en conviendrez, tout comme une bague au doigt. On veut par là nous faire comprendre qu'il ne faut point chercher le mal; qu'il faut le fuir quand on le rencontre; et que, lorsque personne ne nous oblige d'aller quelque part où il y a du risque, il faut se garder d'y aller. Poursuis ton histoire, reprit Don Quichotte, et laisse les réflexions. — Je vous dirai donc, monsieur, que, dans un village de l'Estramadure, il y avait un berger chevrier. Quand je l'appelle berger chevrier, j'entends dire qu'il gardait des chèvres. Or, ce berger chevrier, qui gardait des chèvres, s'appelait Lopès Ruis; lequel Lopès Ruis était amoureux d'une bergère qui se nommait Toralva; laquelle bergère nommée Toralva était fille d'un pasteur fort riche; lequel pasteur fort riche... — Oh! si tu racontes de cette manière, en répétant toujours deux fois la même chose, tu ne finiras jamais. — Ah! monsieur,

c'est la façon de conter chez nous. Il faut bien se conformer aux usages de son pays. — Allons! j'écoute, puisque mon malheureux sort me condamne à t'écouter. — Je vous disais, mon cher maître, que ce berger était amoureux de la bergère Toralva, qui était une grosse fille, rondelette, vigoureuse, et tenant un peu de l'homme, car elle avait deux moustaches; il me semble que je la vois. — Tu l'as donc connue? — Non, monsieur : mais celui qui m'apprit l'histoire me dit la tenir de quelqu'un qui avait pu voir la bergère Toralva; ainsi vous devez être sûr de la vérité du conte. Tant y a que, les jours allant et venant, le diable, qui aime à brouiller, fit que l'amour du berger Lopès Ruis pour la bergère Toralva devint pour ainsi dire de la haine. La cause de ce changement fut, suivant les mauvaises langues, de petites infidélités un peu fortes que la bergère Toralva se permettait, et qui mirent si fort en colère le berger Lopès Ruis, qu'il résolut de s'en aller si loin, si loin, que jamais il n'en entendît parler. Dès que la bergère Toralva vit que le berger Lopès Ruis ne l'aimait plus, elle devint folle de lui. Vous

savez que c'est assez l'usage. Mais je continue sans réflexion, de peur que vous ne trouviez que j'allonge trop mon conte.

Or donc, le berger Lopès Ruis s'était déjà mis en route avec ses chèvres, et cheminait dans les champs de l'Estramadure, pour passer au royaume de Portugal. La bergère Toralva, qui le sut, courut de suite après lui, nu-pieds, s'il vous plaît, un bourdon à la main, et portant à son cou un petit sac, dans lequel étaient, à ce qu'on prétend, un morceau de miroir, un peigne, et une petite boîte de fard. Qu'il y eût ce qu'il y avait, peu importe; je ne m'arrête point là-dessus. Je dis seulement que le berger Lopès Ruis arriva, suivi de ses chèvres, sur le bord de la Guadiana, dans la saison où ce fleuve déborde. Point de bateau ni de batelet pour le passer lui et son troupeau. Cela fâcha beaucoup le berger Lopès Ruis, parce qu'il sentait sur ses talons la bergère Toralva, et qu'il craignait d'en être rejoint. A force de regarder et de chercher, il découvrit un pêcheur qui avait un batelet si petit qu'il ne pouvait y tenir avec lui qu'une seule chèvre. Cela n'était pas

trop commode; mais le berger Lopès Ruis s'arrangea pourtant avec le pêcheur, pour qu'il le passât lui et ses trois cents chèvres. Quand l'arrangement fut fait, le pêcheur prend une chèvre et la passe dans son batelet. Il revient, et en passe une autre; revient encore, et en passe une autre, puis une autre, et puis une autre. Retenez bien, je vous prie, combien le pêcheur passe de chèvres; c'est plus important que vous ne croyez. L'endroit où elles débarquaient de l'autre côté du fleuve était glissant et plein de boue. Le pêcheur mettait du temps à aller et à revenir. Cependant il revient encore, et en passe une autre, puis une autre, puis une autre. — Allons! finis, et supposons qu'elles soient toutes au bord. — Point du tout, monsieur; cela ne se peut. Ayez la bonté de me dire combien il y a de chèvres passées. — Comment veux-tu que je le sache. — Ah! voilà le beau du conte, c'est qu'il finit là. — Que veux-tu dire? Est-il d'une telle importance de savoir le nombre des chèvres passées, que l'histoire ne puisse s'achever sans cela. — Oui, monsieur; je vous en avais averti. Dès l'instant que vous ne vous

souvenez plus du compte des chèvres, je ne me souviens plus de la fin de mon conte; et c'est dommage, car cette fin était charmante. — Ainsi l'histoire est finie? — Finie comme ma mère.—En vérité, Sancho, voilà un étrange conte! Mais, au surplus, je devais m'y attendre de toi, d'autant plus que ton pauvre esprit est troublé par ce tintamarre. Allons! essayons encore de faire marcher Rossinante.

Alors il approche de nouveau les jambes, et de nouveau Rossinante saute sans avancer d'un seul pas, tant il était bien attaché. Dans cet instant, soit naturellement, soit par l'effet de la fraîcheur du matin, ou que Sancho eût mangé quelque chose de laxatif, le pauvre écuyer se trouva dans un embarras étrange. Il se sentait le pressant besoin de se retirer un moment seul; et l'extrême frayeur qu'il avait ne lui permettait pas de s'éloigner le moins du monde de son maître. Après avoir long-temps combattu, forcé de céder malgré ses efforts, il quitta doucement l'arçon qu'il tenait de sa main gauche, alla dénouer avec cette main l'aiguillette de ses chausses, et, satisfait de ce commencement, qu'il regardait

comme le plus difficile, il espéra venir à bout du reste. Le grand point était de n'être pas trahi par le moindre bruit; et, pour éviter ce malheur, Sancho serrait les épaules, et retenait jusqu'à son haleine. Mais tant de précautions furent perdues... Qu'entends-je? s'écria Don Quichotte d'un ton sévère. Je ne sais, monsieur, répondit Sancho : c'est sûrement quelque nouvelle diablerie; vous n'ignorez pas que les aventures ne commencent pas pour peu. Sancho, reprit le chevalier en portant la main à son nez, il me semble que tu as grand'peur. — Oui, monsieur, je ne vous cache point que je tremble; et si ma frayeur me faisait faire quelque sottise, la faute en serait à celui qui m'a conduit, à l'heure qu'il est, dans cet horrible désert. Don Quichotte ne voulut point pousser plus loin l'explication; mais il fit sauter Rossinante, et s'éloigna de quelques pas.

Cependant la nuit s'écoulait; et Sancho, voyant paraître le jour, alla délier doucement les jambes de Rossinante. L'animal se sentit à peine libre que, quoiqu'il ne fût pas fort pétulant, il essaya de faire deux ou trois cour-

bettes, que la faiblesse de ses reins ne lui permit point d'achever. Don Quichotte en tira bon augure, et voulut en profiter sur-le-champ. L'aube laissait alors distinguer les objets. Notre héros s'aperçut qu'il était au milieu de grands châtaigniers, dont les ombrages épais avaient rendu la nuit plus obscure; mais il ne put deviner la cause de ces coups terribles qui continuaient à se faire entendre. Il renouvela ses adieux à Sancho, lui répéta ce qu'il devrait dire à madame Dulcinée, si dans trois jours il ne revenait point, et ajouta : Quant à la récompense de tes services, tu ne dois avoir aucune inquiétude; j'y ai libéralement pourvu dans un testament que l'on trouvera chez moi. Mais espérons plutôt, mon ami, que je sortirai triomphant de cette périlleuse aventure; et pour le coup tu peux compter sur l'île que je t'ai promise. Notre écuyer, en l'écoutant, se mit encore à fondre en larmes, et déclara qu'il voulait suivre son maître jusqu'à la mort. L'auteur de cette histoire, en rapportant cette héroïque résolution de Sancho, en conclut, avec raison, qu'il avait le cœur excellent, et qu'il était sûrement des

vieux chrétiens. Quoi qu'il en soit, Don Quichotte fut attendri; mais cachant son émotion, de peur de témoigner de la faiblesse, il marcha d'un air fier et calme vers le lieu d'où venait le bruit.

Sancho le suivait à pied, tirant par le licou son âne, inséparable compagnon de sa bonne et mauvaise fortune. Après un assez long chemin au milieu de ces châtaigniers, ils arrivèrent dans un petit vallon entouré de rochers élevés, d'où se précipitait le torrent. Au pied des rochers on voyait de loin quelques misérables maisons qui ressemblaient à des ruines : c'était de là que sortaient les épouvantables coups. Rossinante eut peur et fit un écart; mais notre héros le ramène, s'approche peu à peu des maisons, en se recommandant à sa dame. Son écuyer, toujours derrière lui, allongeait souvent la tête et le cou entre les jambes de Rossinante pour chercher à découvrir ce qui lui faisait tant de peur. Au bout de cent pas, au détour d'une petite colline, ils découvrirent enfin la cause de leur terreur et de cet effroyable bruit. C'étaient, il faut bien le dire, il faut bien

l'avouer malgré nous, six énormes marteaux de moulins à foulon, qui n'avaient pas cessé de battre depuis le jour précédent.

Don Quichotte, à cet aspect, demeura muet de surprise; ses mains laissèrent aller la bride, sa tête tomba sur son sein. Il tourna les yeux sur Sancho, qui fixait les siens sur lui, avec les joues enflées, et tout prêt à crever d'envie de rire. Notre chevalier ne put s'en empêcher lui-même, malgré son profond chagrin; et Sancho, voyant que son maître heureusement avait ri le premier, mit ses poings sur ses côtés, et par quatre fois de suite fit et refit des éclats, qui bientôt impatientèrent Don Quichotte. Mais ce fut bien pis quand son écuyer osa lui adresser ces paroles, en le regardant avec une gravité plaisante : *Ami, apprends que le ciel me fit naître dans ce triste siècle de fer pour ramener l'âge d'or, que c'est à moi que sont réservés les grands périls, les actions sublimes*, et lui répéta mot à mot tout ce que le héros avait dit lorsque les foulons s'étaient fait entendre. Cette raillerie mit en colère Don Quichotte, qui, levant aussitôt sa lance, en frappa si fort

l'écuyer persifleur, que si ses coups fussent tombés sur la tête comme ils tombèrent sur les épaules, le pauvre Sancho n'eût jamais hérité dans le testament. Monsieur, s'écria-t-il plein d'effroi, ne voyez-vous pas que je ris? Moi, je ne ris pas, reprit Don Quichotte. Répondez, monsieur le plaisant : si c'eût été comme je l'ai cru, la plus périlleuse des aventures, n'ai-je pas montré le courage nécessaire pour la terminer? un chevalier tel que moi, qui n'a jamais vu de moulins à foulon, doit-il les reconnaître au bruit? c'est bon pour vous, monsieur le manant, élevé dans un chétif village. Faites, s'il vous plaît, que ces six marteaux deviennent autant de géans, placez-les vis-à-vis de moi l'un après l'autre, ou tous ensemble; et si je ne leur mets le pied sur le ventre, riez alors tant qu'il vous plaira. Apaisez-vous, monseigneur, reprit Sancho d'une voix soumise : je conviens que j'ai trop ri; mais vous conviendrez peut-être, quand vous ne serez plus fâché, que bien d'autres riraient de même si nous leur disions quelle a été notre frayeur... Je ne parle que de la mienne; car, pour vous, la peur vous

est inconnue. — Oui, je veux bien avouer que l'histoire en pourrait sembler gaie, mais je crois au moins inutile de la raconter. Il est tant d'esprits mal faits, qui ne savent point prendre les choses, et vont toujours au-delà du but! — Votre seigneurie y va droit, excepté lorsqu'elle vise à la tête et qu'elle attrape les épaules, grâces au ciel et à ma promptitude à éviter votre coup. Au surplus, qui châtie bien aime bien. Quand les grands seigneurs ont dit à leurs valets une parole un peu dure, ils leur font toujours un présent : j'ignore comment en usent les chevaliers errans quand ils ont donné des coups de lance; mais le moins qui peut s'ensuivre, ce sont des îles sûrement ou des royaumes en terre ferme. — Tu dis peut-être plus vrai que tu ne penses; mais pardonne-moi ce premier mouvement que je n'ai pu retenir; et tâche désormais, mon ami, de ne plus tant babiller. Dans aucun livre de chevalerie je n'ai jamais vu d'écuyer aussi familier que toi : Gandalin, qui servait Amadis, ne parlait à son maître que la toque à la main, la tête baissée, et le corps à demi courbé, à la manière des Turcs;

Gazabal, l'écuyer de don Galaor, fut si discret et si taciturne, que l'historien ne le nomme qu'une seule fois dans tout le cours de sa longue histoire. Suivons ces exemples, Sancho, et vivons, s'il vous plaît, dans l'ordre. Les récompenses que je vous ai promises arriveront avec le temps. Si elles n'arrivaient pas, je vous ai déjà dit de n'être pas inquiet de votre salaire. — Cela suffit, monseigneur; et vous pouvez être certain que dorénavant je n'ouvrirai la bouche que pour vous honorer comme mon maître. — A la bonne heure; c'est le moyen de vivre long-temps en paix sur la terre; car, après son père, c'est à son maître que l'on doit le plus de respect.

CHAPITRE XXI.

Conquête de l'armet de Mambrin.

Dans ce moment, il vint à tomber un peu de pluie. Sancho voulait chercher son abri dans les moulins; mais Don Quichotte les avait pris en aversion, jamais il n'y voulut entrer; et, tournant à droite, il n'avait pas fait beaucoup de chemin, lorsqu'il aperçut de loin un homme à cheval qui portait sur la tête quelque chose d'aussi brillant que de l'or. Sancho, s'écria-t-il plein de joie, tous les proverbes sont vrais, principalement celui qui dit que *lorsqu'une porte se ferme une autre s'ouvre bientôt*. Cette nuit, la volage fortune a semblé se jouer de mes espérances; mais ce matin elle vient m'offrir un beau dédommagement : selon toutes les apparences, le guerrier que je vois là bas porte sur sa tête l'armet de Mambrin, que j'ai juré de conquérir. Monsieur, répondit Sancho, si j'avais la permission de parler comme autrefois, je

vous dirais de prendre garde que ceci ne soit encore des moulins à foulon. — Va-t-en au diable avec tes foulons. Quel rapport peut-il y avoir entre un casque et des moulins? — Plus que vous ne pensez, monsieur. Mais il m'est défendu de m'expliquer. — Malheureux incrédule, comment veux-tu que je m'abuse? ne vois-tu pas venir à nous ce chevalier monté sur un cheval gris pommelé, portant sur sa tête un casque d'or? — Je vois bien un homme monté sur un âne gris comme le mien, qui a sur la tête je ne sais quoi qui reluit. — Ce je ne sais quoi est l'armet de Mambrin. Allons! éloigne-toi promptement, et laisse-moi seul. Tu vas voir comment, sans perdre le temps en paroles, je vais terminer cette aventure, et m'emparer de l'armet. — Mon Dieu! monsieur, l'embarras n'est pas de m'éloigner; mais je souhaite qu'il n'y ait pas ici des foulons. — Je vous ai déjà dit, frère, que vos réflexions m'ennuient; et si vous me rompez encore la tête de foulons, mordieu! je vous corrigerai de manière à vous en faire souvenir long-temps. Sancho craignit la colère de son maître, et ne souffla plus.

Je dois mettre au fait mes lecteurs de ce que c'était que ce guerrier, ce cheval, et cet armet. Il y avait dans ces environs un village et un hameau, si petits et si voisins l'un de l'autre, que le même barbier servait pour les deux. Or, ce jour-là, un malade du hameau avait besoin d'une saignée, et un autre habitant de se faire la barbe; le barbier se rendait chez eux avec ses lancettes et son bassin de cuivre jaune: surpris par la pluie, craignant de gâter son chapeau, qui sans doute était tout neuf, il avait mis sur sa tête ce bassin de cuivre, qu'on voyait luire d'un quart de lieue. Il était monté sur un âne gris, comme l'avait dit Sancho; et Don Quichotte dans tout cela voyait un chevalier sur un beau cheval gris pommelé, la tête couverte d'un casque d'or.

Quand le pauvre barbier fut près, notre héros, sans explication, courut à lui la lance en arrêt. Le barbier, qui vit arriver ce fantôme, se jette promptement à bas de son âne, et, plus léger qu'un chevreuil, commence à fuir dans la campagne, en laissant par terre le bassin de cuivre. Le païen n'est pas sot,

s'écria Don Quichotte; il imite le castor, qui, poursuivi par les chasseurs, se coupe lui-même ce qu'on veut de lui. Sancho ramasse ce précieux armet. Par ma foi! dit l'écuyer en prenant le plat à barbe, ce bassin-là est encore neuf, et vaut au moins huit réaux. Il le remet à son maître, qui, l'essayant sur son front, et le tournant, le retournant pour l'y faire tenir, disait avec étonnement : Le païen pour qui l'on forgea ce casque devait avoir une furieuse tête; encore vois-je avec douleur qu'il y manque tout le morion. Sancho faisait tous ses efforts pour ne pas rire, se souvenant de la leçon qu'il avait reçue. Qu'as-tu donc? lui dit Don Quichotte. Rien, monsieur, répondit-il; je songe à la grosse tête du premier possesseur de cet armet, qui ressemble singulièrement à un plat à barbe. — Il est vraisemblable, Sancho, que ce casque enchanté sera tombé par hasard dans les mains de quelque ignorant, qui, sans connaître son mérite, en aura fondu la moitié; de l'autre il aura fait ce que tu vois, qui, à la vérité, a un peu l'air d'un plat à barbe. Mais que m'importe; je sais ce qu'il vaut; je

le ferai remettre en état, et j'aurai un casque beaucoup meilleur que celui que le dieu Vulcain forgea pour le dieu des batailles : en attendant, je vais le porter tel qu'il est. — Vous êtes le maître, monsieur. Mais que ferez-vous de cet âne ; je veux dire de ce cheval gris pommelé, qui ressemble aussi beaucoup à un âne gris ? Au train qu'a pris son pauvre maître, je ne crois pas qu'il revienne le chercher ; et, par ma barbe ! le roussin n'est pas mauvais. — Mon usage n'est pas de dépouiller ceux que j'ai vaincus ; et les chevaliers d'autrefois ne s'emparaient guère des chevaux de leurs ennemis, à moins qu'ils n'eussent perdu le leur dans le combat. Laisse donc ce cheval ou cet âne, comme tu voudras l'appeler ; son maître le viendra reprendre. — J'aurais pourtant quelque envie de le troquer contre le mien, qui ne me paraît pas si bon. Les lois de la chevalerie sont terriblement étroites, si elles ne permettent pas de changer un âne contre un âne. Ai-je du moins la liberté de changer les bâts ? — Je n'en suis pas sûr ; mais, jusqu'à ce que je sois mieux informé, je pense que tu peux le faire.

Autorisé par cette décision, Sancho prit le bât tout neuf de l'âne gris pommelé, et se hâta d'en parer le sien, qui lui en sembla deux fois plus beau. Cela fait, nos voyageurs déjeunèrent des restes de leur souper, burent ensemble de l'eau du torrent, sans retourner la tête du côté des moulins; et, redevenus bons amis, ils continuèrent leur route, en laissant aller à son gré Rossinante, que l'âne suivait avec une fidèle amitié. Bientôt ils se retrouvèrent sur la grande route. Alors Sancho dit à son maître :

Je vous demande, monsieur, la permission de causer un peu avec vous : depuis que votre seigneurie m'a imposé ce terrible silence, j'ai perdu une foule de bonnes pensées, et je voudrais mettre à profit celles qui me viennent dans ce moment. Parle, Sancho, répondit Don Quichotte, mais sois bref; les meilleurs discours ennuient quand ils se prolongent. — Depuis quelques jours, monsieur, je réfléchis que nous ne gagnons pas grand'chose à chercher ainsi les aventures; car enfin, vous avez beau vaincre et faire de belles actions dans ces déserts, personne ne

les voit, personne n'en sait rien; et votre valeur n'obtiendra point ainsi la renommée dont elle est digne. Mon avis serait que nous nous missions au service de quelque empereur, ou de quelque prince qui fût en guerre avec son voisin, parce qu'alors votre courage, votre force surnaturelle, votre sagesse incomparable, seraient utiles, seraient en vue, et nous attireraient des récompenses : alors vous ne manqueriez pas d'historiens qui mettraient par écrit vos exploits. Je ne parle pas des miens, je sais qu'ils ne passent pas ma petite qualité d'écuyer; quoique, si l'on parle des écuyers dans les histoires de chevalerie, j'espère y tenir ma place. — Ce que tu dis là, Sancho, ne manque pas de raison; mais avant d'arriver à ce point, il est nécessaire d'avoir un peu couru le monde en cherchant les aventures, afin d'avoir acquis de la gloire. Une fois que l'on est connu, voici comment les choses se passent ordinairement :

Un chevalier arrive à la cour d'un puissant monarque : tout le monde, jusqu'aux petits enfans, court le recevoir aux portes de la capitale; on l'entoure, on l'accompagne en

criant : C'est le chevalier du Soleil, ou du Serpent, ou de quelque autre emblème qu'il a su rendre célèbre; c'est celui, dit-on, qui vainquit en combat singulier le géant Brocabrun au bras d'acier, celui qui désenchanta le grand Mamelu de Perse, retenu captif par un magicien depuis près de neuf cents ans. Ses louanges, ses grandes actions, volent de bouche en bouche jusqu'aux oreilles du roi, qui se met aux fenêtres de son palais. Le roi, qui connaît déjà de réputation ce chevalier, le voit à peine paraître, qu'il se retourne vers sa suite, et dit : Allons! que tous les chevaliers de ma cour aillent recevoir la fleur de la chevalerie. On obéit, et le roi lui-même vient au devant du chevalier jusqu'au milieu du grand escalier; il lui tend la main, l'embrasse, et le mène aussitôt à l'appartement de la reine. Là se trouve l'infante sa fille, qui est une des plus belles princesses de la terre. A peine l'infante et le chevalier jettent les yeux l'un sur l'autre, que, par un attrait plus qu'humain, sans savoir comment ni pourquoi, ils s'enflamment réciproquement, et brûlent de trouver les moyens de se parler

de leurs tendres peines. On conduit le chevalier dans un appartement superbe; on le désarme, et l'on couvre ses épaules d'un riche manteau d'écarlate. S'il était déjà beau sous le fer, combien le paraît-il davantage sous la pourpre! Il va souper avec le roi, avec la reine et l'infante, à laquelle il lance, à la dérobée, des regards remplis d'amour; et la jeune princesse y répond avec la pudeur convenable, car elle est extrêmement pudique.

Le souper fini, l'on voit entrer dans la salle un hideux et petit nain qui conduit une très-belle dame au milieu de deux géans. Le nain propose une aventure, arrangée par un ancien enchanteur, de manière que celui qui la terminera sera regardé comme le meilleur chevalier du monde. Le roi ordonne à tous les chevaliers présens d'éprouver cette aventure : nul n'en vient à bout que le chevalier nouvellement arrivé. Sa gloire en augmente, et l'infante est ravie d'avoir si bien placé ses affections. Ce qu'il y a de bon, c'est que le roi se trouve justement en guerre avec un autre puissant monarque, et qu'au bout de

quelques jours le chevalier lui demande la permission d'aller servir dans ses armées. Le roi y consent avec joie; le chevalier l'en remercie avec respect; et le même soir, dans la nuit, il va faire ses adieux à l'infante, à travers une jalousie qui donne sur le jardin, où la jeune princesse est déjà venue souvent lui parler, suivie d'une demoiselle d'honneur qu'elle a mise dans sa confidence. Le chevalier soupire beaucoup, l'infante s'évanouit; la demoiselle va chercher de l'eau, et témoigne une grande inquiétude que l'aurore ne paraisse, parce que l'honneur de la princesse lui est plus cher que sa vie. L'aurore ne paraît point; l'infante revient à elle, et daigne passer sa main blanche au travers de la jalousie; le chevalier y attache ses lèvres, et la baigne de ses larmes. Il convient ensuite d'un certain moyen pour donner à la princesse de ses nouvelles, et la princesse le prie de hâter autant qu'il pourra son retour. Le chevalier le promet, le jure, baise encore la main de l'infante, et se retire pénétré d'une si grande douleur, qu'il est tout près d'expirer.

Il regagne son appartement, se jette sur son lit et ne peut dormir. Dès qu'il fait jour, il se lève, va prendre congé du roi, de la reine, et demande la permission de prendre aussi congé de l'infante. Mais on lui dit qu'elle est indisposée; et notre chevalier, qui ne doute point que ce ne soit un effet de sa douleur, est près de se trouver mal. La demoiselle d'honneur, qui est là, court tout rapporter à la princesse. La princesse pleure beaucoup, et dit à sa demoiselle d'honneur qu'un de ses plus grands chagrins est d'ignorer si son chevalier est de race royale. La demoiselle l'assure que son chevalier ne serait pas si brave, si galant, et si aimable, s'il n'était pas de race royale. Ces raisons consolent un peu l'infante, qui, pour ne rien faire paraître, sort de sa chambre au bout de deux jours.

Le chevalier est déjà bien loin. Il fait la guerre, combat, triomphe, gagne plusieurs batailles, prend une foule de villes : tout cela est l'affaire de peu de temps. Il revient à la cour, va voir l'infante à la jalousie, et convient avec elle de demander sa main pour récompense de ses services. Il la demande; le

roi la refuse, parce qu'il ne connaît pas la naissance du chevalier : mais, soit qu'il l'enlève, soit autrement, l'infante finit par être sa femme ; et le père en est ravi, d'autant plus qu'on découvre bientôt que le chevalier est fils d'un très-puissant roi de je ne sais quel royaume qui souvent même n'est pas sur la carte. Alors nécessairement le père meurt, l'infante hérite, et voilà le chevalier roi. Voilà le moment de récompenser son écuyer : on lui donne une île, et on le marie avec la demoiselle d'honneur qui a servi les amours de l'infante, et qui presque toujours est la fille d'un duc ou d'un grand seigneur du royaume.

Voilà le plus beau, pardi ! s'écria Sancho ; et c'est tout ce que je demande. Par ma foi, monsieur, je suis convaincu que tout cela doit arriver au chevalier de la triste figure.—N'en doute point, mon ami ; car tout ce que je viens de te raconter est toujours arrivé exactement de même à tous les chevaliers errans. Il ne reste plus qu'à nous informer quel est le roi païen ou chrétien qui est en guerre et qui a une jolie princesse. Nous avons du temps pour cela. Ce qui m'inquiète davantage, c'est

que, lorsque nous en serons là, j'aurai de la peine à prouver que je suis de famille royale. Quoique assurément je sois gentilhomme, et bien reconnu pour tel, le roi aura peut-être de la répugnance à me donner sa fille, si le sage qui écrira mon histoire ne parvient pas à découvrir que je suis arrière-petit-fils de souverain. Il est vrai que j'aurai la ressource d'enlever l'infante, qui ne demandera pas mieux; et le temps ou la mort apaisera la colère du roi mon beau-père. — Vous avez raison, monsieur; et je suis d'avis que vous commenciez par l'enlèvement. Ce n'est pas la peine, comme disent certains vauriens, de demander ce qu'on peut prendre; une fois qu'on est nanti, on plaide à merveille de loin. Ce que j'y vois de plus triste, c'est qu'en attendant que la paix se fasse, et que vous jouissiez tranquillement du royaume, le pauvre écuyer vivra de l'air du temps, et se passera de récompense, à moins que la demoiselle d'honneur ne se fasse enlever avec l'infante; ce qui serait assez convenable.—Personne ne s'y opposera, Sancho, surtout quand elle t'aura jugé digne de devenir son époux. — Oh! pour

digne, il n'y a rien à dire, je suis des vieux chrétiens, monsieur, et cela suffit pour être comte. Allez, soyez persuadé que le manteau ducal m'ira fort bien : j'ai déjà été bedeau d'une confrérie, et j'avais si bonne mine avec ma robe, que tout le monde disait qu'il fallait me faire marguillier. Vous jugez qu'une robe d'or et de perles ne gâtera rien à l'air de mon visage.—Sans doute; mais je t'exhorte alors à te faire plus souvent la barbe. —J'aurai un barbier pour cela, qui ne me quittera point, et qui marchera toujours derrière moi; comme, une fois que j'étais à Madrid, je vis passer un tout petit monsieur, suivi d'un autre beau monsieur qui s'arrêtait quand le premier s'arrêtait, marchait quand il marchait, se retournait quand il se retournait, enfin avait l'air d'être sa queue. Je demandai ce que cela voulait dire : on me répondit que le tout petit monsieur était un grand, et que l'autre était son écuyer, et que l'usage voulait qu'il se tînt toujours derrière. Cela me parut singulier, et je le notai dans ma tête.—Ainsi, Sancho, au lieu d'un écuyer, tu veux avoir à ta suite un barbier? — Sans doute, cela me paraît plus

utile et plus raisonnable. Mais chargez-vous de devenir roi et de me faire comte; moi je me charge de tout le reste.

Ils en étaient là, lorsqu'en levant les yeux ils aperçurent ce qu'on va dire.

CHAPITRE XXII.

Comment Don Quichotte mit en liberté plusieurs infortunés que l'on conduisait dans un lieu où ils ne voulaient point aller.

Cid Hamet Benengeli, auteur arabe, établi dans la Manche, rapporte dans cette étonnante, véridique, sublime, et burlesque histoire, qu'après la conversation que l'on vient de lire, notre chevalier aperçut dans le grand chemin une douzaine d'hommes à pied, attachés ensemble, comme des grains de chapelet, par une longue chaîne de fer, et tous ayant les menottes. Ils étaient conduits par deux cavaliers armés d'escopettes, et deux fantassins armés de lances. Voici, dit Sancho, la chaîne des forçats que l'on mène ramer aux galères du roi. Comment! des forçats! s'écria Don Quichotte; est-il possible que le roi force ses sujets à ramer? Je vous dis, reprit l'écuyer, que ces gens-là sont condamnés, pour leurs délits, à servir sur les galères. — Ils n'y vont donc pas de bon gré? — Non, assurément. — Cela

me suffit : je n'oublie point ce que ma profession m'ordonne.

Don Quichotte s'avance alors, et demande avec beaucoup de politesse, à ceux qui conduisaient la chaîne, de vouloir bien lui dire pourquoi l'on menait ainsi ces malheureux. Un des cavaliers, touché de sa courtoisie, lui répondit : Nous avons bien avec nous la sentence de chacun de ces misérables, mais il n'est guère possible de vous faire lire tous ces arrêts; si votre seigneurie veut s'informer à eux-mêmes de ce qu'elle désire savoir, ils sont bavards de leur métier, et ne demanderont pas mieux de vous en instruire. Avec cette permission, que notre héros aurait prise quand même on la lui aurait refusée, il s'approcha des galériens et demanda au premier pour quelle faute il allait aux galères.

Hélas! répondit celui-ci, c'est pour avoir été amoureux. Pour cela seul? reprit Don Quichotte : ah! si les amans sont ainsi punis, depuis long-temps je devrais ramer. Je le crois, monsieur, ajouta le forçat; mais c'est que mon amour peut-être n'était point comme vous l'imaginez : j'étais amoureux d'une bourse

d'or qu'un vieux avare tenait renfermée; je l'enlevai : je fus pris avec la bourse dans les mains; il fallut employer la force pour me l'arracher, tant elle était chère à mon cœur. La justice arrangea l'affaire, en me faisant donner cent coups de fouet sur les épaules, et m'envoyant servir trois ans dans la marine royale. Et vous, mon ami? dit Don Quichotte au second, qui marchait la tête baissée, avec l'air du repentir. Monsieur, répondit celui-ci, je vais aux galères pour avoir été trop franc. — Comment, trop franc! Mais la franchise est une vertu que tout honnête homme doit honorer. — Eh bien! les juges d'à présent n'ont point de honte de la punir : ils m'ont interrogé sur quelques bestiaux enlevés, m'ont fait les questions les plus malhonnêtes, qu'ils ont accompagnées de menaces grossières. Je leur ai dit avec candeur que c'était moi qui avais trouvé ces troupeaux errans dans la campagne, et que, par une suite de mon goût pour la vie pastorale, je les avais recueillis. Cet aveu simple et naïf m'a fait condamner à deux cents coups de fouet, et à six ans de galères.

Don Quichotte interrogea le troisième, qui lui répondit gaiement : Je suis ici, monsieur, faute de dix ducats. — J'en donnerais vingt pour vous en retirer. — Oh! vraiment, c'est quand l'enfant est baptisé qu'il nous arrive des parrains. Si, dans le temps de mon procès, j'avais pu faire couler un peu d'or dans la poche du rapporteur, dans l'écritoire du greffier, je serais à présent à me divertir au milieu du Zocodover de Tolède. Mais, à la garde de Dieu! la patience vient à bout de tout. Son camarade était un vieillard dont la barbe blanche passait la poitrine; il ne répondit à Don Quichotte que par des larmes : celui qui le suivait parla pour lui.

Ce vénérable personnage, dit-il, va aux galères pour avoir adouci les tendres peines des amans, en portant leurs billets doux, en les faisant trouver ensemble; on l'a même accusé de se servir de philtres et de se mêler de magie. Sans ce dernier article, reprit Don Quichotte, je ne verrais rien que d'obligeant dans les peines qu'il se donnait en servant les amans fidèles : c'est un emploi qui demande beaucoup de délicatesse; on ne devrait le con-

fier qu'à des personnes sages, connues, et capables de s'en acquitter avec adresse et discrétion. J'ai là-dessus des idées que je veux communiquer au gouvernement. Mais je ne puis passer à ce vieillard les philtres et la magie; quoique je pense qu'en amour il n'y ait d'autre magie que d'être aimable. Vous avez raison, monsieur, reprit le vieillard : si j'àvais été sorcier, j'aurais deviné sûrement le voyage que je fais aujourd'hui. Quant au reste, je ne nie pas que j'ai toujours souhaité que tout le monde se réjouît, vécût ensemble dans la paix et dans la bonne amitié : je ne voyais rien là que de louable; et, pour avoir eu ce désir, on m'envoie aux galères malgré mon grand âge et une rétention d'urine qui ne me laisse pas un instant de repos. En disant ces paroles il se remit à pleurer; et Sancho tout attendri lui fit une petite aumône.

Don Quichotte continua ses questions. Le galérien qui suivait lui répondit en riant : Je suis ici pour une bagatelle qui s'est passée en famille. Je logeais avec deux de mes cousines germaines et deux autres parentes, toutes quatre jeunes et jolies; le soir, pour passer le

temps, nous jouions ensemble à de petits jeux : nous n'étions que nous cinq dans la maison; je ne sais comment il est arrivé que tout d'un coup, un beau matin, nous nous sommes trouvés neuf. On a fait un grand bruit de tout cela; je n'avais point d'argent, point de protecteur; je vais aux galères pour six ans. Mais je suis jeune, je me porte bien; et, pourvu qu'on vive, il y a remède à tout.

Après celui-là venait un homme de trente ans à peu près, d'une assez belle figure, quoiqu'il fût bigle, attaché avec plus de soin que les autres : il avait au pied une forte chaîne qui revenait lui faire le tour du corps, deux carcans au cou, dont l'un soutenait la chaîne, dont l'autre portait deux branches de fer qui descendaient à sa ceinture, où ses mains étaient prises par des menottes fermées de gros cadenas, de sorte qu'il ne pouvait ni porter ses mains à sa tête ni baisser sa tête à ses mains. Don Quichotte demanda pourquoi tant de chaînes. C'est que ce misérable, répondit un des gardes, est plus coupable lui seul que tous les autres ensemble : il est avec cela si adroit, si fourbe, si audacieux, que, même dans

l'état où il est, nous craignons qu'il ne nous échappe. Comment se fait-il, reprit Don Quichotte, que tant de crimes ne l'aient mené qu'aux galères? Il y est pour dix ans, répliqua le garde, ce qui est comme la mort civile. Vous devez le connaître de réputation : c'est le fameux Ginès de Passamont, autrement surnommé Ginésille de Parapilla. Monsieur le commissaire, dit alors le galérien, ne plaisantons point, s'il vous plaît, et ne parlez pas de mes surnoms; vous auriez trop d'avantage, car je n'oserais vous dire les vôtres. Et vous, monsieur le chevalier, si vous voulez nous donner quelque chose, dépêchez-vous, et ne perdez plus votre temps à écouter ainsi notre histoire. Quand il vous plaira de connaître la mienne, vous pourrez la lire : je l'ai écrite; et j'ose vous assurer qu'elle vous amusera plus que la plupart de nos romans modernes. Est-elle achevée? demanda Don Quichotte. — Non, puisque me voici encore; mais elle va depuis ma naissance jusqu'à la dernière fois que j'ai été aux galères. — Celle-ci n'est donc pas la première? — Bah! j'ai déjà fait quatre campagnes sur mer pour le service

de sa majesté catholique. Je ne suis point du tout fâché d'y retourner : en vérité c'est là seulement que l'on jouit un peu de soi-même, que l'on a le loisir de mettre en ordre ses idées, et de cultiver les belles-lettres. — Vous me paraissez homme d'esprit. — Si j'étais un sot, je serais heureux.

Cela me suffit, dit Don Quichotte, en élevant la voix. D'après tout ce que je viens d'entendre, il est clair, mes frères, que, quoique vous alliez aux galères pour le châtiment de vos fautes, cependant vous n'y allez pas avec plaisir et de bonne volonté : d'ailleurs, il n'est que trop commun que le manque d'argent, le peu de crédit, la passion ou la sottise des juges fasse condamner l'innocence. Après avoir réfléchi mûrement à votre situation, je pense que je ne puis m'empêcher d'exercer à votre égard le premier des devoirs de la chevalerie, celui de secourir les opprimés. Mais, comme la sagesse prescrit d'employer toujours la douceur et la raison avant d'en venir à la force, j'ai l'honneur de vous prier, messieurs les commissaires et gardes, de vouloir bien ôter leurs fers à ces malheureux, et les

laisser aller en paix. Dieu et la nature les ont faits libres; personne au monde n'a droit d'attenter à cette liberté. Jamais ces pauvres gens ne vous offensèrent; il est peu digne de vous d'exercer les vengeances d'autrui: laissez, laissez au Tout-puissant le soin de punir les faiblesses inséparables de l'humanité. Je vous renouvelle donc ma prière, avec la politesse, avec les égards que je vous dois; je me plais à vous assurer de ma reconnaissance si vous m'accordez ce que je demande : si vous vous y refusez, j'aurai bien du regret, messieurs, d'être forcé de vous y contraindre.

La plaisanterie n'est pas mauvaise, répondit le commissaire en riant, et vous savez la prolonger avec sang-froid. De boune foi! vous voulez que nous mettions en liberté la chaîue des galériens? Allez, monsieur, continuez votre route, redressez le plat à barbe que vous avez sur la tête, et, croyez-moi, ne cherchez pas à compter les poils du chat. C'est vous qui êtes un chat, un rat, et un maraud, répond Don Quichotte. Aussitôt d'un coup de lance il le jette par terre lui et son escopette. Les autres gardes surpris mettent l'épée

à la main, et viennent attaquer notre héros : mais les galériens, profitant de l'occasion, se mettent à briser leurs chaînes. Les gardes, forcés de courir à leurs prisonniers, et de se défendre contre Don Quichotte, n'avaient pas assez de leurs bras. Sancho aidait Ginès de Passamont à se débarrasser de ses fers. Passamont fut le premier libre : il saute sur le commissaire étendu par terre, lui prend son épée et son escopette; alors ajustant les gardes l'un après l'autre sans tirer, il les met bientôt en fuite, à travers une grêle de pierres que leur lançaient les autres galériens.

La victoire était complète; mais Sancho n'était pas trop content. Il dit à son maître que les fuyards allaient sûrement chercher la sainte Hermandad; qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour se retirer et se cacher dans les montagnes voisines. Don Quichotte avait un autre projet : il appelle tous les galériens, occupés de dépouiller le commissaire, qu'ils laissèrent en chemise. Notre chevalier les rassemble en cercle; et les regardant avec gravité : Messieurs, dit-il, la reconnaissance est de toutes les vertus la plus chère aux âmes

bien nées. Vous venez de voir ce que j'ai fait pour vous, je ne doute point qu'à votre tour vous ne désiriez faire quelque chose pour moi. Je vous demande de vouloir bien reprendre les chaînes que je vous ai ôtées, et, dans cet état, de vous en aller à la ville du Toboso, vous présenter devant madame Dulcinée. Vous lui direz que l'esclave de sa beauté, le chevalier de la triste figure, se recommande à son souvenir; vous lui conterez de point en point comment j'ai brisé vos fers; et vous serez libres ensuite d'aller où bon vous semblera.

Seigneur chevalier, notre libérateur, répondit, au nom de tous, Ginès de Passamont, ce que vous demandez n'est pas raisonnable, puisque, si nous allions ensemble sur les chemins, nous serions sûrement repris par la sainte Hermandad, à qui nous ne pouvons espérer d'échapper qu'en nous dispersant et nous cachant. Nous prions votre seigneurie de vouloir bien changer cette ambassade à madame Dulcinée du Toboso contre un certain nombre d'*Ave Maria* dits à l'intention de cette belle dame. Nous serons très-exacts à

prier pour elle, parce que cela se peut faire en tout temps et en tout lieu : mais imaginer que nous allons retourner aux ognons d'Égypte, c'est-à-dire reprendre nos fers, cela est aussi impossible que de cueillir des poires sur cet ormeau. Pardieu ! s'écria Don Quichotte en colère, don Ginésille de Parapilla, et don fils de catin que vous êtes, vous irez tout seul, vous qui parlez, chargé de votre belle chaîne.

Passamont n'était point patient. Il fit un signe à ses compagnons, qui, s'éloignant aussitôt, firent pleuvoir tant de pierres sur Don Quichotte, que son bouclier ne pouvait suffire à l'en garantir. Rossinante ne remuait non plus qu'une souche. Sancho s'était mis à l'abri derrière son âne. Le malheureux chevalier fut atteint et renversé. Dans l'instant les galériens fondent sur lui, lui ôtent le bassin à barbe, dont ils lui donnent cinq ou six coups sur les épaules, le jettent contre la terre, et dépouillent notre héros d'une casaque qu'il portait sur ses armes. Ils auraient pris jusqu'à ses chausses si les cuissards ne les en eussent empêchés. Sancho en fut quitte pour son

manteau. Après s'être partagé le butin, les galériens s'échappèrent par diverses routes, plus occupés de fuir la sainte Hermandad que d'aller trouver madame Dulcinée. Don Quichotte et Rossinante restèrent couchés l'un auprès de l'autre, tandis que Sancho, ramassé en boule, tremblait de toutes ses forces entre les jambes de son âne, qui baissait tristement la tête et secouait les oreilles, croyant toujours entendre siffler les pierres.

CHAPITRE XXIII.

Des choses extraordinaires qui arrivèrent à notre chevalier dans la Sierra-Morena.

Don Quichotte, se voyant ainsi payé de ses bienfaits, s'écria : Sancho, l'on a raison de dire que jamais on ne gagne rien à obliger des méchans. J'aurais dû suivre ton conseil : à l'avenir je serai plus sage. Vous, monsieur? répondit l'écuyer ; vous serez plus sage quand je serai Turc. Mais, puisque vous regrettez de n'avoir pas écouté mes avis, écoutez-les donc à présent. Décampons vite, croyez-moi ; car je vous avertis que toutes vos chevaleries ne seraient pas d'un grand profit avec la sainte Hermandad. Elle ne donnerait pas deux maravédis de tous les chevaliers errans du monde; et je crois déjà entendre ses flèches à mes oreilles. — Mon pauvre Sancho, tu es naturellement poltron ; mais, pour que tu ne me reproches point d'être opiniâtre, je veux bien faire ce que tu désires, pourvu que,

dans tout le cours de ta vie, et même à l'instant de ta mort (prends bien garde à cette condition), il ne t'arrive jamais de dire que je me suis éloigné par le moindre sentiment de peur. Si tu le dis, Sancho, tu as menti, tu mens, tu mentiras. Le seul soupçon que la pensée pourrait t'en venir me ferait rester ici pour attendre, pour défier non-seulement cette sainte Hermandad, si redoutable pour toi, mais toute l'Hermandad des douze tribus d'Israël, et les sept Machabées, et Castor et Pollux, et tout ce qu'il y eut de frères au monde. — Monsieur, se retirer n'est pas fuir; comme s'exposer de gaieté de cœur à un danger inutile n'est pas raisonnable. L'homme sage ne risque pas tout d'une fois, et se garde aujourd'hui pour demain. Quoique je ne sois qu'un pauvre paysan, j'ai ce qu'on appelle un peu de bon sens; et ma caboche, qui ne me trompe guère, m'avertit que vous ferez fort bien de remonter sur Rossinante et de me suivre le mieux que vous pourrez.

Don Quichotte obéit sans répliquer. Sancho, qui marchait devant sur son âne, entra dans la Sierra-Morena, avec le projet de s'y

cacher quelques jours. Ce qui donnait un peu de courage à notre écuyer, c'est que le sac des provisions avait échappé, comme par miracle, aux recherches des galériens. Certains d'avoir de quoi vivre, nos voyageurs pénétrèrent jusqu'au milieu des montagnes, et ne s'arrêtèrent qu'à la nuit. Arrivés au pied d'un rocher, ils s'endormirent sous de grands liéges. Mais le destin, qui les poursuivait, amena justement dans le même lieu Ginès de Passamont, ce fameux voleur délivré des galères par Don Quichotte, et qui avait aussi ses raisons pour craindre la sainte Hermandad. Passamont trouva nos héros ensevelis dans un profond sommeil; et comme la reconnaissance n'était pas la vertu qu'il pratiquait le plus, il ne se fit aucun scrupule de voler l'âne de Sancho, qui lui parut beaucoup meilleur que Rossinante. L'aurore brillait à peine, que l'écuyer, se réveillant, s'aperçut qu'il n'avait plus son âne, et se mit à jeter des cris entremêlés de sanglots. O mon fidèle ami! disait-il, ô le bien aimé de mon cœur! toi qui naquis dans ma maison, toi qui ne m'as pas quitté d'un instant, et dont l'enfance et

la jeunesse me coûtèrent de si tendres soins, je ne te verrai donc plus! je t'ai donc perdu pour jamais! Et comment oser revenir sans toi dans l'asile où nous vivions ensemble? comment reparaître devant ma femme, dont tu étais le favori; mes enfans, dont tu faisais la joie; mes voisins, qui te regardaient tous d'un œil d'envie? O mon âne, mon âne chéri! sans toi la vie ne m'est plus rien : hélas! toi seul la soutenais, puisqu'avec vingt-six maravédis que tu gagnais chaque jour tu payais presque ma dépense. Ah! je n'en aurai plus besoin; je t'ai perdu, je vais mourir.

Don Quichotte, éveillé par ses plaintes, consola Sancho de son mieux, lui fit un beau discours moral sur les accidens de la vie; mais il ne put essuyer ses larmes qu'en lui promettant de lui donner trois ânons de cinq qu'il avait chez lui.

L'écuyer, encore sanglotant, remercia son maître de sa bonté, puis se mit à le suivre tristement à pied, portant le sac de provisions, qu'il avait encore heureusement sauvé, et dont il tirait quelques bribes en poussant de gros soupirs. Don Quichotte marchait au

pas, et s'enfonçait de plus en plus dans la montagne, en se réjouissant de ne voir autour de lui que des rochers, des déserts, et se rappelant avec délices tout ce qui était arrivé aux chevaliers dans de pareilles solitudes. Tout à coup Sancho l'aperçoit soulevant avec la pointe de sa lance une valise, à demi pourrie, restée au milieu du chemin. L'écuyer accourut pour l'aider à lever cette valise; et, comme elle était déchirée, il en tira, malgré la chaîne et le cadenas qui la fermait, quatre chemises de toile de Hollande, d'autre linge extrêmement fin, avec un mouchoir plié dans lequel Sancho découvrit un assez gros monceau d'écus d'or. Ah! béni soit Dieu! s'écria-t-il; enfin voici une aventure comme je les aime! En disant ces mots, et sans s'amuser à compter les écus, il visita de nouveau la valise; mais il n'y trouva plus rien que des tablettes richement garnies. Don Quichotte se réserva ces tablettes, en abandonnant les écus à Sancho, qui vint lui baiser la main, et serra tout ce qu'il avait pris.

Ami, lui dit notre héros, ceci appartenait sans doute à quelque malheureux voyageur

que des voleurs auront assassiné. Non, monsieur, répondit Sancho, les voleurs n'auraient pas laissé ces beaux écus d'or qui sont dans ma poche. — Tu as raison. Je ne devine point ce que ce peut être, à moins que ces tablettes ne m'en instruisent. Il les ouvrit, et trouva ces vers, qu'il lut à son écuyer :

On nous dit que l'espoir soutient seul la constance,
Qu'il est nécessaire à l'amour :
Philis, ma passion augmente chaque jour,
Et ne connaît point l'espérance.
Ah! si jamais pourtant, sensible à mon ardeur,
Vous pouviez... Pardonnez aux rêves de mon cœur.
Non, non, à ce bonheur suprême
Votre timide amant n'élève point ses vœux :
Philis, souffrez que je vous aime,
Et je me trouve encore heureux.

Ces vers ne nous apprennent rien, dit Don Quichotte, mais je puis t'assurer qu'ils ne sont point mal faits. Vous vous connaissez donc en vers? répondit Sancho. — Plus que tu ne crois, mon ami; et tu n'en douteras point lorsque je te donnerai une lettre en vers pour madame Dulcinée. Les chevaliers errans d'autrefois étaient tous poëtes et musiciens : l'amour seul donne ces talens. Voyez

donc encore, monsieur, si vous ne trouverez pas quelque autre chose dans les tablettes. Don Quichotte tourna la feuille. Voici de la prose, dit-il; c'est, je crois, une lettre d'amour. Ah! ah! s'écria Sancho, qui était de bonne humeur, lisez-la-moi, je vous prie; j'ai toujours beaucoup aimé les lettres d'amour. Don Quichotte lut cette lettre.

« Ne craignez rien; vous apprendrez ma « mort avant d'avoir entendu mes plaintes. « Vous avez trahi vos sermens, vous avez pré« féré de vils trésors à mon amour, à votre « foi, à vos devoirs les plus saints. Je voyais « en vous réunies toutes les vertus, toutes les « perfections; et je n'y vois plus de vous« même que votre seule beauté. Adieu : puis« siez-vous ignorer toujours les perfidies de « votre époux! puissiez-vous ne pas vous re« pentir d'un choix si peu digne de votre « cœur!

« Vous avez fait mon malheur éternel; je « fais des vœux pour votre repos. »

La lettre ne nous instruit pas plus que les

vers, dit Don Quichotte. Et feuilletant encore les tablettes, il trouva d'autres poésies, d'autres billets qui n'exprimaient que des plaintes, des reproches amoureux. Pendant ce temps Sancho visitait une seconde fois la valise, sans laisser la moindre poche, un seul recoin, une couture, où sa main ne passât et ne repassât; tant les écus d'or, qui se montaient à plus de cent, l'avaient mis en goût d'en chercher encore! Malheureusement il n'en trouva plus; mais, en regardant son trésor, il se crut amplement payé des coups de bâton qu'il avait reçus, de la mauvaise nuit de l'hôtellerie, et du baume de Fier-à-bras, et d'avoir été berné, et même d'avoir perdu son âne. Le chevalier de la triste figure ne songeait qu'au maître de la valise; et, d'après la lettre, les vers, les écus d'or, le beau linge, il concluait que ce devait être quelque jeune seigneur amoureux que les rigueurs de sa maîtresse avaient réduit au désespoir. Personne dans ces lieux déserts ne pouvant lui donner d'autres informations, il résolut de parcourir ces montagnes jusqu'à ce qu'il eût découvert cet amant infortuné.

Dans ce dessein, notre héros s'était déjà remis en marche, lorsqu'il aperçut sur une colline un homme qui sautait de rochers en rochers avec une extrême légèreté. Cet homme était vêtu de lambeaux; sa barbe était noire, épaisse; sa longue chevelure en désordre retombait sur son visage: il portait des chausses presque en pièces, qui semblaient avoir été de velours chamois; ses jambes, ses pieds étaient nus. Malgré la rapidité de sa course, Don Quichotte fit toutes ces remarques; et, s'imaginant que c'était le maître de la valise, il l'aurait suivi sur-le-champ, si Rossinante, qui même dans les beaux chemins ne se souciait guère d'aller vite, n'eût refusé de marcher à travers les cailloux et les rocs. Notre héros dit à son écuyer de courir après cet homme; mais Sancho lui déclara qu'il ne pouvait s'éloigner, parce qu'aussitôt qu'il était sans son maître la frayeur lui glaçait le sang. D'ailleurs, monsieur, ajouta-t-il, pourquoi chercher avec tant de soin le possesseur de cette valise? si nous le trouvions il faudrait lui rendre ses écus d'or; et je ne vois point du tout que cela presse. Dans ce mo-

ment ils arrivèrent à un ruisseau, sur le bord duquel était une mule morte, à demi mangée des corbeaux : elle avait encore sa selle et sa bride. Un vieux pâtre, qui vint à paraître sur le sommet de la montagne, se mit à siffler pour rassembler ses chèvres. Don Quichotte l'aperçut, et lui cria de vouloir bien descendre. Le vieux pâtre vint à sa voix.

Je gage, dit-il en arrivant, que vous désirez savoir pourquoi cette mule est là : il y a six mois qu'elle n'en a bougé. Vous avez dû rencontrer son maître. Non, répondit Don Quichotte; nous avons seulement trouvé près d'ici une valise au milieu du chemin. Il y a long-temps que je l'ai vue, reprit le chevrier; mais je me suis bien gardé d'y toucher, de peur que l'on ne m'accusât de larcin. Le diable est plus malin que nous. C'est ce que j'ai dit, interrompit Sancho, en découvrant cette valise; je n'ai pas voulu en approcher de cent pas : elle est encore au même endroit; qu'elle y reste! Oh! que je n'aime pas les chemins pierreux! il est trop aisé d'y broncher. Brave homme, ajouta Don Quichotte, savez-vous à qui elle appartenait? Monsieur,

répondit le vieux pâtre, tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il y a six mois, à peu près, que dans une bergerie, à trois lieues d'ici, nous vîmes arriver un jeune homme d'une belle taille et d'une jolie figure, monté sur cette mule que vous voyez, et portant derrière lui la valise à laquelle vous n'avez pas voulu toucher. Il nous demanda quel était l'endroit le plus désert de ces montagnes : nous lui indiquâmes celui-ci; aussitôt il piqua sa mule, s'enfonça parmi ces rochers, et nous le perdîmes de vue.

Quelques jours après, un de nos pâtres rencontra ce jeune voyageur, qui, sans lui rien dire, vint droit à lui, le frappa, courut à l'âne chargé de nos provisions, s'empara de tout le pain, de tout le fromage qu'il trouva, et l'emporta dans ces rochers en courant d'une vitesse extraordinaire. Nous nous rassemblâmes tous, et nous le cherchâmes pendant deux jours. Nous le trouvâmes enfin dans le creux d'un liége. Ses habits étaient déchirés, son visage brûlé du soleil; nous eûmes de la peine à le reconnaître. Il vint à nous avec beaucoup de douceur, nous salua,

nous dit qu'il ne fallait pas s'étonner de l'état où nous le voyions, qu'il accomplissait une pénitence qu'on lui avait imposée pour ses nombreux péchés. Nous lui demandâmes son nom : il baissa la tète, et ne répondit pas. Nous le priâmes de nous indiquer où nous pourrions lui porter des vivres, à moins qu'il n'aimât mieux venir les chercher à nos cabanes, sans les prendre de force, comme il avait fait. Il nous remercia, nous demanda pardon, promit que dorénavant il nous demanderait du pain pour l'amour de Dieu, et qu'il ne ferait plus de peine à personne. Il ajouta qu'il ne pouvait nous indiquer sa demeure, parce qu'il n'en avait point, et qu'il passait les nuits où il se trouvait. En achevant ces paroles il se mit à pleurer, et nous aussi; car ce jeune homme a l'air bon: on lui a causé quelque grand chagrin ; et l'état où nous le trouvions, comparé avec celui où nous l'avions vu la première fois, nous brisait le cœur.

Comme nous nous efforcions de le consoler avec nos pauvres raisonnemens de chevriers, son visage changea tout à coup : il fixa ses

yeux à terre, serra ses lèvres, fronça ses sourcils, et, se lançant avec fureur sur l'un de nos pâtres, il le frappa d'une telle force, que sans nous il l'aurait tué. En se débattant il criait toujours : Ah! traître Fernand, tu vas me payer ta perfidie abominable! je veux t'arracher ce cœur où l'artifice, la fraude, règnent avec tous les vices! Il ajouta à cela beaucoup d'autres reproches adressés à ce Fernand. Nous le laissâmes aller; il s'enfuit avec vitesse jusque dans ces pointes de rocs, où il serait impossible de l'aller joindre.

De tout cela, monsieur, nous avons conclu que ce malheureux jeune homme a de temps en temps des accès de folie, qui viennent sans doute du mal que lui a fait quelqu'un appelé Fernand. Ce qui nous l'a confirmé, c'est que depuis il est revenu nous demander de quoi manger, quelquefois le prendre de force. Quand il est dans ses mauvais momens, on a beau lui offrir ce dont il a besoin, il bat toujours. Le reste du temps il prie avec douceur et politesse qu'on lui donne un peu de pain; il remercie, pleure, et s'en va. Hier, quatre bergers de mes amis et moi, nous



Et posant ses mains sur les épaules du Chevalier, il se met à le considérer



avons décidé de le chercher partout, de nous emparer de lui, et de le conduire à Almodavar, qui est à huit lieues d'ici, pour le faire guérir, s'il est possible, ou du moins pour découvrir sa famille, afin qu'elle en prenne soin. Voilà tout ce que je sais.

Don Quichotte, surpris autant qu'intéressé par ce récit, remercia le vieux pâtre, et résolut de l'aider dans ses recherches; mais le hasard lui en épargna la peine. A l'instant même ils virent sortir du milieu des rocs le jeune homme aux habits déchirés, qui venait à eux en marmottant quelques paroles. Il s'approcha doucement, les salua, leur dit bonjour d'une voix faible et enrouée. Don Quichotte se pressa de descendre de cheval, et courut l'embrasser tendrement. Le jeune homme parut étonné, se retira deux pas en arrière, et posant ses deux mains sur les épaules du chevalier, se mit à le considérer avec une grande attention. Enfin, après un long silence, il lui adressa ces paroles :

CHAPITRE XXIV.

Continuation de l'aventure de la Sierra-Morena.

Certes, seigneur, quoique je ne vous connaisse point, je n'en suis pas moins vivement touché de l'amitié que vous me témoignez. Le triste état où je suis réduit ne me permettra peut-être jamais de vous prouver ma reconnaissance, mais il ne m'empêche point de la sentir. J'exposerais ma vie avec joie, lui répondit Don Quichotte, pour trouver un remède à vos maux : si rien ne peut les adoucir, je voudrais du moins les plaindre, et encore plus les partager. Songez que les larmes de la compassion sont le baume de la douleur. Daignez donc m'instruire de vos peines : je vous le demande au nom de ce que vous avez le mieux chéri ; et je vous jure, par l'ordre de chevalerie que j'ai reçu, quoique indigne, que ma sensibilité mérite votre confiance.

Le jeune homme, pendant que notre chevalier parlait, le regardait, l'examinait depuis

les pieds jusqu'à la tête. Pour l'amour de Dieu, répondit-il, donnez-moi quelque chose à manger ; quand j'aurai pris un peu de nourriture, je ferai ce qu'il vous plaira, ou du moins ce que je pourrai pour vous obéir. Sancho et le vieux chevrier lui présentèrent ce qu'ils avaient de provisions. Le jeune homme s'en saisit avec avidité, se mit à manger en doublant et précipitant les morceaux, et jetant autour de lui des regards inquiets et farouches. Quand son repas fut achevé, sans dire un seul mot, il fit signe qu'on le suivît, et marcha vers un petit pré caché par une grande roche. Là, recommandant toujours le silence par des signes mystérieux, mettant le doigt sur sa bouche, et regardant de tous côtés, comme s'il eût craint d'être vu, il s'assit sur l'herbe au pied de la roche, indiqua la place que chacun devait prendre, ferma quelque temps les yeux pour recueillir ses idées, et commença dans ces termes :

Je consens à vous raconter mes malheurs, pourvu que vous me promettiez de ne pas m'interrompre dans mon récit. Je sens qu'il serait impossible à ma faible tête d'en retrou-

ver, d'en renouer le fil si vous le rompiez une seule fois. Ce début fit souvenir Don Quichotte du conte des chèvres que Sancho n'avait jamais pu finir. Il promit au nom de tous d'écouter sans interrompre. Le jeune homme reprit alors :

Je m'appelle Cardenio, je suis né dans une grande ville de l'Andalousie; ma famille est noble et riche : ces avantages de la fortune ne m'ont pas rendu moins à plaindre. Dans la même ville vivait une jeune personne à qui le ciel avait prodigué tous ses dons : on ne savait qu'aimer davantage, de la grâce ou de la beauté de Lucinde. Elle était aussi noble, aussi riche que moi; mais elle fut moins constante : puisse-t-elle être plus heureuse! J'aimai Lucinde, je la chéris, je l'adorai dès mes plus tendres années : Lucinde, encore enfant, m'aimait avec la bonne foi de son âge. Nos parens ne gênèrent point cette inclination naissante; ils n'y voyaient, sans se le dire, qu'un hymen futur convenable à tous deux. Cependant, lorsque Lucinde eut quinze ans, son père se crut obligé de lui défendre de me recevoir. Ah! combien de lettres, combien

de billets nous nous écrivîmes! combien j'envoyai de vers, de romances à Lucinde. Notre amour en devint plus fort. Mon cœur, intimidé jusqu'alors par le respect que m'imposait la présence de ma maîtresse, était plus hardi loin d'elle; ma plume ne craignait point d'exprimer ce que ma bouche n'eût prononcé qu'en tremblant : et Lucinde osait m'écrire ce qu'elle ne m'eût pas dit.

Enfin, ne pouvant vivre sans elle, je voulus faire décider mon sort; j'allai moi-même trouver le père de Lucinde, et je le priai de m'accorder sa fille. Il me reçut avec amitié, me répondit que ce mariage honorerait également les deux époux; mais il ajouta que j'avais un père, que c'était à lui à faire cette demande, et que Lucinde ne pouvait pas devenir sa belle-fille sans qu'il eût témoigné qu'il le désirait. Je trouvai cette réponse juste; je le remerciai de ses bontés, et je courus chez mon père pour l'engager à faire la démarche qui devait assurer mon bonheur.

En entrant dans son appartement, je trouvai mon père une lettre à la main. Sans me donner le temps de parler : Cardenio, me

dit-il, cette lettre va t'instruire de ce que veut faire pour toi le duc Richard. Ce duc Richard, comme vous savez, est un grand d'Espagne dont les domaines sont en Andalousie. Il écrivait à mon père pour le prier de m'envoyer auprès de lui, afin que je devinsse le compagnon, l'ami de son fils aîné, l'assurant qu'il voulait employer son crédit à mon avancement, à ma fortune, et m'assurant d'avance de son amitié d'une manière si flatteuse, si franche, si éloignée du ton des protecteurs ordinaires, que je sentis bien moi-même que je ne pouvais refuser d'aller au moins le remercier. Cardenio, me dit mon père, vous partirez dans deux jours, vous vous rendrez auprès du duc; et j'espère que votre conduite justifiera le choix qu'il a fait. Je n'osai répliquer. Cette même nuit, j'entretins Lucinde à sa jalousie : le lendemain, j'instruisis son père de tout ce qui se passait, et je le suppliai de vouloir bien ne pas disposer de sa fille avant mon retour de chez le duc, qui ne pouvait tarder long-temps. Il me le promit; Lucinde me fit le serment de n'être jamais qu'à moi; je lui dis adieu en versant des larmes.

J'arrivai chez le duc Richard; il me reçut avec une bonté paternelle. Son fils aîné me témoigna bientôt de l'estime et de l'amitié; mais le cadet, appelé Fernand, jeune homme aimable et bien fait, me chérit encore plus que son frère, me donna sa confiance, se déclara mon meilleur ami. Mon cœur ne tarda pas à répondre au sien : j'écoutais avec un intérêt tendre les confidences qu'il venait me faire; et je ne tardai pas à savoir qu'il nourrissait en secret une passion violente et malheureuse pour la fille d'un laboureur vassal de son père, la plus riche héritière de l'Andalousie, et si belle, si sage, si bien élevée, qu'elle faisait l'admiration de son pays. Don Fernand, après avoir tenté vainement de la séduire, était décidé au seul moyen qui lui restât de la posséder, c'est-à-dire à devenir son époux. Je m'efforçai de l'en détourner; je lui représentai les obstacles qu'il trouverait dans sa famille, les chagrins qu'il se préparait : mais, voyant que son parti était pris, je me crus obligé d'en avertir le duc son père. J'allais m'acquitter de ce devoir délicat, lorsque Fernand, qui sans doute avait pénétré

mon dessein, vint me dire qu'il espérait se guérir de sa passion en faisant une absence de quelques mois. Je veux, ajouta-t-il, mon ami, aller passer ce temps avec vous dans la maison de votre père : je prendrai le prétexte de visiter les haras superbes établis dans votre ville pour acheter de beaux chevaux ; et j'espère que le voyage, les distractions, surtout votre amitié, me feront oublier mon fol amour. J'applaudis fort à ce projet, qui me plaisait d'autant plus qu'il me rapprochait de Lucinde ; et je pressai vivement Fernand de l'exécuter au plus tôt.

J'ai su depuis, que, lorsque don Fernand me proposait de partir, il avait déjà séduit la fille du laboureur en lui promettant la foi du mariage. Le perfide voulait s'éloigner, soit qu'il craignît que son père ne découvrît son action coupable, soit que l'amour, qui, dans les belles âmes, devient la sauvegarde de toutes les vertus, ne fût dans celle de Fernand qu'un désir ardent, effréné, qui s'irrite par les obstacles, et s'éteint dès qu'il est satisfait. Nous partîmes peu de jours après, avec la permission du duc : nous arrivâmes chez mon

père, où don Fernand fut reçu comme le fils de notre bienfaiteur. Je revis Lucinde, je la retrouvai fidèle; et je pensai, pour mon malheur, que l'amitié me faisait un devoir de confier mes amours à Fernand.

Frappé de tout ce que je lui dis de la beauté, de la sagesse de Lucinde, il témoigna le plus vif désir de la voir. Je cédai sans peine à ses vœux; je le menai près de la fenêtre où j'entretenais Lucinde : la jalousie était ouverte, l'appartement éclairé; don Fèrnand ne vit que trop bien celle de qui dépendait ma vie. Il demeura muet, immobile, à l'aspect de tant d'attraits : il oublia ses amours passées; il oublia surtout l'amitié. Soigneux pourtant de me cacher l'impression qu'il avait reçue, il me félicitait de mon bonheur, paraissait souhaiter notre hymen, et voulut voir quelques billets de ceux que m'écrivait Lucinde. Sans soupçon, sans défiance, je lui fis lire sa dernière lettre, où elle m'exhortait à demander sa main avec tant d'esprit et de grâce, tant d'amour et tant de pudeur, que cette lecture acheva d'enflammer le traître Fernand. Je me rappelle que dans cet instant les justes éloges

qu'il donnait à Lucinde m'importunèrent dans sa bouche : je fus frappé d'une lumière terrible; et, quoique sûr comme de ma vie de la constance de ma maîtresse, le poison de la jalousie vint pour la première fois glacer mon cœur.

Peu de jours après, Lucinde, qui aimait beaucoup à lire les romans de chevalerie, me fit demander Amadis de Gaule... A ces mots Don Quichotte tressaillit; et ne pouvant contenir son émotion : Seigneur, interrompit-il, si votre seigneurie avait dit, en commençant son histoire, que madame Lucinde aimait les livres de chevalerie, cela seul eût assez prouvé qu'elle est belle, sage, aimable, spirituelle, parfaite. Dès ce moment, j'en suis sûr, je le soutiens, et je le soutiendrai. J'ose pourtant vous représenter qu'avec Amadis de Gaule elle aurait dû vous demander l'admirable Roger de Grèce : madame Lucinde aurait lu avec délices la belle aventure de Darayda et de Garaya, ainsi que les vers doux et tendres du charmant berger Darimel. Quand vous le pourrez, je vous demande en grâce de lui prêter cet excellent livre : si par hasard vous

ne l'avez pas, faites-moi l'honneur de venir chez moi, je vous en offrirai trois cents autres qui font la consolation de ma vie et la nourriture de mon âme : il est vrai que j'aurai peut-être un peu de peine à les retrouver, à cause de la malice de certains enchanteurs. Pardon si, malgré ma promesse, j'ai interrompu votre récit; mais je ne suis plus maître de moi dès que j'entends parler de chevalerie. Daignez continuer, s'il vous plaît; j'écoute avec autant d'attention que d'intérêt.

Pendant que Don Quichotte parlait, Cardenio, rêveur et pensif, avait laissé tomber sa tête sur son sein, et regardait fixement la terre. Notre chevalier le pria deux fois de poursuivre. Cardenio ne répondait point. Tout à coup, regardant Don Quichotte avec des yeux égarés : Non, dit-il, personne au monde ne m'ôtera de la tête, et je croirai toujours fermement, malgré tous les faquins qui diraient le contraire, que la reine Madasime couchait avec maître Élisabeth. Cela est faux, s'écria Don Quichotte avec un jurement terrible; la reine Madasime fut une princesse respectable, qui ne couchait point avec des

chirurgiens : celui qui dit semblable calomnie est un infâme, un poltron, un menteur, et je le lui prouverai, à pied, à cheval, armé, désarmé, comme il lui plaira. Cardenio, que son accès de folie venait de reprendre, s'entendant traiter de menteur, saisit une grosse pierre, et la jeta de toute sa force à la poitrine de Don Quichotte, qui fut renversé sur le dos. Sancho, voulant venger son maître, tombe à coups de poing sur Cardenio; mais celui-ci, se relevant, a bientôt jeté l'écuyer par terre, et se met à danser sur son corps. Le chevrier, qui tente de le défendre, va lui tenir compagnie; et Cardenio, lassé de battre, s'en retourne vers ses rochers. Sancho s'en prend alors au chevrier de ce qu'il ne les avait pas avertis que cet homme était fou furieux. Le chevrier soutient qu'il le leur a dit; Sancho affirme le contraire : tous deux se fâchent, et finissent par se prendre à la barbe. Don Quichotte veut les séparer : Non, non, criait l'écuyer, laissez-moi frapper à mon aise; cet homme n'est pas chevalier errant. Notre héros parvint enfin à remettre la paix; et désirant, malgré sa querelle, d'en-

tendre la fin de l'histoire de Cardenio, il prit congé du chevrier, remonta sur Rossinante, et s'achemina de son mieux sur les traces de celui qu'il cherchait.

CHAPITRE XXV.

Comment le vaillant chevalier de la Manche imita le beau Ténébreux.

Notre héros s'enfonça dans le plus fort de la montagne. Sancho, qui le suivait en soupirant, mourait d'envie de parler, mais n'osait commencer la conversation. Enfin, ne pouvant soutenir un si long silence : Monsieur, dit-il, je vous demande en grâce de vouloir bien me donner votre bénédiction, et me permettre de retourner chez moi : là je pourrai du moins causer avec ma femme et mes enfans; j'aimerais autant être enterré vif que de suivre votre seigneurie sans pouvoir dire un pauvre petit mot. Si du moins les bêtes parlaient comme autrefois, j'aurais l'espérance de rencontrer ici quelque honnête loup avec qui je raisonnerais; mais, par ma foi ! il est trop dur de chercher les aventures, d'être berné, d'être assommé, sans pouvoir desserrer les dents. Eh bien ! répon-

dit Don Quichotte, je consens à lever la défense que je t'ai faite, mais seulement pour le temps que nous serons dans ces montagnes. — A la bonne heure, monsieur! sans cela j'allais étouffer.

Ayez d'abord la bonté de m'apprendre quel si grand intérêt vous prenez à cette reine Marcassine (je ne dis peut-être pas bien son nom, mais c'est égal); et que vous importe que ce monsieur l'abbé fût son ami ou ne le fût point? Si votre seigneurie avait passé cela, qui devait lui être fort égal, le fou aurait continué son histoire, et nous aurions évité le coup de pierre et les gourmades. — Mon ami, si tu savais combien la reine Madasime mérite de vénération, tu trouverais toi-même que j'ai fait preuve de patience en ne châtiant pas le blasphémateur qui osait ternir sa renommée. Il est bien vrai que maître Élisabeth était un homme d'une sagesse consommée, que la reine consultait souvent, et qu'elle avait pris pour son médecin; mais d'imaginer qu'il fût son amant est une calomnie atroce, que Cardenio ne se serait pas permise s'il n'eût été dans son accès de folie. — Voilà justement

la raison qui devait vous empêcher de prendre garde à ce que disait un fou ; car enfin, si la grosse pierre qu'il vous a jetée à la poitrine était arrivée plus haut et vous avait frappé la tête, où en seriez-vous, s'il vous plaît, avec cette belle madame que Dieu confonde? — Un chevalier errant est obligé de soutenir l'honneur des belles contre les fous et contre les sages, surtout lorsqu'il s'agit d'une grande reine comme Madasime, pour laquelle je ne te cache point que j'eus toujours une affection particulière, fondée sur sa beauté, ses vertus et ses malheurs. La pauvre princesse! hélas! je m'attendris quand je pense à tout ce qu'elle eut à souffrir, à tous les chagrins, à toutes les peines que le seul maître Élisabeth soulageait par ses conseils. Et l'on voudrait en conclure méchamment qu'il se passait entre eux quelque infamie! Non, pardieu! je ne le souffrirai pas; j'en donne, j'en donnerai le plus terrible démenti à tous ceux qui le diront et le penseront. — Monsieur, ce n'est pas moi qui le dis ou qui le pense. Oh! mon dieu! je laisse chacun se mêler de ses affaires : s'ils couchèrent ensemble, grand

bien leur fasse! Je viens de mes vignes et j'ignore tout. Qui se sent galeux se gratte. Celui qui achète cher et dit que c'est bon marché ne le sent pas moins à sa bourse. Nu je suis né, nu je me trouve; je ne gagne ni ne perds. Que diable cela me fait-il? Souvent on parle de lard là où il n'y a point de chevilles. De qui n'a-t-on pas médit? Qui pourrait fermer les champs? Bonté divine! s'écria Don Quichotte, eh! à quoi peut revenir cette enfilade de proverbes? Je te pardonne volontiers de n'avoir pas le sens commun; mais tu devrais une bonne fois te bien mettre dans la tête que tout ce que je fais et ferai se trouve toujours conforme aux règles de la chevalerie, que personne au monde ne connaît mieux que moi. Toutes mes actions ont un but : par exemple, dans ce moment, je ne m'enfonce dans ces déserts que pour exécuter un projet sublime, qui seul doit m'acquérir plus de gloire que n'en ont jamais obtenu les chevaliers les plus renommés. — Dans ce projet là, monsieur, courez-vous de grands dangers? — Cela dépendra de ta diligence, et du plus ou moins de temps que tu mettras à l'am-

bassade dont je prétends t'honorer. Approche, tu vas tout savoir.

Tu n'ignores pas, mon ami, que le fameux Amadis de Gaule fut peut-être le plus parfait des chevaliers errans du monde : j'ai tort de dire peut-être ; il fut le premier, l'unique , le prince de ceux qui ont existé. Dans tous les arts, dans tous les emplois, on choisit toujours pour modèle celui qui s'est le plus illustré dans cet art ou dans cet emploi : c'est donc Amadis qui doit être le nord, l'étoile, le soleil de tout ce que nous sommes de cœurs généreux combattant sous la bannière de la chevalerie et de l'amour. Une des plus belles actions d'Amadis, celle qui prouva le mieux son courage et sa constance, ce fut, quand il eut le malheur de déplaire à la belle Oriane, de se retirer sur la roche pauvre, où il vécut long-temps dans la pénitence, sous le nom significatif du *beau Ténébreux*. Il m'est plus facile d'imiter cette pénitence du grand Amadis que de fendre comme lui des géans, de tuer des andriagues, de mettre en fuite des armées : aussi vais-je profiter pour cela de l'heureuse occasion qui m'a-

mène dans un désert aussi commode que celui-ci.

Je ne vous comprends pas bien, reprit Sancho : qu'est-ce donc que vous voulez faire? — Imiter Amadis, et peut-être Roland, qui, en apprenant qu'Angélique lui avait fait infidélité avec le Maure Médor, arracha les arbres, troubla les fontaines, tua les troupeaux, mit le feu aux maisons, et devint tout-à-fait fou; ce qui lui fit beaucoup d'honneur. — Mais vous avez dit, ce me semble, que ces deux messieurs avaient des raisons pour faire ces belles choses; je ne vois pas que vous en ayez : soupçonnez-vous que madame Dulcinée se soit permis quelque gentillesse avec un Maure ou un Chrétien? — Non; et voilà justement en quoi j'aurai bien plus de mérite. Qu'un chevalier devienne fou par un motif raisonnable, on ne peut guère lui en savoir gré : mais qu'à propos de rien, sans le moindre sujet, la tête lui tourne tout d'un coup, tu sens, mon ami, combien c'est glorieux et agréable pour sa dame, qui juge par là de ce qu'il saurait faire dans une véritable occasion : d'ailleurs la seule absence de Dulcinée

est un suffisant prétexte. C'en est fait, Sancho, je suis fou; oui, mon cher enfant, je veux être fou; et je le serai jusqu'à la réponse d'une lettre que tu vas porter de ma part à madame Dulcinée. Si cette réponse est telle que mon amour la mérite, je reprendrai ma raison pour mieux sentir ma félicité; si la cruelle me dédaigne, je garderai mon délire pour diminuer ma douleur. Tu vois que dans tous les cas l'affaire est excellente, et que je ne peux qu'y gagner.

En parlant ainsi, Don Quichotte se trouvait au pied d'une haute montagne, qui, séparée des autres, s'élevait seule dans une prairie arrosée par un ruisseau. La fraîcheur de l'eau courante, la beauté de la verdure émaillée de fleurs sauvages, quelques bouquets d'arbres plantés çà et là, engagèrent notre chevalier à choisir cet agréable endroit pour y faire sa pénitence. Le voici, s'écria-t-il en promenant des yeux attendris sur tous les objets qu'il apercevait, le voici l'asile solitaire où je veux soupirer mes amours! voilà le ruisseau limpide dont mes larmes augmenteront les flots! O vous, qui que vous soyez, rustiques dieux

de ces montagnes, pardonnez à un malheureux de troubler par ses tristes plaintes la paix de vos belles retraites! O vous, dryades et napées, ne vous lassez pas de m'entendre! et je ferai de tendres vœux pour que votre pudeur ne redoute rien des faunes ou des satyres. O Dulcinée du Toboso! jour de mes nuits, aimant de mon cœur, étoile brillante de mes longs voyages, regarde l'état affreux où ton absence me réduit! Et toi, mon fidèle écuyer, toi, le compagnon de ma gloire, n'oublie, n'oublie rien de ce que tu vas me voir faire, afin de le raconter à celle qui cause mes maux.

Don Quichotte, à ces paroles, descend de cheval, ôte la bride et la selle à Rossinante; et le frappant de la main sur la croupe : Reçois, dit-il, cette liberté dont ton maître ne jouit pas : je ne retiens plus ton ardeur, coursier aussi doux que terrible, toi qui portes écrit sur ton front que tu surpasses en légèreté et le renommé Frontin et l'Hippogriffe d'Astolphe.

Si mon pauvre âne était encore à moi, interrompit alors Sancho, j'aurais, en lui ôtant

son bât, d'assez belles choses à lui dire; quoique dans le fait il n'eût rien à voir à ceci, puisque celui qui fut son maître n'est pas amoureux, que je sache. Mais au surplus, seigneur chevalier de la triste figure, si vous êtes fou tout de bon, et que vous vouliez que je parte, Rossinante pourrait fort bien suppléer au défaut de mon âne : j'irais et reviendrais plus vite, car je suis fort mauvais piéton. Je ne m'y oppose point, répond Don Quichotte; je désire seulement que tu ne te mettes en route que dans trois jours, afin que tu puisses voir et raconter à Dulcinée toutes les folies que je sais faire quand je m'y mets. — Oh! Monsieur, j'en ai assez vu. — Tu n'y es pas, mon pauvre ami. Je vais d'abord déchirer mes vêtemens, jeter çà et là mes armes, me précipiter la tête la première sur les rochers; ensuite... — Prenez-y garde; je vois ici tel rocher qui finira sur-le-champ votre pénitence. Écoutez : s'il est absolument nécessaire que vous fassiez de pareilles culbutes, je serais d'avis que ce fût dans l'eau, ou sur du sable doux comme coton; et rapportez-vous-en à moi pour dire ensuite à madame que

c'était contre des rochers plus durs que du diamant. — Non, Sancho, les lois de la chevalerie ne permettent point ces mensonges. — Oh bien! je me les permets; et croyez-moi, monsieur : imaginez que les trois jours sont passés; écrivez promptement à madame, sans oublier la lettre de change des trois ânons que vous m'avez promis : donnez-moi le tout, je cours ventre à terre au Toboso; je parle à madame Dulcinée; je lui raconte des merveilles de votre pénitence; je vous la rends plus souple qu'un gant; et je reviens, léger comme un oiseau, tirer votre seigneurie de son purgatoire. — Je n'ai point ici de papier, mais je vais écrire ma lettre sur les tablettes de Cardenio. Tu la feras transcrire au premier village par le maître d'école ou le sacristain. Peu importe qu'elle soit d'une autre main que la mienne : d'abord, autant qu'il m'en souvient, Dulcinée ne sait pas lire; ensuite je puis te répondre qu'elle ne connaît point mon écriture. Depuis douze ans qu'elle m'est plus chère que la lumière des cieux, je ne l'ai pas vue quatre fois, et j'ose assurer que de ces quatre fois, elle ne s'est pas aperçue une

seule que je l'aie regardée, tant est sévère la retenue dans laquelle l'ont élevée Laurent Corchuelo son père, et sa mère Aldonza Nogalès.—Comment! que dites-vous donc, monsieur? Quoi! madame Dulcinée est Aldonza Laurenzo, la fille de Laurent Corchuelo? — Oui, sans doute. — Oh! je la connais, je la connais parfaitement. Diable! c'est un fier brin de fille, qui vous jette une barre aussi bien que le plus fort garçon du village. Vive Dieu! c'est une gaillarde qui a de la barbe, et qui pourrait faire le coup de poing avec tous les chevaliers errans de la terre. Je me souviens que, certain jour, elle monta au haut du clocher pour appeler des ouvriers de son père qui travaillaient à demi-lieue de là : ils entendirent sa voix comme s'ils avaient été à une toise. Jarnibleu! quels soufflets elle donne quand on veut jouer avec elle! Il me tarde déjà d'être en route; je serai charmé de la revoir. Je la trouverai sûrement un peu noire, car elle est toujours au soleil. Mais que j'étais donc imbécille! j'imaginais que cette madame Dulcinée était une grande princesse dont vous étiez amoureux, et qui méri-

tait de voir à ses pieds le Biscayen, les galériens, tous les autres que vous avez vaincus. Pardi! monsieur, s'ils y ont été, ils ont dû trouver Aldonza Laurenzo tillant du chanvre ou battant du bled : cela doit leur avoir paru drôle, et je crois qu'elle en a bien ri.

Sancho, reprit Don Quichotte d'une voix calme mais sévère, je vous ai déjà dit une grande vérité que vous perdez trop souvent de vue : c'est que vous êtes un sot excessivement babillard. Quand on se mêle, comme vous, de faire le raisonneur, on devrait savoir que deux choses seules méritent de nous de l'amour, la sagesse et la beauté. Dulcinée les possède au plus haut degré. Qu'importent sa naissance et son rang! Je la respecte, je la chéris autant que si elle était la première princesse du monde. D'ailleurs, pensez-vous que les Amarillis, les Silvies, les Galatées, que nos poëtes se plaisent à célébrer, existent telles qu'on nous les peint? Non, sans doute. Il est très-permis à notre imagination de se former un modèle idéal, de l'embellir de tous les attraits, de toutes les perfections réunies, soit pour le donner en exemple, soit pour

nous exciter à aimer ce qui est véritablement aimable. Voilà ce qu'est pour moi Dulcinée; voilà ce que certains petits esprits auront peut-être de la peine à comprendre; mais on se passe de leur suffrage. — Vous avez raison, monsieur; et je conviens, du fond de mon cœur, que près de vous je ne suis qu'un âne. Hélas! mon Dieu! en prononçant ce nom je ne puis m'empêcher de soupirer, et de songer que j'ai perdu mon fidèle compagnon, que votre bonté daigna me promettre de remplacer par trois autres.

Don Quichotte, sans lui répondre, s'éloigna de quelques pas, tira les tablettes de Cardenio, et fit sa lettre pour Dulcinée. Lorsqu'il l'eut achevée, il appela son écuyer, afin qu'il l'apprît par cœur. N'espérez point cela, lui dit Sancho, j'ai une trop mauvaise mémoire; mais lisez-moi toujours cette lettre, pour ma seule satisfaction, parce que je suis sûr qu'elle est bonne. La voici, reprit Don Quichotte:

« Haute et souveraine dame,

« Celui qui languit loin de vous, celui dont « le cœur, profondément blessé, souffre et

« chérit ses souffrances, vous souhaite, douce « Dulcinée, le repos qu'il a perdu. Si votre « beauté me dédaigne, si votre fierté me re- « bute, je succomberai, malgré ma constance, « sous le poids de mes douleurs. Mon fidèle « écuyer Sancho vous rendra compte, enne- « mie adorée, de l'affreux état où je suis réduit. « Mes tristes jours sont à vous : un mot peut « les conserver, un mot aussi peut les finir. « Commandez, il me sera doux de satisfaire « votre cruauté.

« Le vôtre jusqu'à la mort,

« CHEVALIER DE LA TRISTE FIGURE. »

Par la vie de mon père! s'écria Sancho, je n'ai jamais rien entendu de pareil. Mardi! monsieur, comme vous savez dire tout ce que vous voulez, et comme vous avez bien encadré là-dedans *votre chevalier de la triste figure!* Vous êtes un diable pour l'esprit. Oh ça, n'oubliez pas à présent d'écrire sur une autre feuille la lettre de change des trois ânons, et signez-la d'une manière moins gentille, mais plus claire. Don Quichotte écrivit aussitôt :

« Madame ma nièce, vous paierez comptant,
« par cette première de change, à mon écuyer
« Sancho Pança, valeur reçue de lui, trois
« ânons de cinq que j'ai laissés sous votre
« garde; lesquels vous seront alloués dans vos
« comptes, en me représentant la quittance
« dudit Sancho.

« Fait au milieu des montagnes de la Sierra-
« Morena, ce 22 août de la présente année. »

C'est à merveille, dit Sancho; mettez là votre pataraffe, et je vais seller Rossinante. Attends, attends, reprit Don Quichotte, je désire qu'au moins tu me voies tout nu; et je ne te demande que quelques minutes pour faire devant toi une douzaine de folies dont tu pourras parler comme témoin. — Oh! non, monsieur, je vous en prie, que je ne vous voie pas tout nu! je serais sûr de me mettre à pleurer; et j'ai déjà tant pleuré mon âne, que mes pauvres yeux n'y pourraient suffire. Laissez-moi partir, j'en serai plus tôt de retour; et je vous promets de vous rapporter une réponse favorable : car, si madâme Dulcinée s'avisait de faire la revêche, je jure Dieu que

je lui apprendrais à vivre à bons coups de pieds dans le ventre. Pardi oui! je souffrirais qu'un fameux chevalier errant prît la peine de devenir fou pour une... Suffit; je conseille à madame Dulcinée de marcher droit. Je suis bon, mais il ne faut pas trop m'échauffer les oreilles; je mets alors mon vin à douze, fût-il certain que je n'en vendrai pas... Mais, à propos, de quoi vivrez-vous jusqu'à mon retour? — Ne t'en inquiète point, Sancho: l'herbe de ces prés, les fruits de ces arbres, suffiront à ma nourriture; j'espère même ne rien manger du tout, ce qui serait encore mieux. Je suis plus occupé de la crainte que tu ne puisses pas me retrouver dans ces déserts; et je te conseille, pour ne pas te perdre, de couper des branches de genêt, que tu semeras sur ta route jusqu'à l'entrée des montagnes; elles te guideront quand tu reviendras.

Sancho approuva cet expédient. Il se munit d'un faisceau de genêts, demanda la bénédiction de son maître; et, montant sur Rossinante, dont notre chevalier lui recommanda de prendre les plus grands soins, il se mit aussitôt en route. Mais il n'avait pas fait cent

pas qu'il revint précipitamment : Vous aviez raison, dit-il; je pense qu'il est nécessaire que je voie quelques-unes de vos folies, pour les affirmer par serment, en sûreté de conscience... Don Quichotte, qui ne demandait pas mieux, se déshabilla dans l'instant, ôta jusqu'à ses caleçons, ne garda que sa chemise, et fit ensuite deux sauts en l'air avec deux culbutes la tête en-bas. Sancho n'en voulut pas voir davantage; il tourna bride en fermant les yeux, et reprit vite son chemin.

CHAPITRE XXVI.

Finesses d'amour du galant Don Quichotte dans la Sierra-Morena.

Le chevalier de la triste figure, demeuré seul et en chemise, interrompit ses culbutes pour monter sur le haut d'une roche. Là il réfléchit mûrement sur un point qui l'embarrassait. Examinons bien, disait-il en lui-même, si je dois prendre le parti de me déclarer fou furieux, comme Roland, ou fou triste, comme Amadis. Ces deux modèles sont également beaux à suivre; mais ce Roland, qui, dans le fait, n'avait pas un si grand mérite à être vaillant, puisqu'il était invulnérable, devint tout à coup furieux parce qu'Angélique, oubliant sa gloire, rendit le jeune Médor possesseur de ses attraits. Si j'imite Roland, j'offense Dulcinée, je donne un prétexte aux méchans de soupçonner sa pudeur : et le ciel sait combien elle est sévère! Amadis, qui valait au moins Roland, se

retira sur la roche pauvre, pour y pleurer pendant plusieurs années, uniquement parce qu'Oriane l'avait banni de sa présence. Il n'y a rien là qui ne soit honnête, décent, honorable pour tous les deux. Vive, vive le grand Amadis! Revenez dans ma mémoire, actions sublimes et touchantes de ce phénix des chevaliers! c'est lui que Don Quichotte imitera.

Il descendit alors du rocher, reprit une partie de ses vêtemens; et, se rappelant que la prière occupait souvent Amadis, il se fit, avec des glands enfilés, une espèce de rosaire qu'il disait avec dévotion. Le reste du temps il se promenait dans le pré, s'entretenait avec ses pensées, faisait des vers qu'il écrivait sur les hêtres ou sur le sable du ruisseau. La plupart de ces vers ont été perdus; cependant on a recueilli les suivans :

Arbres touffus, qui dans les airs
Balancez mollement vos verdoyans feuillages,
Prés émaillés de fleurs, silencieux ombrages,
Rochers escarpés et déserts,
Plaignez ma triste destinée.
Sois attentif, fidèle écho,
Et répète avec moi le nom de Dulcinée
Du Toboso.

Ma gloire n'a pu la fléchir;
J'ai su dompter le monde, et n'ai pas su lui plaire :
Malgré tous mes exploits, ma brillante carrière
Dans les pleurs ici va finir.
Avant qu'elle soit terminée,
Suspends ton cours, charmant ruisseau,
Et murmure avec moi le nom de Dulcinée
Du Toboso.

Don Quichotte se crut obligé de mettre à la fin de toutes ses stances cet admirable refrain *du Toboso*, afin qu'il n'y eût point d'équivoque, et que l'on entendît bien que les vers étaient pour Dulcinée.

Tandis qu'il célébrait ainsi sa dame, qu'il confiait sa douleur aux sylvains, aux nymphes des bois, et qu'il se nourrissait d'herbes sauvages, Sancho poursuivait son chemin. Si malheureusement ce voyage avait été de trois semaines, comme il ne fut que de trois jours, le fidèle écuyer risquait de ne pas retrouver son maître en vie : mais, vingt-quatre heures après l'avoir quitté, Sancho arriva pour dîner à la fatale hôtellerie où l'on s'était amusé à le faire sauter dans la couverture. Dès qu'il l'aperçut, il lui prit un frisson : cependant, comme il avait faim, il s'arrêta malgré lui,

regardant de côté la porte, et ne sachant s'il devait entrer. A l'instant même il en sortit deux hommes, dont l'un dit à l'autre : Seigneur licencié, n'est-ce point là Sancho Pança, celui que la gouvernante nous a dit avoir suivi notre aventurier? C'est lui-même, répond l'ecclésiastique, et je reconnais le cheval de Don Quichotte.

Aussitôt le curé et le barbier, car c'étaient eux, s'approchèrent de notre voyageur. Ami Sancho, dit le curé, qu'avez-vous fait de votre maître? Monsieur, répondit l'écuyer, qui les reconnut aussi, mon maître est dans un certain lieu, occupé de certaines choses fort importantes, et que, sur les yeux de ma tête, j'ai promis de ne point révéler. Oh! s'écria le barbier, si monsieur Sancho fait tant le discret, nous serons persuadés qu'il a volé le seigneur Don Quichotte, et qu'il lui a pris jusqu'à son cheval que voilà. Monsieur, monsieur, répliqua l'écuyer, ne soyez pas si léger dans vos jugemens et dans vos propos : je n'ai jamais volé personne, et je souhaite que tout le monde en puisse dire autant. Mon maître, au fond de ces montagnes, accomplit une péni-

tence; et moi, comme son ambassadeur, je vais porter une lettre de lui à madame Dulcinée du Toboso, fille de Laurent Corchuelo, pour laquelle il se meurt d'amour. Maître Nicolas et le curé, surpris de cette nouvelle folie, demandèrent à voir cette lettre. Sancho leur dit qu'elle était sur des tablettes, et que son maître lui avait ordonné de la faire transcrire au premier village. Le curé s'offrit pour la copier. Sancho descendit alors de cheval, et mit la main dans son sein pour en tirer les tablettes, qu'il n'avait garde d'y trouver, puisqu'il les avait oubliées. Inquiet, troublé, pâle de frayeur, Sancho tourne, retourne ses poches, se tâte par tout le corps, et prenant ensuite sa barbe à deux mains, s'en arrache la moitié, se donne cinq ou six soufflets, et s'égratigne le visage. Qu'avez-vous donc? s'écria le curé. Ce que j'ai? répondit-il: ah! malheureux que je suis! je viens de perdre en un moment trois superbes ânons, dont chacun valait une métairie. Comment! répliqua le barbier, ces ânons étaient dans vos poches?— Sans doute, puisqu'ils étaient dans une lettre de change signée de mon maître, portant

l'ordre à sa nièce de me donner trois ânons de quatre ou cinq qu'il a chez lui : cette lettre de change, avec l'épître pour madame Dulcinée, était dans les tablettes que j'ai perdues.

Le curé consola Sancho, et lui promit qu'en retrouvant Don Quichotte il lui ferait renouveler la lettre de change. Le bon écuyer, un peu rassuré, dit alors qu'il regrettait peu l'épître à madame Dulcinée, parce qu'il la savait presque par cœur. Le barbier le pria de la répéter, afin qu'ils pussent la mettre au net. Alors Sancho, se grattant la tête, se mit sur un pied, puis sur l'autre, regarda la terre, le ciel, se mangea la moitié d'un ongle, et finit par dire : Le diable s'en mêle; car je ne peux me rappeler que du commencement de la lettre, où il y avait, *Haute et souterraine dame*. Vous voulez dire *souveraine*, reprit le barbier. — Oui, c'était *souveraine;* je m'en souviens. Ensuite il disait : *Celui dont le cœur est blessé vous souhaite, ennemie adorée, l'affreux état où il est réduit*. Il y avait après cela *des tristes jours*, et puis, *un seul mot ;* et, après *le seul mot*, cela finissait par *votre, jusqu'à la mort*,

Chevalier de la triste figure. Voilà toute la lettre, à peu près.

Le barbier et le curé félicitèrent Sancho sur son heureuse mémoire, et lui firent répéter deux ou trois fois cette lettre, afin de la copier. Sancho la répéta de deux ou trois façons différentes, et raconta dans un grand détail tout ce qui lui était arrivé avec son maître, sans pourtant juger à propos de dire qu'il avait été berné dans cette même hôtellerie, où il refusa d'entrer. Il ajouta qu'aussitôt après son ambassade à madame Dulcinée, son maître était décidé à s'aller faire empereur quelque part; que quant à lui, son parti était pris, dès qu'il serait veuf, ce qui ne pouvait manquer d'être prochain, d'épouser une demoiselle de l'impératrice, qui lui porterait en dot un bon duché en terre ferme, parce qu'il était revenu des îles, et qu'il ne s'en souciait plus. Sancho disait tout cela d'un si beau sang-froid, d'un ton si tranquille, en essuyant de temps en temps les égratignures qu'il s'était faites, que le curé et le barbier jugèrent fort inutile d'essayer de lui parler raison, et le regardèrent au moins comme aussi fou que son maître.

Je vous fais d'avance mon compliment, reprit le curé; car je vois bien qu'avant peu le seigneur Don Quichotte sera roi, ou tout au moins archevêque : alors... Archevêque! interrompit l'écuyer, il ne m'en a point parlé; mais si cette fantaisie allait lui prendre, dites-moi ce que les archevêques errans ont coutume de donner à leurs écuyers. — Ordinairement ils les font jouir de quelque bénéfice simple, d'une bonne cure ou de quelque chapelle, qui leur rapporte beaucoup, sans compter le casuel. — Diable! j'aimerais assez un bénéfice; mais pour le posséder, il faut n'être pas marié, et savoir au moins servir la messe. Me voilà joli garçon, moi qui ai une femme, et qui ne sais rien! Oh! messieurs, je vous demande en grâce de détourner mon maître de ce projet, et de l'engager à se faire tout bonnement empereur. Le barbier et le curé lui promirent d'en parler à Don Quichotte. Mais, ajoutèrent-ils, nous devons nous occuper à présent de le tirer de son désert; nous réfléchirons la-dessus à table; venez avec nous dans l'auberge. Non, répondit Sancho en détournant la tête; si cela vous est égal,

je n'entrerai point dans cette auberge-là : je vous en dirai quelque jour les raisons. Vous pouvez m'envoyer ici mon dîner, avec un peu d'orge pour Rossinante. On ne le pressa pas davantage, et le barbier lui fit porter à manger.

Le curé, pendant ce temps, imaginait un moyen qui devait réussir auprès de Don Quichotte pour le conduire où l'on voudrait : c'était de s'habiller en demoiselle errante, en se couvrant le visage d'un voile ; de déguiser maître Nicolas en écuyer, et de s'en aller ainsi se jeter aux pieds de notre héros, en lui demandant un don. Après que ce don serait accordé, la demoiselle affligée devait le prier de venir avec elle pour la venger d'un chevalier félon, et le prierait de ne point exiger qu'elle ôtât son voile avant la fin de cette aventure. De cette manière, on était certain de mener Don Quichotte jusqu'à son village, où l'on essaierait de guérir son inconcevable folie.

CHAPITRE XXVII.

Grands événemens dignes d'être racontés.

Maître Nicolas applaudit à l'invention du curé, qu'il voulut exécuter sur l'heure. Il emprunta de la femme de l'aubergiste un corps de jupe avec une coiffe; quant à lui, pour se déguiser, il pensa qu'il lui suffisait de s'attacher au menton une barbe de queue de bœuf, extrêmement rousse et touffue, qui appartenait à l'hôte, et dont le barbier s'empara sans en demander permission. L'hôtesse voulut savoir le motif de ces déguisemens; et, d'après ce que lui dit le curé de la folie de Don Quichotte, elle reconnut le chevalier du baume, et le maître de l'écuyer berné. Alors elle ne manqua pas de raconter tout ce qui s'était passé dans l'hôtellerie, sans oublier l'aventure que Sancho prenait tant de soin de cacher. Tout en parlant elle aidait le curé à s'habiller en demoiselle, l'affublait d'un jupon de drap tailladé de larges bandes noires,

et d'un corset de velours vert, galonné de satin blanc, qui semblaient avoir été faits depuis le règne du roi Wamba. Le curé ne voulut point de la coiffe; il mit seulement uu petit bonnet de toile piquée avec lequel il couchait, le serra sur son front avec un long morceau de taffetas noir, dont une partie lui voilait le visage, et par dessus le tout enfonça son grand chapeau rabattu, qui lui servait de parasol. Dans cet équipage, enveloppé dans son manteau, il monta sur sa mule à la manière des femmes. Le barbier monta sur la sienne, muni de sa longue barbe rousse; et tous deux prirent congé de l'aubergiste, de sa femme, et de Maritorne, qui promit de dire un rosaire pour l'heureux succès de leur entreprise.

Sancho, qui les attendait en dehors, ne put s'empêcher de rire en les voyant. Ils l'instruisirent de leur projet, qu'ils lui présentèrent comme le seul moyen d'arracher Don Quichotte à ces déserts, pour qu'il s'occupât sur-le-champ de devenir empereur et de récompenser son écuyer. Sancho les remercia, promit le secret, recommanda surtout au curé

d'empêcher son maître de se faire archevêque, et prit avec eux la route de la Sierra-Morena. Ils arrivèrent le même soir à l'entrée des montagnes, où ils passèrent la nuit. Là, le curé fit part à son ami le barbier d'un scrupule qui le tourmentait : il lui semblait qu'il était peu décent à un ecclésiastique d'aller ainsi déguisé en femme. D'après cette réflexion, il pria maître Nicolas de se charger du rôle de la demoiselle, en lui laissant celui de l'écuyer, dont sa gravité serait moins blessée. Maître Nicolas consentit au troc, remit au curé la grande barbe; et, ne voulant s'habiller en femme que lorsqu'il serait près d'arriver, il fit un paquet de la jupe et du beau corset de velours. Le lendemain matin ils poursuivirent leur route; et Sancho, qui les guidait, leur raconta l'aventure de Cardenio, sans parler cependant, et pour cause, des écus d'or trouvés dans la valise. Ils parvinrent enfin à l'endroit où les genêts coupés indiquaient le chemin. On fit halte pour tenir conseil : il fut décidé que Sancho irait en avant rendre compte à Don Quichotte de son ambassade à Dulcinée; qu'il lui dirait que

cette dame n'avait pu lui répondre que de bouche, par la raison qu'elle ne savait pas écrire; mais qu'elle ordonnait à son chevalier, sous peine de son indignation, de se rendre aussitôt près d'elle. Sancho promit de revenir instruire le curé des projets de son maître, et laissa ses deux compagnons dans une prairie ombragée de grands arbres et arrosée d'un ruisseau.

C'était au mois d'août, vers les trois heures de l'après-midi, au moment où la chaleur a le plus de force. Le curé et le barbier, assis à l'ombre sur le bord de l'eau, attendaient paisiblement le retour du fidèle écuyer, lorsqu'ils entendirent près d'eux une voix qui chantait avec art et justesse, non pas une chanson rustique, mais la romance qu'on va lire:

Triste ramier de la montagne,
Quel malheur a pu te ravir
Ta douce et fidèle compagne?
Tu ne l'as plus, tu veux mourir.
Que notre douleur nous rassemble:
J'ai ton cœur, hélas! et ton sort;
Approche, nous dirons ensemble:
Je suis seul, et je vis encor!

Abandonnant les verts bocages,
Dans les déserts tu viens gémir,
Sur la pointe des rocs sauvages
Tu répètes : Je veux mourir.
Dès long-temps le mal qui me presse
Me fait ici chercher la mort;
Comme toi je me plains sans cesse
D'être seul et de vivre encor.

Tu fuis, ramier; ma triste plainte
Te lasse au lieu de t'attendrir;
Solitaire dans cette enceinte,
Tu voulais te plaindre et mourir.
Demain, quand le jour viendra luire,
Vers ces lieux reprends ton essor;
J'espère ne plus te redire,
Je suis seul, et je vis encor.

L'heure, le lieu, la beauté de la voix, augmentaient la surprise du barbier et du curé, qui, se levant aussitôt, s'avancèrent vers une colline d'où venaient ces doux accens. A peine avaient-ils fait quelques pas qu'ils découvrirent sur un rocher un homme semblable à celui que Sancho leur avait dépeint en racontant l'aventure de Cardenio. Cet homme les apercut; et, sans s'échapper, sans montrer aucune colère, il demeura dans la même place, la tête penchée sur sa poitrine,

comme quelqu'un qui médite. Le curé, ne doutant point que ce ne fût ce Cardenio dont il savait déjà l'histoire, s'approcha doucement, le salua, lui fit entendre qu'il était instruit de ses malheurs, et sut mêler dans son discours, aux expressions d'un tendre intérêt, les consolations plus grandes qu'un ecclésiastique pouvait offrir. Cardenio jouissait alors de sa raison. Surpris d'entendre, au milieu de ces déserts, un langage aussi touchant, il répondit avec politesse : Je vois bien que le ciel n'abandonne point les misérables, puisqu'il daigne m'envoyer un ange de paix qui sait me rappeler mes devoirs sans être insensible à mes peines. Ne me jugez pas trop sévèrement, Messieurs; ayez quelque pitié d'un pauvre insensé : je le suis, je le sais bien; ma faible raison ne me luit que dans de courts intervalles. J'apprends alors, avec une douleur vive, que souvent j'ai fait du mal : j'en verse des larmes de repentir; mais ce repentir est inutile : je retombe dans mon délire, j'offense de nouveau ceux que je voudrais servir. Hélas! je n'ai qu'un moyen de me faire excuser, c'est de dire ce qui m'a réduit à cet état

déplorable : je raconte mes malheurs à tous ceux qui veulent les entendre. Il faut bien que l'on me plaigne; et l'on me pardonne alors. Si vous venez avec cette intention, je vais vous faire ce récit.

Nos voyageurs, qui ne demandaient pas mieux, acceptèrent son offre avec reconnaissance, et s'assirent près de Cardenio, qui recommença son histoire presque dans les mêmes termes qu'il l'avait dite à Don Quichotte, lorsqu'elle fut interrompue par notre héros, un peu trop chatouilleux sur l'honneur de la reine Madasime. Cette fois il n'y eut point d'interruption; et Cardenio raconta que Lucinde lui avait envoyé, dans le volume d'Amadis de Gaule, le billet suivant :

LUCINDE A CARDENIO.

« Chaque jour je découvre en vous de nou-
« velles qualités qui m'imposent l'obligation
« de vous aimer davantage. Comme je désire
« vivement de remplir cette obligation dans
« toute son étendue, je vous prie d'en parler
« à mon père. Il vous estime, il me chérit :

« vous réglerez sûrement ensemble comment
« je peux acquitter toutes les dettes de mon
« cœur. »

Je montrai ce billet à don Fernand, ajouta Cardenio; je lui confiai que je n'osais prier mon père de demander la main de Lucinde, parce que je savais qu'il était décidé à ne point me marier avant que le duc Richard se fût expliqué sur ce qu'il voulait faire pour moi. Don Fernand me répondit qu'il se chargeait de parler à mon père, de le déterminer à cet hymen, d'aplanir toutes les difficultés. Traître, perfide, homme sans honneur! tu méditais déjà ma perte quand je t'ouvrais mon âme avec confiance! Que t'avais-je fait, cruel? je t'aimais, je t'estimais: j'étais si loin de soupçonner que le jeune, l'heureux Fernand, à qui ses richesses, son rang, ses qualités personnelles, rendaient si facile le choix d'une épouse parmi cent beautés qui briguaient sa main, oublierait la vertu, la pudeur, la bonne foi, pour enlever à son ami le seul bien qu'il eût au monde! Mais de quoi vais-je me plaindre? la fatalité de

mon sort forçait don Fernand à ce crime affreux.

Le perfide, pour venir à bout de ses coupables projets, commença par m'éloigner. Il me pria d'aller chez son frère chercher de l'argent dont il avait besoin. Il m'assura que pendant ce temps il agirait auprès de mon père. Je le crus, je l'embrassai avec des larmes de reconnaissance. Le soir même, j'allai voir Lucinde, à qui je rendis compte des promesses et des bontés de Fernand. Elle n'en douta pas plus que moi, regarda notre hymen comme certain, me pressa de revenir bientôt. Je ne sais pourquoi cependant une profonde tristesse, des pressentimens douloureux, se mêlèrent à cet entretien. Jamais jusque-là nos conversations n'avaient été troublées par le moindre nuage; jamais aucun reproche, aucune jalousie, aucune inquiétude, n'avaient altéré le bonheur suprême dont je jouissais en la voyant. Je ne lui parlais que de sa beauté, de son esprit, de ses vertus adorables : elle me louait aussi; et l'amour, qui donnait seul et recevait ces éloges, les exagérait souvent, sans les rendre dangereux pour l'orgueil. Nous

nous racontions, nous nous répétions mille choses de peu d'importance, que nous écoutions avec délices, parce que nous nous les disions. Dans ce dernier entretien nous ne pûmes, hélas! que pleurer. Je laissai Lucinde presque évanouie, je me retirai plein d'effroi.

Je partis le lendemain; j'arrivai chez le frère de Fernand, à qui je remis une lettre. Il me reçut avec amitié; mais il me retint plusieurs jours : il exigea même de moi que je ne parusse point devant son père, sous prétexte qu'il avait besoin de précautions pour envoyer à son frère l'argent qu'il lui demandait. J'obéis, quoique avec répugnance. J'attendis quatre jours entiers; et j'étais sur le point de retourner près de Lucinde, quand un homme à pied, haletant, se présenta tout à coup à moi, et se pressa de me raconter que, passant par hasard dans une rue, vers le midi, une très-belle femme l'avait appelé par sa fenêtre, et lui avait dit en sanglotant : Mon frère, si vous êtes chrétien, je vous demande, au nom de Dieu, de porter sur-le-champ, le plus vite que vous pourrez, ce billet à son adresse. A ces mots, ajouta-t-il, elle m'a jeté ce papier,

et un mouchoir où j'ai trouvé cent réaux, avec cette bague d'or. Je n'ai eu que le temps de répondre que j'allais faire ce qu'elle désirait. Elle a fermé la fenêtre; et moi, plus touché de ses larmes que de ses présens, je me suis mis aussitôt en route, et j'ai fait en seize heures dix-huit lieues.

J'ouvris précipitamment la lettre; elle contenait ces mots :

« Don Fernand, selon sa promesse, a fait « parler à mon père, mais pour lui-même, et « non pour vous. Il a demandé ma main. Mon « père, ébloui par cette alliance, a donné sa « parole à Fernand. Je dois l'épouser en se- « cret, dans notre maison, devant les seuls « témoins nécessaires. Vous pouvez compren- « dre ce que je souffre. J'ai pris mon parti ce- « pendant : il vous prouvera si je sais aimer. »

Je demeurai tremblant à cette lecture; mes jambes ne pouvaient me soutenir. Bientôt la fureur me rendit et mon courage et mes forces. Je montai sur une mule, et je revolai vers Lucinde; mais je n'arrivai qu'à la nuit. Je courus

à la fenêtre de ma maîtresse : heureusement je l'y trouvai. Cardenio, me dit-elle, je n'ai qu'un instant; écoutez-moi bien. Me voilà déjà parée pour la noce. Le traître Fernand, mon père, et les témoins, m'attendent dans la salle prochaine. Voici la dernière réponse que votre amante compte leur faire. Alors elle me fit voir un poignard, et disparut comme un éclair.

Troublé par ces derniers mots, auxquels je ne pus répondre, au désespoir, hors de moi, j'allai droit à la porte de la maison de Lucinde : elle était ouverte; j'entrai. Personne ne m'aperçut au milieu du tumulte qui régnait dans la maison. Je parvins jusqu'à la salle où l'on attendait les nouveaux époux. Là, je me mis dans une embrasure, presque caché tout entier par deux rideaux de tapisserie. La salle était très-éclairée, pleine de domestiques. Don Fernand entra le premier, suivi d'un cousin germain de Lucinde, qu'il avait choisi pour témoin. Je n'avais point d'armes, je contins ma rage. Un moment après, je vis paraître Lucinde, accompagnée de sa mère et de deux de ses femmes : elle

était couverte de pierreries, et portait une robe blanche mêlée de couleur de chair. Pardonnez-moi ces détails, tout était important pour moi, tout m'est présent; ma mémoire fait à la fois mon supplice et ma consolation.

Le curé de la paroisse ne tarda pas à venir. Il joignit les mains des époux, et dit à Lucinde, selon l'usage : Acceptez-vous pour mari le seigneur don Fernand que voilà ? Alors j'avançai la tête, et j'attendis sans respirer la réponse de Lucinde. Ah ! Lucinde ! Lucinde ! qui l'aurait pensé ? Après ce qu'elle m'avait dit, après les sermens qu'elle m'avait faits, après la certitude où elle était que mon repos, mon bonheur, ma vie, allaient dépendre d'un mot!... Malheureux que je suis ! et j'ose me plaindre ! moi qui fus assez lâche, assez vil pour ne pas me montrer alors, pour ne pas m'écrier : Lucinde, tu ne peux disposer de toi; tu m'appartiens, nous sommes l'un à l'autre; les nœuds les plus saints nous unissent : on te commande un parjure; tu vas prononcer l'arrêt de ma mort; conserve-moi le jour, Lucinde, en t'épargnant un horrible crime!... Et je ne l'ai pas fait, et je ne m'élançai pas

sur Fernand, et je ne l'étouffai pas dans mes bras !... Non, les maux que je souffre ne sont pas assez grands; non, j'en ai mérité davantage.

Le prêtre attendait la réponse de Lucinde, qui, pâle, tremblante, la tête penchée, garda long-temps le silence. Sa mère alors se baissa vers elle, me déroba son visage; et j'entendis, je crus entendre ce *oui* fatal qui me donnait la mort. Je demeurai immobile de surprise, d'effroi, de douleur, doutant encore si c'était bien Lucinde dont j'avais entendu la voix. Je n'en doutai plus quand je vis Fernand mettre à son doigt l'anneau de l'épouse. Au moment même, Lucinde évanouie, tomba dans les bras de ses femmes. On l'emporta; sa mère, Fernand, la suivirent; et moi, dont les yeux couverts d'un nuage, ne distinguaient, n'apercevaient plus rien, je sortis en poussant des cris, sans m'embarrasser d'être reconnu, sans savoir où porter mes pas, sans me sentir même cette soif de vengeance qui naguère me dévorait. J'ai toujours pensé que dès ce moment ma raison s'était altérée. Je me rappelle confusément que je courus reprendre ma mule, et que je sortis de la ville. Je mar-

chai toute la nuit. Le seul sentiment qui m'occupait, et dont je me souviens parce qu'il m'occupe encore, c'est que Lucinde était infidèle; c'est que Lucinde m'avait trahi pour ce Fernand, cet indigne Fernand, dont le rang et les richesses avaient ébloui Lucinde. Cependant mon cœur l'excusait encore. Je me rappelais sa timidité, sa douceur, son obéissance craintive pour les auteurs de ses jours. La douce habitude de la trouver parfaite l'emportait sur mon ressentiment, et j'aimais mieux m'en prendre à mon sort que de rien reprocher à Lucinde. En proie à ces tristes idées, je précipitais ma course. J'arrivai, sans m'arrêter, jusqu'au milieu de ces montagnes, où ma mule tomba morte. Moi-même, épuisé de faim, de fatigue, de souffrances, je m'étendis au pied d'une roche, résolu de ne plus me relever. J'ignore combien de temps j'y demeurai, j'ignore tout ce qui m'arriva; je sais seulement qu'en revenant à moi, je me vis entouré de pâtres, qui sûrement m'avaient secouru. Je n'avais plus faim, j'étais paisible, et j'appris avec douleur que j'avais maltraité ces bonnes gens. Ils ne m'en nourrissent pas

moins; ils ont soin de mettre du pain dans les endroits où je dois passer : je me nourris de ce pain; quand j'ai mangé, je suis mieux ; je cause alors avec les chevriers ; ils me disent que je les maltraite encore, et je pleure de repentir d'offenser malgré moi mes bienfaiteurs.

Telle est ma misérable vie : je passe les nuits dans le creux d'un arbre, j'erre pendant tout le jour ; je répète, je chante, je crie le nom de Lucinde, sans autre espoir que d'expirer en prononçant ce nom si cher. Épargnez-vous des conseils qui me seraient inutiles; je ne puis jamais guérir, puisque jamais je ne puis oublier Lucinde. Je ne veux pas l'oublier. J'aime mes maux, j'aime mes souffrances. Elle les prévoyait bien quand elle m'a manqué de foi; elle était bien sûre que je deviendrais le plus infortuné des hommes. Elle l'a voulu; eh bien! je le suis, je me plais à l'être; je le serai jusqu'à la mort.

Ainsi parla Cardenio. Le curé, touché jusqu'au fond du cœur, allait s'efforcer de le consoler, lorsqu'une voix douce et tendre, qui se plaignait non loin d'eux, attira son attention.

CHAPITRE XXVIII.

Nouvelle et surprenante aventure.

O combien nous devons aimer ce brave et galant Don Quichotte, qui, malgré les revers, malgré les obstacles qu'il rencontrait à chaque pas, poursuivit toujours le noble dessein de ressusciter la chevalerie! Il est cause que, dans le triste siècle où nous vivons, nous avons du moins encore quelques instans de plaisir en lisant son agréable histoire, en y trouvant des épisodes qui ne sont pas moins intéressans que les grandes actions du héros. Nous admirons ses hauts faits d'armes; Sancho quelquefois nous fait rire : mais nous aimons à nous attendrir avec l'amant de Lucinde; et, pour en revenir à lui, je vous dirai, mon cher lecteur, que cette voix qu'entendit le curé s'exprimait de cette manière :

Dieu tout-puissant, m'avez-vous enfin exaucée? puis-je espérer de trouver ici les seuls biens que mon cœur désire, la solitude

et un tombeau? Ah! je ne me plaindrais plus, si, dans ces tristes déserts, je pouvais dérober ma vie à ces hommes cruels, pervers, dont la plus douce jouissance est de voir les larmes qu'ils font couler.

Le curé, surpris de ces accens, s'avança, suivi de ses deux compagnons, vers l'endroit d'où ils s'emblaient partir. Ils n'avaient pas fait vingt pas, qu'ils aperçurent sous un frêne un jeune paysan qui se lavait les pieds dans un ruisseau, et dont la tête baissée leur dérobait le visage. Ils s'approchèrent avec précaution, se cachèrent derrière une roche, et remarquèrent l'extrême blancheur des jambes de ce jeune homme. Son habillement, fort grossier, était composé d'une espèce de veste de drap gris, serrée par une ceinture, d'un pantalon, et d'un bonnet d'étoffe. Après s'être lavé les pieds, il tira de son bonnet un linge dont il les essuya. Ce mouvement fit voir aux voyageurs la beauté de son visage. Ils en demeurèrent frappés; et Cardenio dit à voix basse : Je n'ai rien vu de plus beau sous le ciel; cependant ce n'est point Lucinde.

Le jeune homme, qui se croyait seul, ôta

tout-à-fait son bonnet, secoua deux fois la tête, et son immense chevelure, descendant aussitôt sur ses épaules, le couvrit presque tout entier. Nos voyageurs ne doutèrent plus que ce ne fût une femme. Ils la regardèrent quelques instans démêler avec ses doigts ses longs cheveux; mais, à un bruit léger qu'ils firent, elle sépara cette chevelure pour jeter sur eux un regard d'effroi. Dès qu'elle les aperçut, elle se leva précipitamment, saisit un petit paquet de hardes, et, sans songer à ses souliers, elle fuit nu-tête, nu-pieds, avec toutes les marques d'une vive frayeur. Elle tomba bientôt sur les cailloux tranchans. Déjà le curé l'avait jointe. Rassurez-vous, madame, lui dit-il, nous sommes loin d'être vos ennemis. Le hasard seul nous a conduits dans ces montagnes. Vos cheveux nous ont découvert ce que vous avez sans doute un puissant intérêt à cacher; soyez sûre que votre secret sera respecté par nous : mais pardonnez au désir que nous aurions de vous être utiles.

La jeune personne troublée regardait le curé sans répondre. Celui-ci, par d'autres discours, cherchait à dissiper sa terreur. Enfin

elle se rassura, baissa vers la terre ses yeux pleins de larmes, et dit avec un soupir : Puisque mes cheveux m'ont trahie, puisque cette solitude n'a pu me cacher aux humains, je n'essaierai point de feindre : ma bouche n'a point l'habitude du mensonge; et votre cœur me semble avoir l'habitude de la pitié. Oui, j'ai voulu me cacher, j'ai voulu déguiser mon sexe; je rougis de tous les soupçons que ce déguisement doit faire naître : vous m'en épargnerez quelques-uns quand je vous aurai tout dit.

Ces paroles furent prononcées avec tant de grâce et de modestie, que le curé et ses deux compagnons se sentirent autant de respect que d'intérêt pour cette belle personne. Elle s'éloigna de quelques pas, acheva de s'habiller, rassembla sur sa tête ses longs cheveux, et revenant avec confiance s'asseoir auprès du curé, commença ainsi son histoire :

Il est un bourg dans l'Andalousie qui donne le titre de duc à un grand d'Espagne. Mon père habite dans ce bourg; il est laboureur et fort riche. Cette immense richesse n'a rien fait pour mon bonheur; le seul défaut de

naissance a causé toutes mes peines. Ce n'est pas que j'aie à rougir d'être la fille d'un laboureur : notre race antique et pure fut de tout temps respectée. Nous sommes de vieux chrétiens, honorés de nos frères et chéris des pauvres, dont notre fortune fut toujours le patrimoine. Mes parens étaient moins fiers de ces avantages que de m'avoir pour leur fille : j'étais leur unique enfant, leur héritière, l'espoir, l'appui de leur vieillesse, l'objet sur lequel se réunissaient et leurs complaisances et leurs affections. Je méritais alors tant d'amour, j'aimais si bien les auteurs de ma vie! J'étais sans cesse occupée de leur bonheur, de leurs plaisirs; je n'existais que pour eux : aussi leur confiance en moi n'avait point de bornes : je réglais tout dans la maison; les domestiques ne répondaient qu'à moi; les ouvriers, les moissonneurs étaient payés par mes mains; la vente des récoltes, les soins du ménage, les bienfaits, les charités à répandre, tout était en mon pouvoir; et mes bons parens approuvaient toujours ce que leur fille avait fait. Mes heureuses journées étaient remplies; s'il me restait quelques instans, je

les donnais à la broderie, à la lecture, à la musique, que j'aimais parce qu'elle adoucit l'âme et qu'elle délasse l'esprit. Telle était l'innocente vie que je menais chez mes parens; ma reconnaissance pour eux, et non pas ma vanité, vous en raconte les détails.

Tant de soins, et surtout mon goût, me retenaient toujours à la maison : je ne connaissais que nos domestiques; je ne sortais que pour aller à la messe avec ma mère, avec les femmes qui me servaient; et j'étais si fort enveloppée dans ma mante, que je ne voyais de la terre que l'endroit où je mettais le pied. Je n'échappai point cependant aux yeux d'un des fils de ce duc dont mon père était vassal : j'eus le malheur de plaire à ce jeune homme, qui s'appelle don Fernand.

A ce nom Cardenio tressaillit, et fit paraître une si grande altération, que le curé et le barbier craignirent un accès de fureur. Cardenio se contint; une sueur froide coula de son front; il appuya sa tête sur sa main, et se mit à considérer plus attentivement encore celle qui continuait son récit sans s'apercevoir de son émotion.

Je ne vous dirai point tous les moyens qu'employa Fernand pour m'instruire de son amour : il suborna mes domestiques; il rechercha, combla mes parens de politesses, d'amitiés, multiplia les sérénades sous mes fenêtres, et m'écrivit une foule de billets qu'il avait l'art de me faire parvenir. Loin d'être séduite par ces soins, je regardai don Fernand comme un ennemi dangereux qui ne voulait que m'avilir, et je redoublai d'efforts pour échapper à ses poursuites. Je dois pourtant avouer à ma honte que mon secret orgueil était flatté de me voir ainsi distinguée par un homme comme Fernand : il était aimable et bien fait. Déjà coupable de l'avoir remarqué, heureusement j'étais défendue par mon amour pour la vertu, par les conseils de mes parens. Ma fille, me disait mon père, je ne m'en remets qu'à toi seul du soin sacré de ton honneur, qui m'est plus cher que la vie; je laisse à juger à toi-même s'il est possible que tu deviennes l'épouse de don Fernand. Prends garde, prends garde, ma fille; la moindre démarche hasardée, un seul instant d'oubli, d'imprudence, peuvent te perdre à jamais :

peut-être ferais-tu bien, pour te mettre à l'abri des piéges dont cet homme va t'environner, de te marier tout à l'heure. Tu peux choisir un époux à ton gré : il n'est personne dans ce pays qui ne fût honoré de ton choix; et je bénirais le jour où je donnerais ma fortune entière pour assurer le repos de ma fille.

Je me croyais sûre de moi; je remerciai mon père, et j'espérai que don Fernand finirait par m'oublier; mais mon silence et ma froideur rendirent sa passion plus violente. Il fut instruit que mes parens s'occupaient de me chercher un époux; cette nouvelle enflamma davantage son caractère impétueux; il résolut dès ce moment de ne plus rien ménager.

Une nuit, seule dans ma chambre, avec la fille qui me servait, après m'être bien assurée que toutes mes portes étaient fermées, j'allais me livrer au sommeil, lorsque tout à coup paraît devant moi don Fernaud, don Fernand lui-même. Immobile, muette d'effroi, je le regardais sans pouvoir parler. Le perfide tombe à mes genoux, et, par des paroles flatteuses, par des larmes qui semblaient sincères, il cherche à me faire excuser son au-

dace. J'étais jeune, crédule, sans expérience; je me sentis touchée de ses pleurs : mais, reprenant bientôt mes esprits, je lui répondis d'une voix ferme :

Seigneur, vous me connaissez mal si vous pensez que le danger où je me trouve puisse affaiblir ma résistance : je ne redoute point vos indignes transports, la mort saurait m'en délivrer. Je suis fille d'un de vos vassaux, mais je ne suis point votre esclave. Votre noblesse et votre rang n'ont aucun droit sur mon honneur : mon âme fière, indépendante, sera toujours au-dessus de vous, surtout lorsqu'une action infâme vous avilira comme en ce moment. Épargnez-vous donc ces promesses, ces pleurs, ces sermens inutiles; mon cœur n'appartiendra jamais qu'à l'époux que j'aurai choisi... Ce nom d'époux, reprit-il alors, est l'unique bien où j'aspire; je ne suis venu dans ces lieux que pour vous presser d'accepter ma main. Oui, je jure devant le Dieu du ciel, devant l'image de sa mère que je vois ici, je vous engage ma foi de n'avoir jamais d'autre épouse que ma chère Dorothée.

A ce nom de Dorothée, Cardenio fit encore

un mouvement; et n'étant plus maître de son transport : Madame, dit-il d'une voix émue, vous vous appelez Dorothée? J'ai entendu parler d'une Dorothée qui doit être bien malheureuse. Continuez, je vous prie; je pourrai vous dire à mon tour des choses qui vous étonneront. Dorothée, fixant ses yeux sur Cardenio, considéra quelques instans ses habits déchirés, ses cheveux en désordre, et parut inquiète de ses paroles; mais elle reprit son récit :

Surprise et touchée du serment solennel que me faisait don Fernand, je lui représentai les obstacles qui s'opposaient à son dessein, les chagrins qu'il se préparait, la colère du duc son père : je le suppliai de ne point se laisser aveugler par une passion, par un peu de beauté, qui ne l'excuseraient jamais à d'autres yeux que les siens. Je finis par le conjurer, par le sentiment même qu'il me témoignait, de me laisser en paix couler ma vie dans l'état pour lequel j'étais née, dans le bonheur obscur qui me convenait, et dont on ne jouit qu'avec ses égaux.

Mes raisons, mes prières, furent inutiles:

il combattit les unes, repoussa les autres, renouvela ses sermens. Mon lâche cœur était séduit; ce cœur me disait en secret que je n'étais pas la première que l'amour eût élevée au faîte de la grandeur; que don Fernand n'était pas le seul qu'on eût vu faire un mariage inégal; qu'il était peut-être dangereux pour moi de réduire au désespoir un jeune homme emporté, violent, qui, sortant de ma chambre au milieu de la nuit, pouvait me perdre de réputation, et me laisserait l'éternel repentir de n'avoir pas profité de son dernier moment de vertu. Les promesses, les instances, les larmes de don Fernand, peut-être même sa grâce, et l'amour extrême qu'il me témoignait, donnèrent du poids à ces coupables réflexions. J'appelai la fille qui me servait; je voulais qu'elle fût témoin de la foi d'époux que me donnait Fernand. Le traître me la confirma, pria le ciel de l'accabler de toutes ses malédictions si jamais il pouvait l'oublier, invoqua les noms les plus saints, les plus révérés de la religion, et finit par me persuader de la sincérité de ses promesses.

Don Fernand sortit avant le jour, aidé par

cette même fille qui l'avait introduit dans ma chambre. Il me laissa une riche bague, comme le gage de sa foi, comme l'anneau de son épouse, et me fit consentir à ce qu'il revînt me voir en secret jusqu'au moment où il serait libre de déclarer notre mariage. La nuit suivante il revint : ce fut la dernière fois. J'eus beau le chercher avec soin aux promenades, à l'église ; un mois tout entier s'écoula sans que j'entendisse parler de Fernand. Jugez de mes craintes, de mes remords, de mes efforts douloureux pour déguiser à mon père le chagrin qui me consumait. Ma santé s'altéra ; j'allais succomber, lorsqu'une nouvelle imprévue vint mettre le comble à mon infortune.

Il se répandit que Fernand s'était marié, depuis quelques jours, dans une ville peu éloignée, avec une jeune demoiselle aussi noble, aussi riche que belle, et qui s'appelait Lucinde.

A cet endroit Cardenio fronça les sourcils, se mordit les lèvres, et, couvrant son visage de ses mains, se mit à pleurer sans dire un seul mot.

On ajoutait, continua Dorothée, que des événemens extraordinaires avaient troublé cet hymen. Ce bruit, qui devait me donner la mort, m'anima d'une ardente colère. Je ne respirai plus que la vengeance; je pris l'habit d'un de nos bergers, et, munie de beaucoup d'argent, portant avec moi mes vêtemens de femme, je partis seule, dans la nuit, et j'allai droit à la ville où Fernand s'était marié. Je ne voulais que le voir, lui reprocher son crime, et mourir devant lui. J'arrivai le surlendemain. Mon premier soin fut de m'informer de la maison de Lucinde. On m'instruisit aussitôt de tout ce qui venait de se passer. Il était public dans la ville, qu'à l'instant même du mariage, Lucinde n'avait pas voulu prononcer le *oui* fatal, que sa mère l'avait dit pour elle, et que Lucinde évanouie...

O ciel! ô ciel! s'écrie alors Cardenio en se relevant avec transport, répétez, répétez ces paroles : C'était la mère de Lucinde...! Qui prononça le *oui* pour sa fille, reprit Dorothée surprise; Lucinde était tombée sans sentiment. En la rappelant à la vie, don Fernand

trouva dans son sein un écrit signé, par lequel elle déclarait qu'elle était l'épouse de Cardenio, jeune cavalier de cette même ville, et qu'elle préférait la mort au parjure qu'on exigeait d'elle. Un poignard était avec cet écrit. Le violent Fernand l'eut à peine vu qu'il se saisit du poignard et voulut percer le cœur de Lucinde. On arrêta ce furieux, qui sur-le-champ sortit de la ville. Le lendemain Lucinde disparut. Ses parens au désespoir la faisaient chercher partout, et versaient des larmes amères sur la violence qu'ils se reprochaient.

Ces nouvelles me rendirent un peu d'espoir. Don Fernand était encore libre, il pouvait revenir à moi. J'ignorais dans quels lieux il était allé, mais j'étais décidée à courir sur ses traces, lorsque j'entendis un crieur public annoncer une récompense pour celui qui me découvrirait, et me ramènerait chez mes parens. Mon âge, ma figure, mon déguisement, tout était dépeint dans l'annonce. Un mortel effroi s'empara de mon cœur. Comment reparaître devant mon père? comment soutenir ses justes reproches? Hélas! il m'au-

rait pardonné, mais je serais morte à ses pieds, de honte et de repentir. Sans savoir où je portais mes pas, je sortis de la ville à l'heure même, je gagnai ces tristes déserts, ne voulant, n'espérant plus rien que de me cacher à tous les yeux. Depuis plusieurs mois que je suis ici, j'ai servi comme berger un paysan de ces montagnes. Il a découvert mon sexe, et je me suis vue l'objet de ses infâmes désirs. J'ai fui; je suis arrivée jusque dans cette solitude, où, sans secours, sans nourriture, j'espérais ne pas attendre long-temps cette mort que je demande, que je cherche, qui seule peut finir mes peines, et ensevelir avec moi la mémoire de mes malheurs, de ma faute, et de mes remords.

CHAPITRE XXIX.

Comment l'on vint à bout de finir l'austère pénitence de notre chevalier.

A peine Dorothée avait achevé de parler, que Cardenio lui prenant la main : Madame, dit-il, quoi ! c'est vous qui êtes la fille du riche Clénard? Comment se fait-il, lui répondit-elle, que vous sachiez le nom de mon père ? — C'est que je suis ce malheureux à qui Lucinde avait donné sa foi; je suis ce Cardenio que les crimes de don Fernand ont réduit à l'état où vous me voyez. Regardez-moi, Dorothée; j'ai tout perdu comme vous; j'ai perdu de plus la raison : mais depuis votre récit, il me semble que je la retrouve. Vos malheurs, votre présence, le désir de vous être utile, me rendent un peu de courage. Lucinde ne m'a point trahi; elle ne veut, elle ne peut jamais avoir d'autre époux que Cardenio; les sermens les plus sacrés vous assurent la main de Fernand. Ne nous quittons plus, madame;

allons ensemble chercher ce perfide : et je vous jure, par l'honneur, de le forcer à vous tenir parole, ou d'expirer sous ses coups.

A ce discours, le premier mouvement de Dorothée fut de se précipiter aux pieds de Cardenio, qui se hâta de la relever, et confirma sa promesse. Le curé les engagea tous deux à venir dans sa maison : là, dit-il, je me chargerai de prévenir les parens de Dorothée, de faire sa paix avec eux; ensuite j'irai, s'il le faut, trouver moi-même don Fernand, lui rappeler ses devoirs; et j'espère que, sans exposer vos jours, nous le ramènerons à la vertu.

Les deux infortunés lui rendirent grâces, et se décidèrent à ne pas le quitter. Maître Nicolas offrit ses services, et finit par les instruire du motif de leur voyage, de leur ancienne amitié pour Don Quichotte, du vif désir qu'ils avaient de guérir ce bon gentilhomme de son étrange folie. Tout ce qu'il en dit intéressa Dorothée et Cardenio. Celui-ci se rappelait confusément d'avoir eu quelque querelle avec le chevalier de la Manche. Dans le même instant on entendit la voix de Sancho, qui, de retour de son message, et ne

trouvant pas le curé au lieu désigné pour le rendez-vous, criait de toutes ses forces. Le barbier courut au-devant de lui. Où êtes-vous donc? lui dit l'écuyer. Je viens de retrouver monseigneur Don Quichotte dans un état digne de pitié : il est en chemise, maigre, jaune, blême, mourant de faim, mais soupirant toujours pour madame Dulcinée. J'ai eu beau lui répéter qu'elle lui commandait de revenir au Toboso, mon maître m'a répondu que certainement il ne reparaîtrait point devant elle avant d'avoir fait quelque action éclatante qui pût lui mériter sa grâce. Ma foi, voyez à le tirer de là promptement; car, pour peu qu'il y reste, il court de grands risques de n'être jamais empereur.

Tandis que maître Nicolas rassurait Sancho, le curé contait à Dorothée ce qu'il avait imaginé pour ramener chez lui Don Quichotte. L'aimable Dorothée offrit aussitôt de jouer le rôle de la dame affligée. Elle avait avec elle ses habits de femme, elle connaissait fort bien le style des livres de chevalerie, et d'ailleurs elle était charmée de faire quelque chose qui fût agréable au curé. Celui-ci accepta son offre.

Dorothée alla s'habiller, et revint bientôt parée d'un riche corset, d'une jupe brodée, et d'une mante de soie verte. Quelques bijoux, quelques pierres précieuses qui brillaient à ses oreilles et à son cou, rehaussaient tellement sa beauté, son air, sa grâce naturelle, que Cardenio lui-même en fut plus indigné contre Fernand. Mais celui qui l'admira le plus, et qui la trouvait le mieux à son gré, ce fut Sancho. Il la considérait de tous ses yeux, et s'en vint demander au curé qui était cette belle dame pour laquelle il se sentait beaucoup de goût? Mon ami, répondit le curé gravement, c'est seulement l'héritière en ligne directe du grand royaume de Micomicon. D'après la glorieuse réputation dont votre maître jouit en Guinée, cette princesse s'est mise en route pour le chercher, et vient lui demander vengeance d'un certain géant qui l'a détrônée; ce n'est que cela, mon frère Sancho. J'en suis bien aise, répondit l'écuyer; je vous réponds qu'elle n'aura pas perdu son voyage: mon maître lui assommera son coquin de géant, pourvu que ce ne soit pas un fantôme; car nous ne brillons pas contre les fantômes.

Mais ensuite, monsieur le curé, je vous serai fort obligé d'engager monseigneur Don Quichotte à se décider un peu promptement à épouser cette belle dame, dont je ne sais pas encore le nom. — Elle s'appelle la princesse Micomicona, parce qu'elle est du royaume de Micomicon.—Ah! j'entends : en Guinée, c'est comme chez nous, où l'on prend le nom de son village. Mais n'importe, monsieur le curé; songez aux épousailles, je vous prie, et bâclez-nous cela le plus tôt possible : j'ai des raisons pour être pressé.

Pendant cette conversation, Dorothée était montée sur la mule du curé; maître Nicolas sur la sienne, avec la barbe de queue de bœuf. Le curé, qui n'était plus nécessaire, et qui voulait rester avec Cardenio, dit à Sancho de guider la princesse, et lui recommanda sur toutes choses de ne point parler de lui ni du barbier, en l'assurant que, s'il n'était discret, son maître ne deviendrait point empereur. Sancho promit le silence, et l'on se mit en chemin.

Au bout de trois quarts de lieue ils aperçurent, au milieu des rocs, Don Quichotte

debout, habillé, mais non couvert de ses armes. Dorothée en le voyant fit doubler le pas à son palefroi. Dès qu'elle fut près du chevalier, le barbier barbu descendit, et prit dans ses bras la princesse, qui sur-le-champ courut se mettre à deux genoux devant le héros de la Manche. Celui-ci fit de vains efforts pour la relever : Non, valeureux chevalier, dit-elle, je ne quitterai point cette situation, qui convient trop à mon infortune, avant que votre courtoisie ait daigné m'accorder un don. J'ose lui répondre d'avance que cette faveur, que je viens chercher des extrémités de la terre, ne pourra qu'ajouter encore à votre gloire immortelle. Très-belle dame, lui dit Don Quichotte, je suis irrévocablement décidé à ne point vous écouter que vous ne soyez debout. — Cette résolution est triste pour moi, seigneur, car je suis fermement résolue à ne pas me relever que je n'aie obtenu ce que je demande. — Eh bien! madame, je vous l'octroie, pourvu cependant que vous n'exigiez rien qui soit contraire aux intérêts de mon roi, de ma patrie, de celle qui règne sur ce tendre cœur.

Sancho, que ce long prologue impatientait, vint doucement dire à l'oreille de son maître : Accordez-lui son don, croyez-moi; je sais ce que c'est, monsieur : il ne s'agit que d'un gredin de géant qu'il faut tuer; et cette belle dame est la princesse Micomicona, héritière du grand empire de Micomicon, qui est dans l'Éthiopie de la Guinée. Qu'elle soit ce qu'elle voudra, répondit Don Quichotte, je sais ce que me prescrivent ma conscience et ma profession. Daignez vous lever, madame; je me suis engagé à ce que vous vouliez.

Apprenez donc, chevalier magnanime, reprit alors Dorothée, ce que j'attends de votre valeur. Je demande que dès ce moment vous m'accompagniez partout où je voudrai vous conduire, et que vous n'entrepreniez aucune aventure avant de m'avoir vengée d'un traître qui, contre toutes les lois, a usurpé mes états. — Madame, je confirme mon don; bannissez la sombre tristesse qui semble obscurcir vos attraits, rappelez votre courage; et soyez sûre que dans peu ce bras, si terrible aux méchans, vous rétablira sur le trône de vos antiques et nobles aïeux. Et partons à l'heure même : un

moment perdu pour la gloire ne se répare jamais.

La princesse voulut alors baiser les mains de son chevalier : Don Quichotte était trop poli pour le souffrir; il l'embrassa de bonne grâce, donna l'ordre à Sancho de lui porter ses armes et de seller Rossinante. Sancho courut détacher les armes, qui étaient pendues au tronc d'un chêne. Notre héros s'en revêtit, et voulut se mettre en route sur-le-champ. Le barbier, toujours à genoux, n'osait ni parler ni se remuer, de peur que sa barbe, mal attachée, ne vînt tout à coup à tomber. Dès qu'il vit Don Quichotte à cheval, il se hâta d'aider à Dorothée à remonter sur sa mule, et la suivit sur la sienne. Le seul Sancho marchait à pied, en donnant de nouveaux soupirs à la mémoire de son âne. Cependant il se consolait par l'espoir que cette fois son maître ne pouvait manquer d'être empereur de Micomicon, et de lui donner un petit royaume. La seule chose qui lui déplaisait, c'est que ses vassaux devaient être des nègres. Au bout du compte, disait-il en lui-même, j'ai toujours un moyen facile de tirer parti de messieurs

mes sujets : je vous les ferai charrier en Espagne, où je les vendrai à beaux deniers comptans. Ce serait bien le diable si je ne trouvais pas marchand pour une trentaine de mille : je ne ferai point de crédit, et j'acheterai une bonne charge qui me donnera de quoi vivre à l'aise. Ah ! par ma foi, vous ne me connaissez pas, mes chers vassaux ; vous y passerez tous, grands et petits ; et fussiez-vous plus noirs que Lucifer, je saurai bien faire de vous du bon argent blanc.

Tandis que Sancho soulageait, par ces consolantes réflexions, son chagrin d'aller à pied, Cardenio et le curé, cachés derrière des halliers, voyaient venir nos voyageurs, et ne savaient comment les joindre. Le curé, qui avait l'esprit inventif, coupa sur-le-champ avec ses ciseaux la barbe de Cardenio, lui donna son habit, son manteau noir, et par ce moyen le changea tellement, qu'il n'était plus reconnaissable. Demeuré lui-même en simple gilet, il partit avec son compagnon pour aller par un sentier plus court rejoindre le grand chemin ; et justement il s'y trouva comme don Quichotte sortait des montagnes.

En apercevant notre héros, le curé feignit une grande surprise, s'arrêta, le considéra quelque temps, et tout à coup s'avanca vers lui, les bras ouverts, en s'écriant : Je ne me trompe point, c'est vous, mon brave compatriote, Don Quichotte de la Manche, l'appui, le défenseur des opprimés, le miroir de la chevalerie, la fleur, la gloire des héros errans! Don Quichotte, étonné d'abord, finit par le reconnaître, et voulut aussitôt descendre pour lui céder son cheval. Non, seigneur, dit le curé : que votre grandeur demeure sur la selle, c'est là qu'elle travaille pour la renommée. Si le respect que vous témoignez pour ma qualité d'ecclésiastique engage quelqu'un de votre honorable compagnie à me recevoir en croupe, je me trouverai trop heureux de suivre ainsi votre seigneurie. A ces mots, maître Nicolas, sans attendre qu'on le lui dît, quitta promptement sa mule, et vint l'offrir à monsieur le curé, qui l'accepta.

On continua de marcher. Don Quichotte voulut savoir comment monsieur le licencié se trouvait sur cette route, seul, sans valet,

sans monture, et dans ce léger équipage. Par un événement assez triste, répondit l'ecclésiastique. J'allais à Séville avec ce jeune homme que vous voyez (en montrant Cardenio) : le motif de mon voyage était de recevoir une assez forte somme qu'un de mes parens m'envoie des Indes. Hier, à quelques lieues d'ici, nous fûmes attaqués par quatre voleurs, qui nous ont laissés dans ce bel état. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'on nous a dit que ces voleurs étaient de certains galériens délivrés de leur chaîne par un homme terrible, dont la vaillance vint à bout de les remettre en liberté malgré les gardes qui les conduisaient. Vous sentez comme moi, seigneur don Quichotte, que cet homme-là sûrement était échappé de la maison des fous, ou bien un brigand lui-même, puisqu'il emploie sa valeur à défendre, à protéger le crime, à remettre les loups au milieu des brebis, à violer à la fois les lois, la justice, et l'humanité : c'est à ce héros si utile aux coupe-jarrets du royaume que nous devons le plaisir de vous voir.

Don Quichotte pendant ce discours changeait de couleur, se mordait les lèvres, et

n'osait répondre. Sancho, qui marchait près de lui, se mit à crier : Monsieur le curé, ce ne fut pas ma faute si mon maître mit en liberté ces gens-là : je l'avais bien averti que c'étaient tous des coquins. Sot que vous êtes, reprit Don Quichotte, ne vous ai-je pas déjà dit qu'il est impossible aux chevaliers errans de connaître précisément le plus ou moins de mérite des malheureux qu'ils secourent? Je rencontre des gens enchaînés; je commence par briser leurs fers : voilà mon devoir; le reste ne me regarde point; et ceux qui le trouvent mauvais, excepté monsieur le licencié, dont j'honore le caractère, n'ont qu'à parler, je les défie. En prononçant ces paroles, il s'affermit sur les étriers, et mit sa lance en arrêt.

Seigneur chevalier, lui dit Dorothée, daignez vous rappeler le don que votre bonté m'accorda : vous ne pouvez entreprendre aucune aventure que vous ne m'ayez vengée. Calmez ce généreux courroux : si monsieur le licencié s'était douté que votre bras invincible avait délivré ces galériens, soyez sûr qu'il n'eût pas proféré les paroles indiscrètes qui lui sont échappées. Je me serais plutôt coupé

la langue, interrompit le curé. N'en parlons plus, madame, reprit Don Quichotte; vous avez tout pouvoir sur moi, et je sais tenir mes sermens : mais j'ose supplier votre altesse de m'instruire de ses malheurs, de m'apprendre de quels ennemis mon épée doit la délivrer. Je vous dois ce récit, seigneur, lui répondit Dorothée, et je suis prête à vous satisfaire.

Alors le curé, le barbier, Cardenio, Sancho lui-même, qui de plus en plus s'intéressait à la princesse, s'approchèrent pour mieux entendre. Dorothée, après s'être arrangée sur sa selle, après s'être mouchée et avoir toussé avec une grâce infinie, commença ce touchant récit.

CHAPITRE XXX.

Comment l'aimable Dorothée raconta qu'elle avait perdu sa couronne.

Vous saurez d'abord, messieurs, que je m'appelle... A ce mot la princesse s'arrêta, parce qu'elle ne se souvenait plus du nom que le curé lui avait donné. Celui-ci, devinant son embarras, reprit aussitôt : Madame, il n'est que trop simple que votre altesse soit troublée en rappelant ses infortunes : elles sont telles, que votre écuyer m'a dit que tout l'empire de Micomicon pleurait sur votre destinée, et que personne sur la terre n'était aussi malheureux que la princesse Micomicona. Hélas! monsieur, répondit Dorothée, vous avez pénétré le motif de mon trouble : je me crois remise à présent, et j'espère pouvoir achever ma triste et déplorable histoire.

Mon père, souverain paisible du grand empire de Micomicon, s'appelait Tinacrio le Savant : on l'avait ainsi surnommé parce qu'il

était fort habile dans la magie. Il découvrit par son art que la reine ma mère, nommée Xaramille, devait mourir avant son époux, et que lui-même bientôt me laisserait orpheline. Ce qui lui causait le plus de chagrin, c'est qu'il connut en même temps, par ses lumières surnaturelles, que mes états seraient envahis par un effroyable géant, roi d'une grande île voisine, et nommé Pandafilando aux yeux louches, parce qu'en effet, quoique ses yeux soient droits, il regarde toujours de travers pour inspirer plus de frayeur. Mon père prévoyait encore que je pouvais éviter le malheur de me voir chassée de mon empire, si je voulais épouser Pandafilando; mais il était bien sûr que pour rien au monde je ne me résoudrais à devenir la femme de ce géant, ni d'aucun autre, quelque grand qu'il fût. Tinacrio me conseilla donc de fuir aussitôt qu'il serait mort, de m'embarquer pour l'Espagne, où je trouverais le seul guerrier capable de me défendre : il ajouta que ce héros, mon vengeur, s'appellerait Don Gigotte ou Quichotte; qu'il devait être grand de taille, maigre, sec de visage, et qu'il au-

rait vers l'épaule un signe noir marqué sur la peau.

En cet endroit Don Quichotte appela son écuyer : Mon fils, dit-il, déshabille-moi tout à l'heure. Pourquoi faire ? s'écria Dorothée. — Pour voir, madame, si je suis celui que votre père a désigné. Ce n'est pas la peine, répóndit Sancho ; je sais que vous avez un signe au milieu de l'épine du dos. Cela suffit, reprit la princesse, et justifie pleinement la prophétie : d'ailleurs avec ses amis on n'y regarde pas de si près. Les traits, la figure, la taille, tout se rapporte, seigneur Don Quichotte ; c'est vous que le ciel a choisi pour me rétablir sur mon trône ; et je n'en ai pas douté lorsque, débarquant à Ossone, le bruit de votre valeur, si célèbre, non-seulement en Espagne, mais encore dans toute la Manche, m'a promptement avertie que vous seul pouviez me sauver.

Madame, je ne comprends pas, interrompit Don Quichotte, que vous ayez pu débarquer à Ossone, où jamais il n'y eut de port. Sans doute, reprit le curé, la princesse a voulu dire qu'après être débarquée à Malaga,

c'était à Ossone qu'elle avait, pour la première fois, entendu parler du grand Don Quichotte. C'est la vérité, répliqua Dorothée; excusez une étrangère qui ne s'exprime pas bien. Je dois encore vous faire part que mon père Tinacrio m'a laissé un écrit chaldéen ou grec, que je n'ai pu lire, par lequel il m'ordonne, aussitôt que le chevalier prédit aura tué Pandafilando, de l'épouser sur-le-champ, et de le mettre en possession de mes états et de ma personne.

Eh bien! Sancho, que t'en semble? dit Don Quichotte avec un souris : entends-tu ce qu'on me propose? Avais-je tort ou raison? As-tu toujours peur que nous ne manquions de royaumes et de princesses à épouser? Ma foi! monsieur, je conviens de tout, répondit Sancho plein de joie; et bien fou serait l'étourdi qui ne ferait pas la noce aussitôt après avoir tordu le cou à ce grand monsieur Pendardo. La mariée n'est peut-être point assez belle, n'est-ce pas? Ah bien oui, ma foi! je ne demande qu'une chose, c'est que toutes les puces de mon lit lui ressemblent.

En disant ces mots, le bon écuyer fit un

entrechat dans l'air, et courut se mettre à genoux devant Dorothée, en lui demandant sa main à baiser. Dorothéc la lui donna, lui promit de le faire un très-grand seigneur dans son royaume, et termina son histoire en disant que du nombreux cortége qu'elle avait en partant de chez elle, un seul écuyer lui était resté; que tous les autres avaient péri dans une horrible tempête, dont elle-même, avec l'écuyer barbu, ne s'était sauvée que sur une planche. Don Quichotte confirma de nouveau sa promesse de ne point se séparer d'elle qu'il n'eût fait voler la tête du perfide Pandafilando. Après cette victoire, ajouta-t-il, que vous pouvez regarder comme sûre, je vous laisserai, madame, maîtresse absolue de votre personne, tant que mon triste cœur dépendra de la cruelle que j'adore, de celle qui, depuis si long-temps... Il suffit; je n'en puis dire plus; mais les nœuds d'hymen me sont interdits, quand le phénix même voudrait m'épouser.

Vous avez donc perdu l'esprit, monsieur? interrompit Sancho en colère; que diable dites-vous donc là? Comment! vous seriez

capable de refuser cette belle dame avec le royaume qu'elle a la bonté de vous offrir; et tout cela pour les beaux yeux de madame Dulcinée! Vraiment, c'est une jolie fille à mettre en comparaison! Qu'elle aille se cacher, la laide! elle n'est pas seulement digne de déchausser madame la princesse. Ah! si vous allez ainsi cherchant des truffes dans la mer, j'attraperai joliment le duché que vous m'avez promis. Eh! monsieur, mariez-vous, mariez-vous, croyez-moi, et sachez prendre la balle au bond.

Don Quichotte ne put entendre ces blasphèmes sans un transport de fureur : il lève aussitôt sa lance, et la fait tomber si fort sur Sancho, qu'il jette à terre le pauvre écuyer. Infâme paysan, lui dit-il, croyez-vous donc que toujours je vous passerai vos sottises? Misérable excommunié, qui au moins méritez de l'être pour avoir osé mal parler de la divine Dulcinée! Et ne savez-vous pas, faquin, sot, bélitre, langue de vipère, que toute ma valeur me vient d'elle seule; que sans elle je ne pourrais rien; que c'est elle qui m'anime, combat, triomphe par moi; et que je ne vis, n'existe, ne respire que par elle? Méchant,

lâche, ingrat écuyer, que j'ai tiré de la poussière pour le faire comte ou marquis, car je regarde cela comme fait, vous osez déjà médire de celle à qui vous devez votre élévation.

Sancho s'était réfugié derrière le palefroi de la princesse, d'où il écoutait en silence tout ce que disait Don Quichotte. Dorothée implora sa grâce, et fut assez heureuse pour l'obtenir. Allez, dit-elle au triste écuyer, allez baiser la main de votre maître, et lui demander pardon d'avoir pu oublier un moment le respect que vous devez à cette illustre Dulcinée, que j'honore sans la connaître, et que de bon cœur je voudrais servir. Notre héros, apaisé par ces paroles, consentit à pardonner à Sancho, lui donna sa bénédiction, et lui recommanda fortement d'être plus circonspect à l'avenir.

Au même instant on vit sur la route un homme qui paraissait être un Bohémien, monté sur un âne gris. Sancho, dont le cœur palpitait toujours dès qu'il apercevait un âne, eut à peine considéré celui-ci, qu'il crut reconnaître le sien. Ce qui confirma ce soupçon, c'est que le prétendu Bohémien était Ginez de Passamont, le même qui l'avait volé dans

la Sierra-Morena. Ah! coquin de Ginésille, lui cria notre écuyer, rends-moi mon bien, rends-moi ma vie, ce que j'ai de plus cher au monde, mon amour, ma seule joie; rends-moi mon âne, voleur! Ginès, qui reconnut Sancho, et qui le vit si bien accompagné, ne se le fit pas dire deux fois; et sautant aussitôt à terre, il s'enfuit à travers les champs. Sancho était déjà près de son âne, il l'embrassait, il le baisait avec des larmes de tendresse : Te voilà donc, lui disait-il, mon compagnon, mon ami! comment t'es-tu porté, mon enfant? comment as-tu pu vivre sans moi, ô le bien aimé de mon cœur? L'âne se laissait caresser sans répondre une seule parole. Tout le monde partagea la joie de Sancho; et Don Quichotte l'assura qu'il n'en aurait pas moins les trois ânons donnés par la lettre de change. Quand les transports de l'écuyer furent calmés, son maître lui ordonna de marcher un peu en avant, parce qu'il voulait lui parler en particulier.

TABLE.

